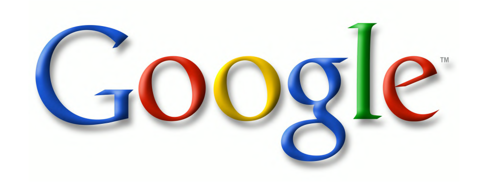
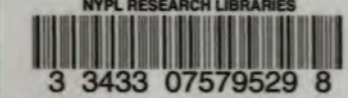
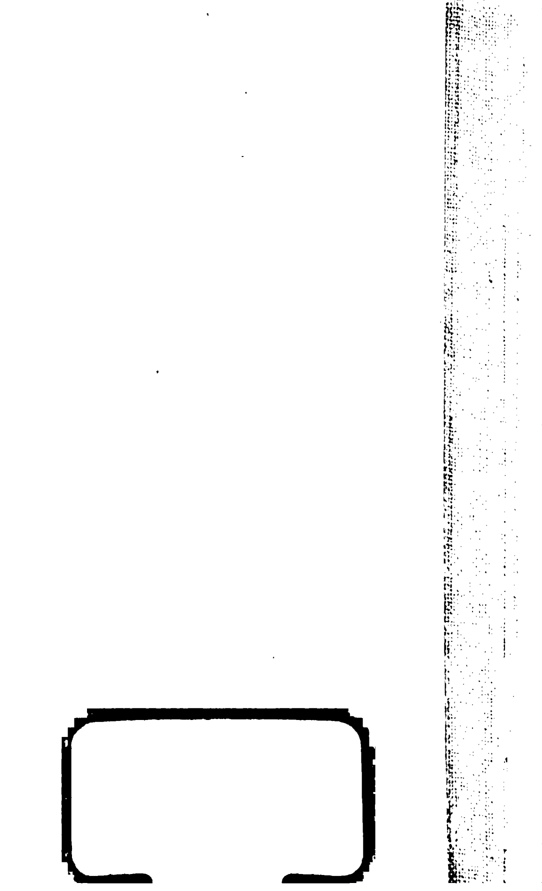








# PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1788

[Tome 8]

# TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

## THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome seizieme.

# CHEF-D'ŒUVRES

## DE

# SAURIN.




A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.



B.J. SAURIN,

*de l'Académie Françoise en 1761*

*né à Paris en 1706, y mourut le 18 9bre 1781.*

*gravé par R. Delvaux 178*

*d'après le pastel de Mr. Robineau amat.*

# VIE DE SAURIN.

QUELQUE desir que nous ayions d'esquisser, nous-mêmes, le tableau des vertus modestes de M. SAURIN, et quelque plaisir particulier que pût nous procurer cet agréable travail, on ne nous a malheureusement rien laissé à dire sur cet Écrivain, aussi intéressant comme homme, qu'estimable comme Auteur.

Nous trouvons au-devant de l'édition de ses Œuvres, en deux volumes *in-8°.*, publiée à Paris, chez la veuve Duchesne, en 1783, deux ans après sa mort, une Notice sur lui, que nous savons avoir été écrite par un de ses amis, et son confrere à l'Académie Françoise; mais qui n'a pas voulu se nommer. Nous trouvons aussi une Lettre que Madame Saurin adressa à cet ami, sur le caractere de son époux, pour la faire précéder cette édition, à laquelle il vouloit bien présider;

et nous ne pourrions pas mieux faire connoître M. SAURIN que ne le font ces deux morceaux, que nous allons rapporter ici.

« Bernard-Joseph SAURIN, Avocat au Parlement, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, né à Paris, au mois de Mai 1706, étoit fils de Joseph Saurin, de l'Académie des Sciences. Quoiqu'il y ait peu d'Ouvrages connus de Joseph Saurin, il a conservé la réputation d'un bon Géometre et d'un homme de beaucoup d'esprit. Ses liaisons avec les hommes de mérite les plus distingués de son tems, sa longue amitié avec Bossuet, entre les mains de qui il abjura le protestantisme, son procès sur-tout avec Jean-Baptiste Rousseau, pour ces couplets trop fameux dont ils furent accusés l'un et l'autre; toutes ces circonstances concoururent à lui donner de la célébrité. Personne n'ignore que Joseph Saurin fut déclaré innocent, par Arrêt du Parlement, et que son accusateur, Jean-Baptiste Rousseau, fut banni du Royaume, à perpétuité, comme Auteur des couplets. » (1)

(1) M. Saurin a fait imprimer dans les papiers pu-

« Bernard-Joseph SAURIN apporta donc dans la Société un nom déja très-connu dans les Sciences et dans les Lettres. A ces titres recommandables ( que l'on pourroit appeller une sorte de noblesse Littéraire ) M. SAURIN joignoit un excellent esprit, des talens distingués, l'amour le plus vif pour la Littérature et un caractere irréprochable. Après avoir fourni une carriere assez longue, il mourut le 17 Novembre 1781, âgé de soixante-seize ans, ayant mérité l'estime et les regrets de toutes les personnes qui avoient été à portée de le connoître. »

« Nous ne pouvons donner une idée plus juste de sa personne et de son caractere qu'en

---

blics, en 1777, une Lettre qui réfute victorieusement une note de M. de Fontette, continuateur de la *Bibliotheque de la France*, du Pere le Long, et dans laquelle note M. de Fontette prétend que Joseph Saurin, à l'article de la mort, a signé être l'Auteur de ces couplets. Il n'existe, nulle part, aucun dépôt, aucune preuve de cette prétendue confession, que M. de Fontette a voulu établir à l'égard de ces couplets ; et toutes les raisons que M. Saurin lui oppose, la détruisent d'une maniere péremptoire. (Note des Rédacteurs.)

imprimant le morceau suivant, écrit par la femme aimable et sensible qui, unie à son sort dans les vingt dernieres années de sa vie, en avoit fait le charme et le bonheur, et qui conserve de l'ami qu'elle a perdu le souvenir et les regrets les plus tendres. »

*Lettre de Madame Saurin, adressée à M. ***, pour être placée au-devant de l'édition des Œuvres de M. Saurin.*

« Vous me demandez, Monsieur, quelques détails particuliers sur le genre d'esprit de M. SAURIN, sur son caractere, sur la maniere dont il envisageoit les différentes choses de la vie? Puisque vous le desirez, je vais essayer de vous faire part des impressions que sa maniere de sentir et de penser a gravées dans mon cœur. »

« M. SAURIN, ayant reçu de la nature tout ce qui constituoit un bon esprit, avoit échappé bien aisément à ces ridicules prétentions, à cette opinion de soi qui blessent presque toujours l'amour-propre d'autrui; et, s'étant accoutumé, de bonne heure, à ne mettre d'importance qu'aux choses qui en méritoient, il avoit réuni

sur un très-petit nombre d'objets tous les intérêts de sa vie. »

« Le premier de ces intérêts fut long tems de contribuer au bonheur de sa famille, qui étoit nombreuse, et dont il devint le pere, au moment où il perdit le sien. Pour remplir un devoir si naturellement établi dans son cœur, il dévoua la plus grande partie de sa jeunesse à une profession qu'il n'aimoit point. Il se fit recevoir Avocat au Parlement, et il en remplit les fonctions pendant près de quinze ans. Il fit à cette profession le sacrifice de ses goûts les plus chers. Il renonça à ce travail d'imagination qui exerce un pouvoir si impérieux sur tout homme qui a reçu de la nature quelque talent; enfin il ne reprit l'étude des Lettres que dans un âge où le jugement, ayant acquis sa maturité, rend si difficile sur toute espece de production, et ne hasarde plus de ces efforts que la jeunesse est bien loin de calculer, et à qui elle doit souvent et d'heureux travaux et ses plus brillans succès. Ce ne fut donc qu'arrivé à un âge mur, c'est-à-dire, à plus de quarante ans, que M. SAURIN put cultiver ses talens et se livrer à ses goûts. Quoique déja éloi-

gné de la jeunesse, ce moment, sans doute, fut un des plus heureux de sa vie ; car si la raison avoit su le contraindre à suivre un état qu'il n'aimoit point, jamais elle n'avoit pu anéantir en lui le besoin d'exister dans l'opinion des hommes. Aussi, avant d'avoir exercé ses talens, plus d'une fois, ceux qui vivoient avec lui lui avoient entendu dire, avec les expressions de la plus profonde mélancolie, que l'idée d'être enfermé un jour tout entier dans le tombeau étoit, dans sa maniere de sentir, l'idée la plus douloureuse et la plus affligeante ! Le besoin de se distinguer et d'acquérir quelque gloire étoit donc un besoin de son ame. Mais ce besoin, contrarié si longtems par les circonstances, et qui, dans une ame moins honnête que la sienne, auroit pu se tourner en aigreur, n'avoit jamais altéré le plaisir qu'il goûtoit à rendre justice aux talens, ni diminué son empressement à honorer le mérite, partout où il avoit cru l'appercevoir. »

« M. SAURIN allioit au plus grand amour pour la gloire, la plus sincere modestie ; et cette qualité étoit en lui si naturelle que, dans la confiance la plus intime et dans une longue suite

d'années, personne, je crois, ne lui a entendu parler de lui. Voilà ce que j'ose me permettre d'attester, et ce qui est bien digne d'être remarqué ! car la modestie, généralement si peu commune, est, sans doute, doublement estimable dans le caractere d'un homme de Lettres. »

« Quoique M. SAURIN ne fût exempt ni de quelque disposition à l'humeur, ni même de ces mouvemens de vivacité qui entraînent les esprits les plus sages un peu plus loin qu'ils ne voudroient, cependant, il est peu d'hommes dont les jugemens fussent plus équitables que les siens, et la plupart accompagnés de cette espece d'indulgence qui, peut-être, caractérise bien davantage un esprit supérieur que ces jugemens durs et séveres que la bonté sur-tout a toujours de la peine à prononcer. Je dois ajouter aussi que jamais personne n'a eu pour la vérité un plus saint respect, et lors même que cette vérité condamnoit M. SAURIN, du moment où elle étoit apperçue de lui, ses droits étoient reconnus ; et, soit qu'il se fût trompé, ou qu'il eût quelques torts à se reprocher, il n'hésitoit pas à se faire justice, sans aucun ménagement, et il convenoit

de ses torts, avec cette espece de franchise qui ne peut appartenir qu'à une ame vraiement élevée. »

« Quoiqu'il eût toujours été dans une fortune médiocre, tous ceux qui avoient appartenu à M. SAURIN avoient éprouvé sa générosité, et peu de choses échappoient à la sensibilité de son cœur. Qu'il me soit permis de rappeler, à ce sujet, une petite circonstance qui s'est passée dans notre intérieur, et qui, parce qu'elle est de peu d'importance, doit donner peut-être une plus grande idée de la bonté de son cœur. »

« Il y a quinze ou seize ans qu'il fut ordonné un doublement de capitation. La maniere dont nous fûmes imposés m'ayant paru beaucoup trop forte pour notre fortune, un de mes parens, à qui je m'en plaignis, m'offrit de faire réduire à très-peu de chose cette imposition. Je parlai à M. SAURIN du petit service que mon parent s'étoit chargé de nous rendre. Sur le champ, sa physionomie prit une expression de mélancolie; et il me dit, avec une vivacité mêlée de douleur: *Ne voyez-vous pas qu'un malheureux paiera pour vous cette réduction que vous allez solliciter?* Cette crainte, si remplie d'humanité, me fit venir les

mes aux yeux. Je courus écrire à mon parent, ur le prier de supprimer les démarches qu'il avoit promis de faire, et je me reprochai, nme une véritable injustice, la seule idée qui étoit venue d'abord de l'y avoir engagé. »

« Une autre preuve de la bonté de M. SAU-N, preuve plus importante, sans doute, et, surit, bien chere à mon cœur, ce sont les bienfaits il n'a cessé de répandre sur ma famille, sur n pere, que j'ai conservé jusqu'à l'âge de quavingt-trois ans, et qui lui a dû l'aisance et le heur de sa vieillesse! Quand on songe que ces nes bienfaits étoient pris sur des revenus bor-, combien alors ne doit-on pas estimer cette érosité, qui, nécessairement, est le produit ie extrême modération dans ses besoins, e extrême bonté, enfin, de mille qualités, lesquelles ceux qui sont destinés à une petite ine seroient condamnés à ne jamais obliger! »

Quoique l'extérieur de M. SAURIN fût sé-:, quelquefois même au point de lui sup-: de l'austérité, rien cependant n'étoit plus né de son caractere. Il avoit toute l'indul-e qui appartient à la bonté, toute celle aussi

que les ames sensibles, qui ont éprouvé la vivacité des passions, auront toujours pour les fautes qu'elles font commettre. Sa morale, délicate et honnête, n'étoit exagérée sur rien. Sa droite raison, son excellent esprit et la connoissance du cœur humain, qu'il possédoit plus que personne, modéroient ses opinions, ses jugemens; et tout ce qui étoit rigoureux lui paroissoit une espece d'injustice. »

« Ce que les personnes qui n'ont fait que rencontrer M. SAURIN auront peut-être de la peine à croire, c'est qu'il avoit de la gaieté, et même une gaieté accompagnée souvent d'une sorte d'originalité, particuliere aux gens mélancoliques; mais comme cette gaieté ne se développoit que dans certains momens, dans ceux sur-tout où son caractere pouvoit s'abandonner sans contrainte aux impressions qu'il recevoit, pour en juger, il falloit voir M. SAURIN au milieu de la société avec laquelle il étoit dans l'habitude de vivre. Au reste, cette gaieté est consacrée dans plusieurs Comédies qui restent de lui. Il y en a même une, *Le Mariage de Julie*, que les Comédiens se sont refusés à jouer, je ne sais par quelle raison. Cette

Piece

Piece me paroît pleine de choses fines, de traits piquans, que, sans doute, le Public verroit avec quelque plaisir ; et je crois qu'elle n'est pas indigne de celui qui a fait *L'Anglomane*, et tracé le tableau des *Mœurs du tems.* »

« Quoique M. SAURIN eût reçu de la nature une justesse d'esprit, une force de raison qu'il a conservée jusqu'à ses derniers momens, cependant, cette force de raison n'avoit pu diminuer la terreur que lui avoit inspiré, dans tous les tems de sa vie, l'idée seule de la mort ; et si, dans ses Ouvrages, on fait attention à la maniere dont il en a toujours parlé, on sentira combien cette pensée affectoit profondément son ame ! Dans les dernieres années de sa vie, elle a même troublé presque toutes les distractions qu'il s'est permises. J'en ai jugé par des mots qui lui sont échappés, comme malgré lui ; car, quoique sa confiance en moi fût sans bornes, jamais à ce sujet je n'ai pu obtenir un épanchement, que pourtant j'ai cherché à provoquer, croyant soulager son ame de la profonde mélancolie que cette pensée devoit y faire naître, et que j'aurois voulu partager. Mais comme

M. SAURIN aimoit aussi peu les raisonnemens inutiles que les mauvais raisonnemens, plus il a vu s'approcher une fin inévitable, qu'il n'est au pouvoir de personne de reculer, plus il a cherché à détourner son attention de cet objet; et ce que j'aurois regardé comme un soulagement, sans doute, se présentoit à ses yeux comme une espece de foiblesse, que sa raison condamnoit, et dont il a su triompher. »

« Enfin, si la nature avoit accordé à M. SAURIN une grande supériorité de raison, à personne aussi elle ne devoit être plus nécessaire qu'à lui; car s'il est indispensable que tout homme éprouve des contrariétés, celui qui, étant né dans une mauvaise fortune, a reçu un caractere indépendant des opinions, et qu'il ne peut soumettre qu'à la vérité; des talens qui, pendant une longue suite d'années, ont été immolés à des devoirs; des goûts, des passions, toujours violentes, on conviendra que quiconque est né ainsi, et ne s'est jamais permis, quoique dans une longue carriere, une seule démarche qui ne puisse être avouée de la plus sévere honnêteté, celui-là, sans doute, a passé une grande

partie de sa vie dans de longs combats, dont la raison seule a pu le faire triompher! »

« Il est vrai que, quelques années avant notre union, M. SAURIN ayant été assez heureux pour recouvrer sa liberté, et sa fortune étant devenue moins mauvaise, alors il fut délivré d'une partie de ses peines; et tout le tems que nous avons vécu ensemble, au moins, ai-je eu la consolation de lui voir employer la plupart de ses momens aux occupations, aux distractions qui lui plaisoient le plus, enfin à ces rêveries précieuses, sur-tout à celui dont l'imagination sait se créer des travaux bien préférables aux plaisirs que la société peut offrir! Aussi, loin d'être insensible à ce bonheur, plus d'une fois, dans ces conversations intimes, où le cœur laisse échapper ses sentimens, sans réflexion comme sans contrainte, M. SAURIN m'avoit dit : *Je me trouve bien ici. Pourquoi ne puis-je y rester encore quarante ans?* »

« Hélas! ni ce desir, ni celui que j'aurois eu de le conserver tout le tems de ma vie n'a pu ajouter un jour de plus à la durée de la sienne! Il a donc fallu, malgré moi, voir briser un lien si

cher ; et, depuis ce moment, mon cœur solitaire, même au milieu de mes amis, redemande, à tout ce qui l'environne, l'ami tendre qu'il a perdu ! celui que les plus sensibles regrets ne sauroient jamais me rendre, et à qui j'ai dû un bonheur de vingt années, qui se sont écoulées comme un jour ! »

A ces détails, qui peignent si bien le cœur, l'ame et l'esprit de M. SAURIN, nous en ajouterons quelques autres, sur ses premieres occupations, sur ses goûts et sur ses talens pour ses derniers Ouvrages ; et nous prendrons ces nouveaux détails dans le Discours de Réception de M. le Marquis de Condorcet à l'Académie Françoise, où il a remplacé M. SAURIN, et dans deux Discours de M. le Duc de Nivernois, qui, en qualité de Directeur trimestrier de cette Compagnie, y reçut M. SAURIN, en 1761, et que le sort chargea encore de la même fonction, pour y recevoir son successeur, en 1782.

Dans le premier de ces deux Discours, M. le Duc de Nivernois nous dit que « M. SAURIN, destiné par son éducation à suivre les traces d'un pere distingué dans l'étude des Sciences exactes,

vit le talent de la Poésie et les graces de l'imagination s'établir chez lui sur la base inébranlable de ces connoissances profondes, qui donnent de la force à l'ame, de la justesse à l'esprit, de la sûreté aux principes, de la solidité et de la permanence aux idées. Quelques unes de ces qualités auroient suffi à la production des Ouvrages dont M. SAURIN enrichit la Littérature; mais ce fut le concours et l'accord de toutes qui formerent son vrai mérite : assortiment complet où rien ne manquoit, où rien n'étoit de trop, et qui ne pouvoit résulter que de cet esprit de lumiere moins sublime dans son vol que le génie, mais plus libre dans sa direction ; moins puissant dans ses effets, mais moins circonscrit dans ses facultés. Pour suppléer à cet instrument universel, qui s'applique à tout, il faudroit la réunion de tous les talens ; mais les talens, instrumens du génie, sont des dons de la nature, et la nature aime à séparer ses bienfaits en les distribuant. »

M. le Marquis de Condorcet nous dit également que « M. SAURIN devoit une partie de ses succès et de sa réputation au bonheur qu'il eut d'avoir fortifié sa raison naissante par la culture

des Sciences mathématiques. Son pere, proscrit en France, comme Calviniste, et excommunié en Suisse, pour n'avoir pas été de l'avis de Calvin, avoit renoncé, pour toujours, à des études dont il avoit été deux fois le martyr. Ce ne fut que dans le sein des Sciences qu'il put trouver du repos, sans désœuvrement, et de la gloire, sans persécutions. Il destina son fils à la même carriere. Ses premiers essais, qui annonçoient un digne successeur de son pere, lui mériterent les suffrages de l'Académie des Sciences; mais des circonstances étrangeres à son talent et à sa personne l'écarterent d'une place à laquelle les vœux de cette Compagnie l'avoient appelé. Il quitta la Géométrie pour s'attacher au Barreau, et il obtint, sans peine, la confiance du Public et l'estime de ses Confreres. Mais il ne put se résoudre à briller dans une carriere où, pour se conformer au goût qui dominoit alors, il eût été obligé de substituer une éloquence verbeuse et ampoulée à cette éloquence simple et grave, la seule qui convienne à un Orateur chargé non d'émouvoir la multitude, mais de convaincre des Magistrats. M. SAURIN, fatigué d'occupations

qui contrarioient son amour pour les Lettres, espéra trouver non plus de liberté, mais plus de loisir dans la maison d'un Prince (1), et il vit bientôt que ce n'étoit pas auprès des Princes que la nature avoit marqué sa place. Ce ne fut enfin qu'à l'âge de quarante-cinq ans qu'il lui fut permis de se livrer tout entier à la passion qui l'avoit toujours entraîné vers la Littérature. »

« Un caractere qui le portoit à la méditation, une sensibilité réfléchie et profonde déterminerent son goût pour la Tragédie ; et ses succès ont prouvé que son penchant ne l'avoit point égaré. Des plans conçus avec sagesse, des pensées fortes, exprimées avec simplicité et avec énergie, des sentimens toujours naturels et vrais, des beautés vraiement tragiques, sans le mélange d'aucune de ces fautes qui prouvent que le Poëte n'a su ni approfondir assez son art, ni méditer assez son sujet : telles sont les qualités qui ont mérité aux Tragédies de M. SAURIN les applaudissemens du Public et l'estime des Gens-de-Lettres. »

---

(1) Le feu Prince de Conti. (Note des Rédacteurs.)

« On admira dans *Spartacus* le caractere, neuf au Théatre, d'un Héros généreux, armé pour venger l'univers, opprimé par les Romains; et l'on applaudit, avec transport, à un grand nombre de vers qui, pour nous servir d'une expression consacrée par M. de Voltaire, *étoient frappés sur l'enclume du grand Corneille.* »

« *Blanche* eut un succès plus général encore. Le Poëte y occupoit l'ame d'intérêts plus chers à la plupart des Spectateurs que la liberté du genre-humain; et ces vers :

« Que, pour les malheureux, l'heure lentement fuit?
» Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille! » (1)

retentissent encore dans le cœur de tous les hommes sensibles, qui ont connu le malheur. »

« Il est difficile qu'un Philosophe qui vit dans la société ne soit pas tenté quelquefois de transporter sur la scene les travers dont il est le témoin. C'est un secret sûr pour les voir sans humeur et sans ennui. »

« M. SAURIN succomba heureusement à cette

(1) Ces vers sont dans la bouche de Blanche, dans la cinquieme scene du cinquieme acte. (Note des Rédacteurs.)

tentation, et fit *Les Mœurs du tems*, *L'Anglomane*, *Le Mariage de Julie*. Ces Pieces ont le mérite rare de présenter les caracteres, les ridicules tels qu'ils existent dans la société, et de les peindre d'après les originaux eux-mêmes, et non d'après les copies maniérées, ou fausses, que les Romanciers en ont faites. On y reconnoît ce qu'on a vu cent fois, sans l'avoir remarqué, et presque même ce que l'on a entendu dire. L'art du Poëte s'est encore borné à faire prononcer à ses personnages ce que dans la société on se contente de laisser attendre. »

« A ces Ouvrages M. SAURIN fit succéder un Drame (*Béverlei*), et eut la gloire, unique jusqu'ici, d'avoir laissé au Théatre des Pieces dans chacun des trois genres qui partagent la Scene Françoise. »

« L'amour de la nouveauté a fait aux Drames (1) presqu'autant de partisans que le respect

---

(1) C'est fort improprement qu'on a donné le nom de *Drames* aux Pieces du genre de *Béverlei*. Le mot *Drame*, qui, venu du Grec, signifie littéralement *action*, convient également à tous les genres de Pieces de Théatre ; aussi M. Saurin a-t-il, avec plus de rai-

pour l'antiquité leur a donné d'cnnemis ; et ce genre est célebré avec enthousiasme, ou dénigré avec fureur, comme un des fruits de la Philosophie moderne.... »

M. le Marquis de Condorcet s'interrompt ici pour demander à l'Académie Françoise « la permission de soumettre à son jugement quelques idées sur cette question, qui partage encore la Littérature ; et, à titre de Géomettre, qui, pour la premiere fois, ose parler de l'Art du Théatre, il réclame son indulgence » pour un morceau qui assurément n'en a pas besoin ; mais qui, au contraire, mérite les éloges de tous les gens de goût, et, particuliérement ceux de cette illustre Compagnie, au sein de laquelle se trou-

---

son, nommé sa Piece de *Béverlei Tragédie-Bourgeoise*. D'autres donnent à ce genre l'épithete de *Comique-larmoyant*. Nous croyons que lorsqu'il y a quelque catastrophe d'où il suit mort d'homme dans quelqu'une de ces Pieces, l'épithete prise par M. Saurin est préférable, à cause du rapprochement qu'elle a avec l'étymologie grecque du mot *Tragédie, chant du Bouc*, tué par Icarius. Voyez le premier Volume de nos *Essais historiques sur la Tragédie*, page 4 et suivantes. (Note des Rédacteurs.)

vent les véritables juges de l'Art du Théatre. On sait qu'en matieres de Littérature, comme en matieres de Sciences, rien n'est étranger à M. le Marquis de Condorcet, qui répand de vives lumieres sur tout ce dont il s'occupe. Aussi ne pouvons nous résister au desir de rapporter, en entier, ce morceau, qui se rencontre si naturellement placé dans la Vie de M. SAURIN, et qui peut jetter un grand jour sur la question, non encore résolue, d'admettre ou de proscrire le genre du *Tragique-Bourgeois*, ou du *Comique-larmoyant*.

« Ce langage magnifique, qui semble convenir à des Rois, ou à des Héros, reprend M. le Marquis de Condorcet; ces applications heureuses de l'Histoire, ces peintures si attachantes des mœurs étrangeres, cet avantage qu'a le Poëte Tragique d'animer, par des détails imposans, d'orner des richesses de la Poésie les scenes sans passion, mais nécessaires à l'intelligence de son sujet; la grandeur qu'impriment à toutes les actions des personnages l'appareil de la puissance, l'effet des grands noms, la liaison des événemens avec le bonheur, ou le malheur des peuples; tous ces accessoires, qui servent à l'effet

théatral d'une Tragédie, qui soutiennent et animent le Poëte, qui ouvrent à son génie une carriere si vaste, sont perdus par l'Auteur du Drame. Privé de ces ressources, resserré dans un champ plus étroit, il a plus d'efforts à faire pour s'emparer de l'ame des Spectateurs, dont un intérêt continu peut seul réveiller et soutenir l'attention. »

« Les moyens dont il dispose ne peuvent avoir ni la grandeur, ni la force des ressorts que le Poëte Tragique tient dans ses mains. Ses personnages n'ont point à leurs ordres une armée, ou une troupe de conspirateurs. Ils ne paroissent point à la tête d'un Sénat; ils ne parlent point au nom des Dieux. Dans un Drame les seules passions personnelles peuvent se montrer avec énergie. Toutes les autres sont resserrées dans les limites où l'état des personnages les force de rester. L'ambition ne pourra jamais y déployer ni sa fierté, ni ses fureurs; l'amour de la gloire, son enthousiasme; les sentimens patriotiques, leur héroïsme et leur dévouement. Les méchans ne peuvent s'y montrer qu'avec toute la bassesse naturelle du vice, et le crime ne peut y paroître

sans

sans réveiller dans l'imagination l'idée du supplice honteux qui l'attend. Il n'existe, au contraire, aucune vraie beauté dans un Drame qui ne puisse être transportée, avec succès, dans une Tragédie. Les mouvemens doux et naïfs des passions tendres, l'expression touchante et simple de ces mouvemens semble même y produire plus d'effet encore, par le contraste des passions fortes et des grandes idées. Aussi ce n'est pas dans la différence des événemens, dans l'éclat, ou l'obscurité du nom des personnages qu'il faut chercher le caractere distinctif de ces deux genres. C'est dans la nature du but moral que le Poëte doit s'y proposer. »

« Celui de la Tragédie est d'arracher l'homme à lui-même, pour l'occuper des grands intérêts de l'humanité, pour réveiller en lui l'enthousiasme du courage, de la liberté, de la vertu ; et, par cette diversion heureuse, chasser de son cœur les foiblesses de l'intérêt personnel et les petites passions qu'il enfante. »

« Le Drame, au contraire, me rapproche de moi-même, me présente le tableau des malheurs où mes passions peuvent me plonger. Il doit me

montrer, par des exemples pris dans la classe de mes égaux, ce que j'ai à craindre de la méchanceté humaine, ou de ma propre foiblesse. Il me fait sentir quels sont mes devoirs dans des circonstances difficiles, la conduite que prescrit la raison, les sacrifices qu'exige la vertu, et les dédommagemens qu'elle promet. Ici la leçon est plus directe; peut-être plus utile. Mais elle cessera de l'être si le Poëte n'attaque pas un de ces vices répandus dans la société, que la loi est forcée de laisser impunis, que l'opinion publique semble trop épargner, et contre lesquels la censure du Théatre est un remede à la fois efficace et nécessaire. En s'écartant de ces regles il manque son but; il ne fait, au lieu d'un Drame, qu'une Tragédie sans grandeur et sans noblesse. »

« M. SAURIN sut éviter cet écueil. La passion qu'il attaque dans *Béverlei* n'est que l'avarice déguisée, à qui le jeu offre le moyen de s'exercer avec une activité que ne peuvent lui donner les métiers même qui conduisent le plus rapidement à la fortune. Les effets de cette passion sont dignes de son origine. Mais cachée d'abord sous le masque de l'amusement, de la va-

nité, du mépris même de l'or, qu'on accuse le joueur trop timide de n'oser risquer, ce n'est qu'après s'être enracinée par l'habitude qu'elle dégénere en manie, et qu'elle se montre dans toute son horreur, traînant à sa suite la honte, la misere et le désespoir. Le tableau de *Béverlei*, tracé d'après des événemens réels, trop communs, mais trop oubliés, est adouci par la peinture d'une femme tendre et sensible, qui souffre ses malheurs avec ce courage résigné, présent que la nature a fait à son sexe, et qui ne songe dans la ruine de sa fortune qu'à la douleur qu'éprouve celui qui l'a causée. Eh! combien cet heureux contraste n'a-t-il pas même servi à l'effet théatral de la Piece, et redoublé la terreur dans l'ame de ceux à qui cette effrayante leçon est adressée? Si le remords d'entraîner avec nous des êtres innocens et chers, qui, malheureux par nous seuls, ne pleurent que sur nous, n'est pas la plus amere de toutes les douleurs pour ceux que leurs crimes ont déja précipités dans l'abîme; du moins, il n'en est point dont l'idée puisse porter un trouble plus salutaire dans le cœur de ceux en qui les passions n'ont pas étouffé tous

les sentimens de la nature. Cette menace peut encore arrêter le joueur effréné, qui s'est familiarisé avec les idées du désespoir et de la mort ; elle peut effrayer celui qui ne sait plus craindre pour lui-même. »

« Nous devons donc à M. SAURIN un Drame intéressant et moral, une Piece qui n'est point une Tragédie mise sous des noms vulgaires, un Ouvrage qui n'est pas né de l'impuissance de faire parler avec noblesse les Héros, ou les grands Hommes. »

« En lisant les Épîtres morales de M. SAURIN, on regrette qu'il en ait fait un si petit nombre. (1)

---

(1) Il y en a une sur les dégoûts et les avantages que fait éprouver la culture de la Poésie, une sur les malheurs attachés à la vieillesse, une sur la vérité, une sur la vie douce de la campagne, et qui est adressée à son ami, M. Collé ; une sur la *Société du Caveau*, et qui est adressée au même ; une imitation de la Lettre d'Héloïse à Abailard, par Pope ; et plusieurs Pieces fugitives, adressées à des Gens-de-Lettres, ses amis, dignes de l'être, et à des gens en place, plus recommandables encore par leurs vertus que par leur rang, et qui, à ce double titre, mériterent les hommages d'un Poëte Philosophe. Dans toutes ces Pieces on voit toujours régner la mo-

Elles sont distinguées de la foule des Ouvrages de ce genre, devenu si commun et si difficile, par une Philosophie forte, sans exagération, par des sentimens profonds, exprimés d'une maniere souvent originale et toujours simple. Une teinte de mélancolie domine dans toutes ces Pieces. Il avoit vu périr successivement presque tous les compagnons de sa jeunesse. Il sentoit qu'un pouvoir invincible l'entraînoit lentement vers le tombeau. Tout lui rappeloit la nécessité de renoncer à la vie, qu'il aimoit, qui lui étoit devenue plus douce à l'époque où la plupart des hommes commencent à en sentir les amertumes. Dans les premiers âges de la vie le bonheur semble être également le partage et de l'homme qui s'occupe à étendre ses lumieres, à cultiver sa raison, et de celui qui s'abandonne au torrent des plaisirs ou des affaires. Ils peuvent se procurer, avec une facilité presque égale, un aliment aussi sûr pour leur activité; mais cette égalité

rale la plus pure; et le bonheur de l'espece humaine paroît être le seul but que se proposa leur Auteur. C'étoit, en effet, son vœu le plus vif et le premier besoin de son cœur. (Note des Rédacteurs.)

cesse à l'époque de la vie où les forces commencent à s'affoiblir. L'homme qui a pris l'habitude d'exercer son esprit, a dans lui-même des secrets infaillibles pour alléger le poids du tems. Préparé, d'avance, par la réflexion, aux privations douloureuses que la nature lui impose, il s'y soumet, sans murmure, et sait trouver dans le silence des passions, dans la possession tranquille de son ame, un dédommagement des plaisirs qu'il a perdus. »

« M. SAURIN avoit d'autres motifs de sentir que la vie est encore un bien, même après que les illusions de la jeunesse se sont évanouies. Né avec un caractere impétueux, que sa raison avoit dompté, avec des passions ardentes, qu'il avoit long-tems combattues, condamné pendant sa jeunesse à sacrifier ses goûts à la nécessité d'avoir un état, le moment du calme avoit été pour lui le moment du bonheur. Enfin, quoiqu'il se fût uni dans un âge avancé à une femme beaucoup plus jeune, il répétoit souvent *qu'il n'avoit été heureux que depuis son mariage* ; et si l'on songe combien d'hommes en se mariant au même âge n'ont fait que le malheur de deux personnes, et

que toute espece d'inégalité dans un lien si intime est un obstacle presque insurmontable à la félicité commune de ceux qu'il unit, on sentira que ce mot est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. SAURIN, et de l'épouse aimable et sensible dont la tendresse consolante avoit su, pour me servir de sa propre expression, (1) *le rattacher à la vie.* »

« Son extérieur annonçoit un caractere sérieux, et même austere. Cependant, il étoit naturellement gai ; non-seulement de cette gaieté paisible et philosophique, qui ne permet que le sourire, mais de cette gaieté vive et de premier mouvement, qui vient de l'ame, et non de la réflexion. Cette nuance de son caractere n'étoit connue que du petit nombre de ses amis. Comme tous les hommes qui nés avec un esprit réfléchi et une ame sensible sont dominés par une douce mélancolie, il avoit besoin pour s'abandonner à sa gaieté de goûter le sentiment de

---

(1) Dans une Épître, adressée à M. de Saint-Lambert, en 1773, et dans une Chanson, faite sur le renouvellement de l'année, en 1777. (Note des Rédacteurs.)

confiance, de paix, et le bonheur qu'on n'éprouve que dans la société intime. (1)

« Cette raison saine, cet esprit sage et juste qui caractérisoient tous les Ouvrages de M. SAURIN, l'ont constamment dirigé dans la conduite de sa vie. Il eut toujours cette dignité simple et modeste qui convient à l'homme de Lettres. Pourroit-il ignorer que les avantages personnels, les seuls qui soient réels à ses yeux, n'ont droit qu'à l'estime, et qu'il ne doit prétendre à d'autres distinctions, ni, sur-tout, en affectant de les mépriser, se faire soupçonner d'en être jaloux ? »

« M. SAURIN pensoit que celui qui a fait de la culture de son esprit et de sa raison l'occupa-

---

(1) Alors, de l'air triste, rêveur et même froid qu'on lui trouvoit assez ordinairement, au premier aspect, quand il étoit parfaitement à son aise, il passoit, tout-à-coup, à la gaieté la plus vive, et même la plus enfantine ; ce qui n'étoit, sans doute, que la manifestation exaltée d'une tranquillité, d'une satisfaction intérieures, que bien peu de personnes pourroient se flatter de rencontrer en elles ! (Note des Rédacteurs.)

tion de sa vie, loin d'être supérieur aux autres hommes, se place au-dessous d'eux si sa conduite ne prouve point que le premier fruit de ses travaux a été de le rendre meilleur. Il croyoit que l'homme de Lettres qui ne s'éleve pas au-dessus des petitesses de l'amour-propre n'est plus en droit de mépriser la vanité des autres états, et que l'Écrivain qui consume son tems dans les querelles de la Littérature se rabaisse au niveau de l'homme frivole qui perd sa vie dans l'intrigue. Aussi a-t-on vu M. SAURIN conserver constamment dans toutes les disputes Littéraires cet esprit de paix et cette impartialité qui naissent de l'amour de la justice, et non de la personnalité, ou de l'indifférence. Mais ce même amour de la justice ne lui permettoit pas de rester neutre entre ceux qui honorent l'état d'homme de Lettres et ceux qui l'avilissent, entre les Écrivains qui combattent pour la cause de l'humanité, et ceux qui ont vendu leur voix à ses ennemis. Admirateur et ami constant des hommes dont les travaux faisoient la gloire de la Littérature et servoient leur Patrie, il portoit au fond du cœur pour leurs adversaires le mépris et la haine généreuse de la vertu. »

« Citoyen attaché à son pays, il applaudissoit au bien, et gardoit sur le mal un triste silence. Respectant dans les autres le droit qu'a tout homme de dire hautement la vérité, lorsqu'il la croit utile, félicitant ceux qui en avoient le courage, mais se défiant trop de ses lumieres pour se croire appelé au devoir d'éclairer ses contemporains. »

« Sa probité étoit sévere, et sa vertu douce. Il jugeoit les autres avec cette indulgence que l'expérience donne toujours à un esprit naturellement juste, excusant les erreurs, gardant sa haine pour les vices réels, la bassesse, la fausseté, l'ingratitude, la dureté, l'injustice ; et pardonnant à la foule des hommes foibles, en faveur des hommes vertueux qu'il avoit eus pour amis.... »

« Les vertus de M. SAURIN étoient sans faste, son commerce sans épines, ajoute encore M. le Duc de Nivernois, dans sa Réponse au Discours de M. le Marquis de Condorcet. Une certaine pétulance dans la dispute donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y rien mêler de fâcheux. C'étoit de la vivacité, et non pas de l'orgueil. On dit que dans sa jeunesse cette

effervescence alloit presque jusqu'à une espece d'emportement ; mais la raison l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, et, sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. C'est que l'âge, en altérant ses forces physiques, a toujours respecté ses forces morales. Il ne diminuoit en lui ni la vigueur de l'ame, ni la fermeté de la raison. Il n'arrêtoit pas même l'exercice des talens. »

« M. SAURIN, jouissant toujours d'un goût pur, d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, composoit, avec succès, à la fin de sa vie, comme on voit quelquefois le chêne antique, et courbé par les orages, pousser des rejettons vigoureux et verdoyans. Son esprit et son caractere n'ont jamais rien perdu de leur énergie ; et, sachant allier à l'énergie la circonspection et la mesure, ce qui est si rare et si digne d'éloge, (1) il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la sagesse et de la philosophie.... »

---

(1) *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum*, dit Tacite, dans sa *Vie d'Agricola.* ( Note de M. le Duc de Nivernois. )

Aux Ouvrages de M. SAURIN, déja cités, il faut en ajouter un, d'un genre tout différent, mais qui a le même but moral, l'instruction et le perfectionnement des hommes. C'est un Roman, qu'il publia en 1754, sous le titre de *Mirza et Fatmé*, Conte Indien, divisé en deux parties, et formant un petit volume. Sous le merveilleux de la Féerie, ce Roman présente une foule d'allégories, applicables à plusieurs époques récentes de l'Histoire. Les fleurs et la rapidité du style oriental en rendent la lecture séduisante, et l'on y rencontre quelques épisodes agréables, qui reposent l'imagination, sans la détourner de l'objet principal, qui est que pour parvenir aux grandes choses, l'école du malheur est la meilleure, où l'on puisse être arrêté en chemin. Cette vérité, que constate un très-grand nombre d'exemples, est fort ingénieusement démontrée, en action, dans ce petit Ouvrage.

Parmi le petit nombre de Poésies fugitives que M. SAURIN a laissé, on trouve quelques Chansons faciles, tant du genre anacréontique que du genre du vaudeville, et que tout le monde connoît, qui ont couru toutes les Sociétés, que l'on

l'on s'est empressé à insérer dans tous les Recueils lyriques annuels, et qui ont fait regarder leur Auteur comme l'un des plus aimables Chansonniers de notre tems.

M. SAURIN étoit digne d'avoir des amis, et il en eut, en effet, de véritables. Il avoit été Membre de cette fameuse Société du Caveau, dissoute depuis près de cinquante ans, que M. Rigoley de Juvigny a si bien fait connoître, dans sa Vie de Piron, (1) qui en faisoit partie, et que M. SAURIN a célébrée dans une de ses Épîtres adressée à M. Collé. Des débris de cette Société, il resta pour amis intimes à M. SAURIN M. Crébillon, fils, et M. Collé. Il en eut un bien plus tendre encore dans le sage Helvétius, qui le soutint contre les coups du sort en des momens de détresse, et lui donna, dans tous les tems, des preuves de l'affection la plus signalée. Lorsqu'ils étoient encore garçons, tous les deux, M. Helvétius, qui étoit infiniment plus favorisé des biens de la fortune que M. SAURIN, lui faisoit

(1) Voyez le tome dix-neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

une pension de mille écus. Mais quand ils songerent à se marier, l'un et l'autre, M. Helvétius craignant que la délicatesse de M. SAURIN ne lui permît plus de continuer à recevoir les bienfaits d'un ami dont la fortune alloit appartenir à sa nouvelle famille, voulut prévenir un refus si noblement motivé, et il lui fit accepter le capital de cette pension viagere. Ce trait ne fait pas moins d'honneur à l'une qu'à l'autre de ces deux belles ames, qui étoient si bien nées pour s'entr'aimer. M. SAURIN fut aussi très-lié avec Voltaire, qui entretint avec lui, jusqu'à sa mort, une correspondance épistolaire très-familiere, et dans laquelle on voit que le Nestor de notre Littérature faisoit grand cas de l'Auteur de *Spartacus* et des *Mœurs du tems*. M. SAURIN fréquenta quelquefois le grand monde, et vécut plus habituellement dans de petites Sociétés, où il se plaisoit davantage; mais il fut aimé par-tout, et il seroit peut-être impossible de trouver quelqu'un qui ait jamais eu à se plaindre de lui, comme quelqu'un de qui il se soit jamais plaint. Le feu Duc d'Orléans, à qui M. SAURIN avoit dédié son *Béverlei*, en 1768, lui en avoit marqué sa gratitude

par le don de son portrait, sur une boîte d'or ; et ce Prince, ami des Lettres et des Arts, dans les dix dernieres années de sa vie, l'avoit nommé l'un des Secrétaires de ses commandemens, sans exercice, seulement pour se donner le droit de lui faire accepter la pension attachée à ce titre. Enfin, jusqu'à son dernier moment, sans le moindre effort de sa part, M. SAURIN sut se faire chérir de tous ceux qui le connoissoient ; des Grands, qui l'appeloient quelquefois auprès d'eux, de ses amis, au milieu desquels il vivoit habituellement, de son épouse, pour laquelle il avoit la tendresse la plus vive et la plus profondément réfléchie, de ses domestiques mêmes, qu'il traitoit toujours avec beaucoup de bonté, et qui trouvoient en lui des égards que n'ont pas communément la plupart de ceux qui se font servir. Nous croyons qu'il n'y a peut-être pas un seul Auteur qui se soit peint dans ses Ouvrages autant que M. SAURIN dans les siens ; et c'est ce qui pourroit engager à placer ces vers sur sa tombe, ou au bas de son portrait, que feus M. et Madame Trudaine firent faire, en pastel, par M. Robineau, jeune amateur avantageuse-

ment connu dans ce genre de peinture, pour en décorer un des sallons de leur Château de Montigny, en Brie, ainsi que de plusieurs autres portraits de Gens-de-Lettres de leurs amis. Après la mort de M. et de Madame Trudaine, Madame Saurin a réclamé le portrait de son époux. MM. Trudaine fils ont cédé à cette tendre instance; et c'est d'après ce tableau, que Madame Saurin a bien voulu nous communiquer, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici.

Simple en ses mœurs, modeste en son maintien,
L'exacte probité, la sagesse sévere
Régloient les goûts, formoient le caractere
De cet aimable Auteur, de cet homme de bien
Qui mit à notre scene une vivante image
De l'illustre rébelle, au sein de l'esclavage,
Noblement indigné du poids honteux des fers
Dont l'orgueilleuse Rome accabla l'univers.
Du vertueux SAURIN l'ame sensible et franche
Sut opposer encore aux tendres pleurs de Blanche,
D'un pere citoyen le rigide devoir;
Et pour rendre odieux à la race future
Les vices, les travers que son siecle fit voir,
Il les peignit d'une main ferme et sûre,
Qui fera vivre, à jamais,
Et le Peintre et les portraits!

# CATALOGUE DES PIECES DE SAURIN.

*Les trois Rivaux*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Février 1743; imprimée, à Paris, la même année, avec une Préface, chez Prault, fils, *in*-8°.

Géronte, vieux Gentilhomme, riche, à une fille à marier, nommée Léonore, pour laquelle il se présente deux partis, Damis, jeune homme de qualité, qui a de la fortune, mais qui est fat à l'excès, et Lisimon, Financier, nouvellement anobli, mais dont les manieres basses et intéressées ne préviennent pas en sa faveur. Géronte laisse Léonore maîtresse de choisir, pourvu qu'elle se détermine pour l'un des deux. Mais il a recueilli chez lui un jeune homme, nommé Dorante, qui, sans son secours, alloit être, dès son enfance, englouti dans les flots, où un

naufrage l'avoit précipité, avec son pere, qui y a péri. Géronte a élevé ce jeune homme, qu'il a fait passer pour un de ses parens, et l'a mis au service. Une vieille Comtesse, nommée Dorimene, qui a perdu son époux, et un fils qu'elle en avoit eu, voulant punir d'avides collatéreaux du desir qu'ils montrent de la voir mourir, et se sentant un penchant singulier pour Dorante, dont elle a fait la connoissance dans un couvent où elle a demeuré avec Léonore, qu'il y alloit voir, se propose de l'épouser et de lui donner tout son bien. Dorante, touché de cette offre généreuse, ne ressent pour Dorimene que du respect et de la reconnoissance; mais il éprouve pour Léonore un sentiment plus tendre, qu'il n'ose déclarer, dans la crainte de déplaire à Géronte, dont il connoît les vues sur elle, et il l'avoue, avec candeur, à Dorimene, qui, voyant qu'elle n'en peut faire son époux, veut s'en faire un ami, en lui donnant toujours tout son bien, et en se chargeant de demander pour lui la main de Léonore. Mais Dorante devient plus timide encore, en apprenant de Géronte qu'il n'est point son parent; confidence que celui-ci croit lui devoir faire, au moment qu'il le suppose près d'épouser Dorimene. Dorante confesse à Géronte son amour pour Léonore, qu'il croit même n'y être pas insensible; mais, se jugeant indigne d'elle, il promet de la fuir, et il fait part de cette nouvelle et fâcheuse découverte à Dorimene, qui en s'informant, plus en détail, du sort de ce jeune homme, retrouve

en lui son fils, qu'elle croyoit avoir perdu, avec son époux. Elle se fait connoître à Géronte comme mere de Dorante, pour lequel, enfin, elle peut faire la demande de Léonore, qui, en effet, le préféroit, en secret, à ses deux rivaux. Ceux-ci se voient forcés de se retirer; et les deux amans sont unis, au gré de leurs desirs, et au grand contentement de Géronte et de Dorimene, qui ne font plus qu'une même famille.

L'intrigue un peu compliquée et un peu romanesque de cette Comédie est, en partie, conduite par la suivante de Léonore, nommée Marton, qui, alternativement, donne des espérances aux deux rivaux, Damis et Lisimon. Marton reçoit les présens de tous les deux, pour parler tantôt en faveur de l'un, tantôt en faveur de l'autre; et se propose d'épouser celui des deux valets, Pasquin ou Marin, de qui le maître épousera sa maîtresse. Mais elle est également trompée dans sa double attente.

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre François*, nous apprend que cette Comédie eut six représentations de suite, après lesquelles elle fut retirée pour toujours. Nous savons que l'Auteur eut le dessein d'y faire des changemens, et sur-tout beaucoup de retranchemens. Madame Saurin a bien voulu nous en communiquer un exemplaire, entre chacun des feuillets duquel M. Saurin avoit fait relier un feuillet blanc, pour recevoir ces changemens, dont quelques-uns avoient déja été commencés par lui.

salut de son pere et l'intérêt de ses peuples la forcent à ce sacrifice, et elle se laisse conduire à l'autel. Cependant Amasis étoit engagé, depuis long-tems, avec Nephté, femme d'une naissance illustre, et de sa Cour; mais qui ne l'aimoit point, qui n'a que de l'ambition, et n'aspiroit qu'à partager son trône. Cette femme est furieuse en apprenant qu'il a couronné Arthésis. Sosis qui est dévoré d'ambition, comme Nephté, l'excite à se venger d'Amasis. Elle saisit ce projet, avec empressement, espérant qu'après avoir immolé Amasis, Sosis, qu'elle croit devoir hériter de son trône, l'y fera asseoir avec lui. Elle fait assassiner Amasis. Mais Sosis, qui, en secret, aimoit Arthésis, lui propose sa main, qu'elle refuse avec horreur, ne songeant qu'à découvrir et à faire punir, par les loix, le meurtrier d'Amasis. Cependant, Aménophis n'est point mort des blessures qu'il a reçues dans les combats. Un des siens a secrétement pris soin de ses jours, et il revient pour retirer Arthésis de l'esclavage, où on lui a dit qu'elle étoit tombée, avec son pere. Il apprend qu'Arthésis s'est vue forcée à donner sa main à l'usurpateur, contre lequel ce dernier attentat le rend plus furieux que jamais. Il va pour l'en punir, au moment où le coup mortel lui est porté par l'exécuteur de la vengeance de Nephté; et il est arrêté pour le meurtrier, qu'elle fait massacrer, afin de prévenir les aveux indiscrets, volontaires ou forcés qu'il pourroit faire. Aménophis, chargé de chaînes, est présenté à Sosis,

qui le reconnoît, et le livre aux Prêtres d'Isis, qui ont le droit de juger les régicides. Aménophis est condamné; mais il peut obtenir sa grace, si Arthésis consent à se donner au nouveau Tyran. Cet odieux traité est rejetté, et Aménophis plongé dans un cachot, pendant les apprêts de son supplice, qui soulevent le peuple en sa faveur. Sosis, craignant cette fermentation, cherche quelqu'un pour faire périr Aménophis, dans sa prison, et Ramesses, qu'il croit lui être dévoué, demande cette commission de confiance; mais c'est pour sauver le Prince, au parti duquel il a toujours été secrétement attaché. Ramesses, en effet, brise les fers d'Aménophis, le retire de sa prison; et, à la tête de quelques amis qu'il lui a rassemblés, Aménophis fond sur Sosis. Le Tyran a dans ce moment auprès de lui, et en sa puissance, Arthésis, de laquelle il menace les jours pour s'assurer du salut des siens; mais elle s'est armée d'un poignard, qu'elle cachoit dans son sein, et dont elle le frappe, tandis qu'il est sans défiance sur elle, et elle délivre ainsi Aménophis, elle-même, et l'État de ce monstre détesté. Nephté meurt, du poison que le Tyran lui a fait prendre, à son insu., pour se débarrasser d'elle et de son ambition; et le Prince et la Princesse montent ensemble sur le trône, pour rendre à Ménés sa couronne et faire, à jamais, leur bonheur et celui de leurs peuples.

Cette Tragédie n'eut que trois représentations, après lesquelles l'Auteur la retira, quoique plusieurs de ses

amis lui conseillassent de la laisser jouer encore, ainsi qu'il nous l'apprend, dans la Préface qu'il a mise au-devant. Les Comédiens la lui redemanderent mêmes ce qui l'engagea à y faire des changemens considérables et avantageux. Mais comme il parut, dans le tems, plusieurs autres Tragédies qui, dans le dénouement, ont quelques ressemblances avec elle, particuliérement *Adele de Ponthieu*, de M. de La Place, et *Hypermnestre* de M. le Mierre. M. Saurin se détermina à ne point la remettre au Théatre. Le sujet en est fort compliqué, le style assez inégal, mais on y trouve, par-tout, une douce teinte de Philosophie, de tems en tems, quelques beaux vers, et même des tirades dignes de remarque.

* *Spartacus*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Février 1760; imprimée, avec une Épître dédicatoire adressée à M. Helvétius, et une Préface, à Paris, la même année, chez Prault, fils, *in*-8°., et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

* *Les Mœurs du tems*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 22 Décembre 1760; et imprimée, à Paris, en 1764, chez Duchesne,

chesne, *in-8°.*, et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

* *Blanche et Guiscard*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 25 Septembre 1763; et imprimée, avec un Avertissement, à Paris, la même année, chez Sébastien Jorry, *in-8°.*, et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

* *L'Orpheline léguée*, Comédie, en trois actes, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, devant le Roi, à Fontainebleau, le 5 Novembre 1765, et le lendemain à Paris; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée par l'Auteur à sa femme, une Préface et des changemens à la suite de la Piece, à Paris, la même année, chez la veuve Duchesne, *in-12*; et, réduite à un acte, sous le titre de *L'Anglomane*, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, aussi à Fontainebleau, le 5 Novembre 1772, et à Paris, le 23 du même mois; imprimée, avec des additions à l'Épître dédicatoire, et un nouvel Avertissement, à Paris, la même année,

chez la veuve Duchesne, *in*-8°., et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

* *Béverlei*, Tragédie-Bourgeoise, imitée de l'Anglois, en cinq actes, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 7 Mai 1768; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au feu Duc d'Orléans, et un Avertissement, à Paris, la même année, et en 1770, avec un nouvel Avis et un nouveau cinquieme acte, chez la veuve Duchesne, *in*-8°., et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

*Le Mariage de Julie*, Comédie, en un acte, en prose, non représentée; imprimée, avec une *Epître sur la Vieillesse*, une *sur la Vérité*, et quelques autres Poésies fugitives, à Paris, en 1772, chez la veuve Duchesne, *in*-8°., et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

M. Durval, riche Financier, a une jeune fille à marier, nommée Julie, qu'il veut donner à un autre Financier, de sa connoissance, nommé M. Dutour, qui lui fait la cour, afin d'avoir sa place de Finance dont il veut se démettre, et pour l'obtention de laquelle M. Dutour sollicite l'agrément du Ministre, après avoir emprunté de M. Durval même les fonds

nécessaires à cet arrangement. Julie est aimée du Marquis de Saint-Bon, jeune homme peu favorisé de la fortune, mais de la plus grande espérance, parent du Ministre, et dont la mere, la Marquise de Saint-Bon, fiere de son nom, ne se prête qu'à regret à la mésalliance de son fils, forcé de chercher une riche dot. Julie partage l'amour du Marquis, et Madame Durval, sa mere, desire leur union, parce qu'elle a beaucoup de considération pour les gens de qualité, dans l'alliance desquels elle enrage de n'être pas entrée, elle-même, en en épousant un, comme a fait sa sœur, qui est devenue la Comtesse d'Altin, et de l'illustration de laquelle elle est mortellement jalouse. La Comtesse d'Altin, dont le mari est fort peu riche, et lui fait éprouver beaucoup de privations, de son côté, envie les grands biens de sa sœur, Madame Durval: de sorte que ces deux sœurs sont, chacune, en particulier, un éternel objet de jalousie l'une pour l'autre; et M. Durval a autant d'antipathie pour les gens de qualité que sa femme en a pour les gens de finance. Mais M. de Surmon, homme raisonnable, sans prétention, et frere de M. Durval, a appris que M. Dutour n'aspire intérieurement qu'à la place de Finance de ce dernier, et qu'il est marié, secrétement, avec une certaine Lucile, dont la réputation est fort équivoque. La famille de Lucile a découvert et fait connoître cette intrigue, et le jeune Marquis va trouver le Ministre, son parent, qui en a été prévenu, et qui en est indigné. Mais, à la sollicitation du Mar-

quis, il conserve M. Durval dans sa place. Ce dernier ouvre les yeux sur le compte de M. Dutour, et revient de sa prévention contre le Marquis, auquel il donne Julie.

Il y a encore dans cette Piece trois personnages, qui ne sont qu'accessoires : un Médecin de Madame Durval, Docteur à la mode, doucereux et médisant ; Agathe, une des femmes-de-chambre de Madame Durval, et Dumont, Maître-d'Hôtel de la maison, et mari d'Agathe ; mais ces trois personnages, très-plaisans, jettent beaucoup de comique dans la Piece, dont les principaux caracteres sont parfaitement dessinés et contrastés, et dont le dialogue est naturel, facile et vraiement celui qui convient aux personnages, et aux différentes situations où ils se trouvent. Nous pensons, avec l'Auteur du *Mercure*, de Mars 1772, qui en a donné un extrait, très-détaillé, que « cette jolie Comédie n'est point indigne de l'Écrivain qui a fait *Les Mœurs du tems*, et qu'elle feroit autant de plaisir au Théatre qu'elle en fait à la lecture. »

Nous savons que MM. les Premiers Gentilshommes de la Chambre du Roi ont choisi cette petite Comédie et l'ont mise sur le Répertoire des Spectacles de la Cour, pour le voyage qu'elle avoit projetté de faire à Fontainebleau, en 1786 ; mais ce voyage n'ayant pas eu lieu, la représentation de cette Piece a été retardée jusqu'à présent.

*Zéphyrine et Lindor*, Proverbe Dramatique,

en un acte, en prose, représenté, sous le titre de *L'Oiseau bleu*, au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 19 Mai 1778; et imprimé, en entier, sous le premier titre, dans le *Mercure*, du 25 Juillet de l'année précédente, et depuis dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

La Fée Morgant, la plus méchante de toutes les Fées, a un fils bossu, comme l'ont été tous les Génies de sa race, mais qui est, de plus, imbécille, fat et arrogant, et què, par son aveugle prévention pour lui, elle a appelé le Génie Charmant. Pour le marier avantageusement, elle a enlevé une jeune Princesse, nommée Zéphyrine, héritiere d'un grand Royaume, qui étoit protégée par la Fée Bienfaisante, et destinée au jeune Prince Lindor, de qui elle est aimée, et qu'elle aime. Les refus de la Princesse ont irrité la Fée Morgant, qui, pour l'en punir et la réduire à ses volontés, l'a enfermée, pendant un mois, dans une vilaine tour noire. Espérant qu'elle sera enfin plus docile, elle vient de l'en retirer; et, obligée de s'éloigner, pour quelques momens, elle la laisse avec Charmant, à qui elle donne son anneau, qu'elle lui recommande de garder soigneusement, pour se soustraire, par son influence, au pouvoir de la Fée Bienfaisante, son ennemie. Morgant ajoute, cependant, que Bienfaisante ne pourroit unir les deux amans, à moins que Charmant n'eût présenté, lui-

même, Lindor à Zéphyrine. C'est ce qui ne manque pas d'arriver, pendant l'absence de Morgant. A la faveur d'une fausse bosse, agrément dont il faut être pourvu comme Charmant pour lui plaire, Lindor s'introduit auprès de lui, à titre de Page, se destinant à son service; et le Génie en est si content qu'il le présente à Zéphyrine, à la garde de laquelle il le commet aussi-tôt. Mais Lindor est reconnu par quelqu'un de la suite de Charmant, qui le surprend baisant la main de Zéphyrine, et le fait enfermer dans la tour noire, en attendant le retour de Morgant. Pendant ce tems-là, Bienfaisante, transformée en vieille, s'est fait arrêter par les gardes des bois de Morgant, où elle fagotoit, malgré les défenses; et Charmant se dispose à la faire pendre, quand elle lui dit que, pour prix de sa grace, elle peut lui enseigner un moyen de se faire aimer de Zéphyrine. Ce moyen est de se procurer l'oiseau bleu, qu'elle sait où trouver, et en faire présent à la Princesse; et pour se procurer cet oiseau il ne faut qu'avoir l'anneau de la Fée Morgant. Charmant donne l'anneau à la fausse vieille, qui va à la découverte du prétendu oiseau bleu. Morgant revient. Elle apprend comment Lindor est tombé en sa puissance; et elle menace de le faire périr, si Zéphyrine ne consent à épouser, sur le champ, le Génie Charmant. Mais Bienfaisante paroît, sous sa forme naturelle, amenant avec elle l'oiseau bleu, qui n'est autre que Lindor, qu'au moyen de l'anneau de Morgant elle est allée dé-

livrer de la tour noire. Bienfaisante garde cet anneau afin d'empêcher Morgant de s'en servir davantage pour nuire, et elle unit les deux amans, pour faire leur bonheur, et celui des peuples qu'ils sont destinés à gouverner. Morgant est furieuse; et ne pouvant attribuer le mauvais succès de ses projets qu'à son imbécille de fils, elle lui dit, dans sa colere, qu'il n'est bon qu'à confirmer le proverbe: *Bête comme un Génie.*

C'est sur ce proverbe, en effet, que M. Saurin a imaginé et composé la fable de cette petite Piece, qui est remplie de traits fins et délicats, et écrite dans le style léger qui convient au sujet. L'aveugle, et malheureusement trop commune prédilection d'une mere pour les défauts de ses enfans, y est parfaitement développée dans la premiere scene, qui fait l'exposition, entre la Fée Morgant et sa suivante Aline.

On remarque, avec plaisir, que M. Saurin n'a pas entrepris un seul de ses Ouvrages, quelque peu d'étendue qu'il ait dû avoir, et quelque peu considérable qu'il ait paru d'abord, qui n'ait eu un but véritablement moral, de la plus grande utilité, et qu'il n'ait toujours atteint ce but, d'une maniere très-satisfaisante. C'est ce dont ce petit proverbe même est une évidente preuve.

Dans les dix dernieres années de sa vie, M. Saurin avoit eu le dessein de s'occuper de deux nouvelles Tragédies. Nous savons qu'il

avoit tracé le plan d'un *Edouard IV*, et qu'il en a même mis en vers quelques scenes. Il n'est rien resté, ni de ce plan, ni de ces fragmens, et nous ne savons pas bien quelle étoit l'époque de l'histoire de ce Prince, célebre dans les fastes de l'Angleterre, qu'il avoit choisi pour sujet. L'autre étoit un sujet Oriental; mais la santé de M. Saurin s'étant affoiblie, de jour en jour, ne lui permit pas de conduire le premier Ouvrage à sa fin, ni d'entreprendre le dernier.

# SPARTACUS,

## TRAGÉDIE,

Bernard Joseph

PAR SAURIN.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques; près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

# A M. HELVÉTIUS.

*AGRÉEZ, mon cher Helvétius, que je vous dédie cette foible production. C'est un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoissance. Mon cœur sent vivement tout ce qu'il vous doit; mais nous nous aimons : tout est dit.*

# PRÉFACE.

ON a dit que cette Piece manquoit d'intérêt; et si l'on veut parler de cet intérêt tendre qui caractérise les Pieces de Racine, et dont la *Zaïre* de M. de Voltaire est peut-être le chef-d'œuvre, j'avouerai que cette espece d'intérêt manque à mon Ouvrage; mais le genre de la Piece en est-il susceptible, et ne pourroit-on pas faire le même reproche au pere de notre Théatre, ou, du moins, à plusieurs de ses Pieces qui sont en possession de l'admiration du Public? Je n'ai pas la vanité de croire qu'on puisse me soupçonner de vouloir faire quelque comparaison avec ce grand homme; mais, en reconnoissant l'immense intervalle qu'il y a de son génie au mien, je demande si *Nicomede*, si *Sertorius*, si *D. Sanche d'Aragon*, &c. ont cette sorte d'intérêt qu'on se plaint de ne pas trouver dans *Spartacus*? N'y a-t-il, en effet, que cette espece d'intérêt qui soit digne de nous occuper? Notre Théatre, cette école publique

de morale, ne nous offrira-t-il jamais que les foiblesses ou les fureurs de l'amour ? La Tragédie est le tableau des passions humaines ; mais parmi ces passions faudra-t-il toujours choisir celles qui amollisent l'ame, plutôt que celles qui l'élevent ? Ne sera-t-il plus permis à l'admiration de nous arracher des larmes, de ces larmes dont notre foiblesse n'a point à rougir, dont la source est un sentiment noble, auquel notre ame se complait, et qui la porte aux actions grandes et vertueuses ? L'admiration est, dit-on, un sentiment froid. Oui, quand pure et reposée, pour ainsi dire, aucun autre sentiment ne s'y mêle et ne la trouble ; mais en est-il de même quand il s'y joint le mouvement d'une action grande et intéressante pour l'humanité ? quand elle est accompagnée de crainte ? quand elle conduit à la terreur et à la pitié ?

Je crois qu'il faut distinguer trois genres dans la Tragédie ; le grand, le terrible et le pathétique. Non que le grand, le terrible et le pathétique ne puissent et ne doivent même souvent se trouver ensemble dans une Tragédie. Le grand ne seroit point tragique s'il n'étoit mêlé de ter-

reur et de pitié ; mais de ces trois caracteres celui qui est le dominant donne le ton à la Piece, et en constitue le genre. Ainsi *Nicomede*, *Sertorius*, le *Brutus*, de M. de Voltaire, (1) l'*Athalie*, de Racine, sont dans le genre grand. La *Rodogune*, de Corneille, la *Sémiramis*, de M. de Voltaire, son *Mahomet*, l'*Atrée*, de M. de Crébillon sont dans le genre terrible. La plupart des Pieces de Racine, *Inès*, *Zaïre*, sont dans le genre pathétique. Je n'examinerai point si un genre est préférable à l'autre. Un Auteur doit suivre son génie, et le Public, pour son propre intérêt, ne devroit point avoir de goût exclusif. Mais il faut avouer que, du moins, il y en a

(1) M. de Voltaire en embrassant et en perfectionnant tous les genres s'en est fait un, particulier à lui-même. Non-seulement il a donné à la Tragédie plus d'éclat dans le style, plus de pompe dans le Spectacle, plus de chaleur et de mouvement dans l'action qu'elle n'en avoit parmi nous ; mais il est le premier qui y ait introduit la philosophie morale. Ses Pieces sont semées de traits précieux en ce genre. Son Théatre est une école d'humanité. Par-tout il apprend aux hommes à aimer et à respecter leurs semblables.

presque toujours un de préférence ; que ce goût differe suivant les pays, et dépend beaucoup du gouvernement et des mœurs. Lorsqu'ils changent le goût varie aussi ; et peut-être par l'histoire d'un peuple jugeroit-on moins bien de ses mœurs que par le genre de ses Romans et de ses Pieces de Théatre. Il me paroît qu'aujourd'hui les Pieces du genre pathétique ont chez nous la préférence ; mais il ne faut pourtant pas croire que ce soit un goût exclusif. Le Public est encore frappé du grand. Les actions nobles et vertueuses font sur lui une vive impression. J'en ai pour garant l'accueil favorable qu'on a fait à ma Piece. L'indulgence qu'on a eue pour ses défauts semble être une invitation aux Auteurs que leur génie porteroit à travailler dans le même genre ; et qu'on ne dise pas que les femmes, cette partie de la nation qui entraîne presque toujours l'autre, ne sont affectées que des sentimens tendres. Parmi celles qui sont faites pour donner le ton, j'en ai vu plusieurs que le caractere de Spartacus avoit vivement frappées. La grandeur d'ame a des droits sur leur sexe, et peut-être plus que sur le nôtre. Ce n'est pas un sentiment particu-

lier à Émilie que j'ai cru exprimer, en mettant ces vers dans sa bouche : (1)

Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur;
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un Héros ce soit aimer la gloire !....

Un second reproche qu'on a fait à ma Piece, c'est que j'ai, dit-on, avili les Romains. On trouve que leur Consul est trop petit vis-à-vis de Spartacus. Ce n'est pas ainsi que Corneille en a usé dans *Sertorius*. Voici ma réponse.

1°. A l'égard des Romains, je crois les avoir peints tels qu'ils étoient dans l'époque dont il s'agit. J'ai eu soin de distinguer les tems, et j'ai rendu justice aux beaux siecles de la République. Quand, au cinquieme acte, (2) Crassus dit à Spartacus :

. . . . . . . . . . . . .
Au salut des Romains j'ai fait servir un traître;
Je l'ai dû.

---

(1) Scene premiere du second acte.
(2) Scene dixieme.

Spartacus lui répond :

De Pyrrhus que diroit le vainqueur ?....
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu ?....

Il y ajoutoit les vers suivans, que j'ai retranchés depuis, comme faisant longueur ; mais qui offroient, je crois, un tableau bien vrai des Romains d'alors.

Mais la discorde regne où le vice domine.
Rome, en ton propre sein, tu portes ta ruine.
Tes citoyens, déja, ne sont que des rivaux.
Le luxe, dont l'éclat couvre un essaim de maux,
Déja forge tes fers, et te prépare un maître :
Des Marius encor, des Sylla vont renaître.
Dans vos divisions j'entrevois vos malheurs :
Fléaux de l'univers, vous serez ses vengeurs !....

On peut voir encore, dans le quatrieme acte (1) les Romains du tems des Scipions opposés aux Romains du tems de Crassus. J'ose dire qu'en

(1) Scene troisieme.

égard aux différentes époques, on trouvera que je les ai peints dans ma Piece tels que l'histoire nous les a transmis. J'ajouterai qu'en exaltant leurs vertus on ne s'est pas assez élevé contre leur ambition, et que j'ai cru ne pouvoir pas trop rendre odieux cet esprit d'orgueil et de domination qui de ce peuple Roi ; disons vrai, de ce peuple tyran, a fait l'oppresseur systématique de tous les autres peuples.

2°. Quant à Crassus, il n'a pas, sans doute, les grandes qualités de Spartacus ; et je ne pouvois, ni ne devois les lui donner. Mais il n'a rien de bas. Il a un grand amour pour sa patrie. Le salut de Rome est son premier intérêt ; et s'il ne peut la sauver, il est prêt à périr. Si j'avois mis sur le Théatre Pompée, ou César, on auroit raison d'en demander davantage ; mais, suivant l'histoire, Crassus n'étoit considérable que par son rang et par ses richesses. Corneille, dans *Sertorius*, a fait un grand homme de Pompée ; mais, dans *Nicomede*, il en a fait un fort petit de Flaminius. Cela dépend de la nature du sujet et de l'idée qu'ont laissé d'eux les personnages qui sont introduits sur la scene.

Des gens, à qui je reconnois des lumieres très-supérieures aux miennes, m'ont fait un troisieme reproche; c'est d'avoir fait naître Spartacus de parens illustres. Ils prétendent qu'en voulant l'anoblir, je l'ai rendu moins grand. J'avois d'abord pensé comme eux, et mon plan est fait en conséquence. Pour s'accommoder à leur idée il n'y auroit pas vingt vers à changer dans la Piece. Qu'on supprime ceux où il est question des ayeux de Spartacus; (1) et que dans le récit qu'Émilie fait, au second acte, (2) Spartacus, au lieu de reprocher aux Romains d'exposer le fils d'Arioviste sur une arêne indigne, leur reproche comme un attentat à l'humanité ces spectacles atroces où des hommes prennent plaisir à voir couler le sang des hommes, &c., la Piece sera telle que le desirent ceux qui font l'objection.

J'ai craint, je l'avouerai, ce vers de Racine: (3)

« Spartacus, un esclave, un vil Gladiateur.... »

---

(1) Scene premiere du premier acte.

(2) Scene premiere du second acte.

(3) Que dit Mithridate, dans la scene premiere du troisieme acte de la Tragédie de ce titre.

J'ai craint nos préjugés et notre délicatesse ; et je m'y suis prêté, parce que j'ai cru pouvoir le faire sans nuire à mon sujet. En effet, on verra que dans la Piece Spartacus ne tire aucun avantage de sa naissance, que jamais il ne s'en prévaut, qu'il la met, pour ainsi dire, de côté. On verra qu'Emilie, elle-même, ne lui tient compte que de sa gloire et de ses vertus. J'ai, d'ailleurs, considéré qu'en faisant naître Spartacus d'un Chef des Germains, sa mere seroit une femme qui auroit eu une noble éducation, et que je pourrois plus vraisemblablement supposer avoir formé les grands sentimens de son fils. Que je donne une basse origine à Spartacus, ou que je le fasse naître dans l'esclavage, il n'aura point eu d'éducation, ou n'aura eu que celle d'un Gladiateur ; et, dès-lors, quelqu'avantagé de la nature que je le suppose, si je veux garder la vraisemblance, il faudra que son caractere soit mêlé de grandeur et de férocité. Un tel caractere auroit, sans doute, sa beauté. J'avouerai même que Spartacus n'en seroit que plus théatral ; mais je n'aurois pas rempli mon objet. Je voulois tracer le portrait d'un grand homme, tel que j'en

j'en conçois l'idée; d'un homme qui joignît aux qualités brillantes des Héros la justice et l'humanité; d'un homme, en un mot, qui fût grand pour le bien des hommes, et non pour leur malheur. On ne nous a que trop souvent peint en beau les conquérans et les ambitieux; et en cela les Historiens et les Poëtes ont fait beaucoup de mal au genre-humain. Combien de jeunes Princes, échauffés par leur lecture, et séduits par l'éclat d'un faux héroïsme, ont causé de désolation et de ravage pour marcher sur les pas des Alexandre et des César? Ce sont les Marc-Aurele et les Titus qu'il faudroit leur proposer pour modeles. Il faut s'attacher à leur faire connoître la véritable gloire, et les rendre noblement ambitieux du bonheur des hommes. J'ai donc voulu peindre un Héros humain et vertueux; et il me semble que le Public, du moins, m'a su gré de l'intention.

Je ne prétends point, au reste, avoir répondu à toutes les objections qu'on peut faire à ma Piece. Peut-être même n'ai-je pas détruit celles auxquelles je viens de répondre. J'ai dit mes raisons; c'est au Public d'en juger.

Si l'on fait à mon Ouvrage l'honneur de le critiquer, je tâcherai de profiter des critiques, car je ne doute pas qu'on n'en puisse faire de très-bonnes ; mais, à l'exception de quelques génies privilégiés, chaque Auteur a ses limites, qu'il ne sauroit passer. Il voit au-delà, et n'y peut atteindre. Après tout, au-dessous de nos grands Maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper. Quant à moi, toutes mes prétentions se bornent à avoir fait un Ouvrage qui ne soit pas jugé méprisable.

# SUJET
## DE SPARTACUS.

« Spartacus, fameux Gladiateur, étoit natif de Thrace, dit Plutarque, dans sa *Vie de Crassus*. (Traduction de l'Auteur du *Mercure*, du mois de Juin 1760.) Ayant été vendu pour esclave, il échappa, avec soixante et dix-huit autres Gladiateurs, ses compagnons, de la servitude de Lentullus, qui les destinoit aux combats. Ayant ramassé une grande troupe de fugitifs, (un peu plus d'un demi-siecle avant l'Ere Chrétienne) il se retira sur une montagne de Campanie, où étant assiégé par Clodius, Préteur Romain, il le mit en déroute. Il défit, ensuite, Publius, Varinus, Furius et Cossinius, Capitaines Romains; puis il se fit déclarer Empereur par les siens. Il triompha aussi des Consuls Cellius et Lentullus, qui avoient été envoyés contre lui; et, en dernier lieu, du Préteur Cassius, auprès du Pô. Mais,

enfin, Crassus l'ayant enfermé dans la demi-isle des Rhégiens, où il avoit fait bâtir une muraille, à cet effet, il tailla son armée en pieces ; laquelle, néanmoins combattit avec tant de courage que de douze mille trois cents hommes qui resterent sur le champ de bataille il ne s'en trouva que deux de blessés par-derriere. Spartacus périt dans ce combat, et les restes de son armée furent entiérement détruits par Pompée ; qui mit fin à cette guerre des Gladiateurs. »

Tel est le fonds historique dans lequel M. Saurin a puisé le sujet de sa Tragédie. Nous croyons inutile de le détailler davantage ici, parce que dans sa Préface, que nous venons de rapporter, il rend compte des changemens qu'il a cru devoir faire à l'histoire, pour établir sa fable dramatique, et y ajouter l'intrigue amoureuse de sa Tragédie.

# JUGEMENS ET ANECDOTES

## SUR

## SPARTACUS.

« . . . : A QUELQUES défauts près, non moins marqués que faciles à corriger, cette Tragédie est faite pour plaire, à tous égards, dit l'Auteur anonyme d'une Lettre insérée dans le *Mercure* de Novembre 1760.... Il n'est point, en ce genre, de Pieces modernes qui soient plus en droit d'intéresser les honnêtes gens. Tout y réveille l'ame la plus vulgaire et y satisfait celle du sage, parce que tout y respire la générosité, la justice, l'humanité, le véritable héroïsme. C'est un tableau où l'on apprend au commun des femmes sur quels objets elles doivent diriger leur pente à la tendresse, et aux hommes jusqu'à

quel point, et vis-à-vis de quelles femmes ils peuvent s'y livrer. L'Auteur y assigne à la piété filiale, à la naissance, au mérite personnel leurs droits et leurs véritables rangs. Il y apprend pour quelle cause il est permis d'entreprendre la guerre, comment il la faut faire, et ce qui, selon moi, est le comble de la magnanimité, comment après avoir eu le malheur de s'oublier, dans un moment de vivacité, ou de colere, l'on doit réparer ses torts, pour en mériter le pardon et l'oubli (scene seconde du quatrieme acte); et tout cela M. Saurin paroît l'avoir tracé, le plus souvent, avec des traits, des images et une conduite que ne désavoueroient ni M. de Voltaire, ni Corneille.... Spartacus n'est point ici, tel que nous le peint l'histoire, un vil Gladiateur, un esclave qui veut usurper la place de ses maîtres, pour n'y montrer que les mêmes vices: c'est un Héros modelé sur les plus grands personnages; sur les Pyrrhus, les Fabricius, les Titus, et, singuliérement, sur ce grand Roi que révérera toujours la France, et dont on ne prononce le nom qu'avec transport (Henri IV). C'est le

vengeur de la justice et de la tyrannie; c'est l'ami, le bienfaiteur du genre-humain : un grand homme, enfin, qui réclamera toujours et contre ces Conquérans qui ne s'arment que pour le malheur des vainqueurs et des vaincus, et contre ces ames altieres et féroces qui ne savent ni réparer une offense, ni la remettre, et contre ces Héros qui, sachant tout dompter, hors leur propre cœur, finissent lâchement par souiller leurs lauriers et les perdre dans les gouffres de l'avarice, ou dans le sein de la mollesse. L'on doit en savoir d'autant plus de gré à M. Saurin, qui mérite une palme encore plus précieuse que celle de l'esprit et des talens; je veux dire l'estime et la considération universelle, si, comme je le crois, il a puisé tous les traits sublimes et nerveux dont il a parsemé cet Ouvrage, bien moins dans son imagination que dans son cœur. C'est bien ainsi, du moins, que devroit toujours parler la Poésie.... Le ton de la belle nature, des graces, du sentiment, des mœurs; voilà son vrai langage.... &c. »

Voici ce que Voltaire écrivit sur *Spartacus*,

dans une Lettre datée des Délices, près de Geneve, du premier Mai 1765, adressée à M. Saurin, qui venoit de lui envoyer un exemplaire de cette Tragédie imprimée. Cette Lettre est insérée dans le second volume des Œuvres complettes de M. Saurin, publiées en 1783.

« Je vous remercie, de tout mon cœur, Monsieur. J'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme. Il aime la liberté, celui-là! Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que Noricus tourne ses armes contre Spartacus pour se venger d'un affront. Cela vaut mieux que la lâcheté de Maxime, qui accuse son ami, Cinna, parce qu'il est amoureux d'Émilie. (Scene premiere du quatrieme acte de Cinna. Voyez le tome sixieme des Tragédies de notre Collection.) Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement (scene premiere et seconde du quatrieme acte) sont à l'Angloise. Cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien, et non

pour bon. Peut-être le Parterre de Paris aura desiré un peu plus d'intérêt. Il y a quelques vers durinscules. Je ne hais pas qu'un Spartacus soit quelquefois un peu raboteux. Je suis las des amoureux élégans.... &c. »

L'Auteur du *Dictionnaire Dramatique* s'exprime ainsi sur cette Tragédie.

« M. Saurin donne pour pere à Spartacus un Chef des Germains, qu'il nomme Arioviste. Les Romains étant venus fondre sur son pays, ce Prince périt en combattant contre eux. Ils enlevent Spartacus, au berceau, et font sa mere (Ermengarde) captive avec lui. Elle survit à ses disgraces, éleve son fils, et lui inspire l'amour de la liberté et de la vengeance. Contraint de figurer dans les vils exercices des Gladiateurs, il frémit de cet opprobre, et excite ses compagnons à verser leur sang pour un plus noble usage. Tous le choisissent pour leur Chef. Il voit son parti se fortifier. Il gagne quatre batailles contre les Romains, qui lui opposent une cinquieme armée, commandée par Crassus. Ce Consul a une fille, nommée Émilie, dont Spartacus est amoureux,

et qu'il a en son pouvoir. Toute son armée demande la mort de cette Romaine. Spartacus appaise cette conjuration ; mais Noricus, son Lieutenant et son rival, le trahit. Spartacus tombe au pouvoir du Consul ; mais c'est dans le moment où il expire d'un coup de poignard, à l'exemple d'Émilie, qui ne veut pas survivre à la perte de son amant. »

« On regardoit d'avance le Héros de cette Tragédie comme un obstacle invincible à sa réussite. J'ignore en quoi cet obstacle peut consister. On a vu Gengis-Kan ( dans *L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire ) applaudi sur la Scene Françoise, et je ne doute point que Tamerlan et Schach-Nadir n'aient pu y être introduits, avec le même succès, par le même Auteur. Ainsi nul reproche à-faire à celui de *Spartacus* sur le choix de son sujet. Un esclave tant de fois vainqueur des Romains, et qui les fit trembler au faîte de leur puissance, a pu être mis en parallele avec trois chefs de brigands, que leur audace et leur bonheur placerent sur des trônes usurpés. J'avoue que de pareils sujets présentent toujours de

grandes difficultés dans l'exécution ; mais l'honneur de les vaincre en est d'autant plus flatteur. Il s'agit donc seulement d'examiner ici jusqu'à quel point on les a surmontées dans *Spartacus*. »

« L'histoire nous laisse ignorer l'origine de ce fameux révolté. On doit présumer qu'elle fut relative à son état de Gladiateur ; mais dans la nouvelle Tragédie on le fait sortir du sang des Rois, et naître parmi les Germains. Il n'en eut pas plus coûté, puisqu'on vouloit en faire un Héros, de placer le lieu de sa naissance dans quelque partie des Gaules ; sur-tout de ne point charger un Gaulois ( Noricus, Lieutenant de Spartacus, et Chef des Gaulois insubriens ) du rôle infâme de traître. Ce sont de petits égards qu'il faut avoir pour sa nation. Il est rare qu'elle n'en soit pas reconnoissante. »

« On voit dans cette Tragédie que l'Auteur a prétendu élever l'ame, plutôt que l'attendrir, ou l'effrayer. La Piece est dans le genre de *Sertorius* et de *Nicomede* ( Voyez le tome huitieme des Tragédies de notre Collection ) ; genre qui exige une profusion d'idées mâles, nobles, sublimes

à Mademoiselle Saint-Val, l'aînée, et un long Avant-propos, dans lequel il nous apprend que sa Piece a été lue par les Comédiens François, qui l'ont refusée, à-peu-près, quarante ans avant qu'il ait songé à la publier par la voie de l'impression.

Comme M. Saurin, il a puisé son sujet dans Plutarque ; mais il l'a traité d'une maniere un peu différente. Spartacus, après avoir vaincu tous les premiers Capitaines que les Romains ont envoyés contre lui, quitte, secrétement, son camp, se transforme en esclave, et, sous le nom d'Ergazile et ce déguisement, il feint de se mettre au service de Crassus, qu'ils ont envoyé, de nouveau, pour le combattre. Son objet est de voir Licinie, c'est le nom que l'Auteur a donné à la fille de ce Consul, de laquelle Spartacus est amoureux, et qui le paye de retour. Mais une certaine Accé, fille d'un Roi des Gaulois, vaincu par les Romains, et qui a été faite esclave, est devenue la confidente de cette Licinie, et, en même-tems, sa rivale. Elle aime aussi Spartacus, et a cru en être aimée, quoiqu'il ne lui ait pas

dit un mot qui puisse le lui persuader. Spartacus reprend son nom et sa dignité. Accé conspire contre lui, avec un des Chefs de son armée, qui est intérieurement mécontent de sa discipline sévere. Les mutins révoltés contre Spartacus s'autorisent du prétexte de son amour pour la fille du Consul, qui paroît l'approuver. Cependant, tandis que Spartacus les fait rentrer dans leur devoir, Crassus livre combat, prend prisonniere Accé, qui se trouve dans la mêlée, et Spartacus est blessé et pris aussi. Accé se poignarde, pour se soustraire à l'esclavage, qui la menace de nouveau, et Spartacus meurt de ses blessures.

On voit, par ce court sommaire, que cette Tragédie ne ressemble pas beaucoup à celle de M. Saurin par le plan. Elle ne lui ressemble pas davantage par le dialogue, qui est long, froid et sans mouvement. Le style en est diffus, entortillé, et la versification lâche et prosaïque. L'Auteur convient, lui-même, d'une grande partie de ces défauts, dans son Avant-propos, et rend justice à la supériorité de mérite de

son heureux concurrent ; mais il n'a pas laissé d'imprimer sa Piece, et de l'exposer, par-là, à la comparaison fâcheuse qu'elle ne peut éviter.

# SPARTACUS,

## TRAGÉDIE,

## PAR SAURIN;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Février 1760.*

# PERSONNAGES.

SPARTACUS.

CRASSUS, Consul.

ÉMILIE, fille du Consul.

MESSALA, Envoyé du Consul.

NORICUS, Chef d'un Corps de Gaulois.

ALBIN, Officier de Spartacus.

SUNNON, Confident de Noricus.

SABINE, Confidente d'Émilie.

UN TRIBUN de Spartacus.

UN TRIBUN de Crassus.

GARDES.

*La Scene est dans le Camp de Spartacus.*

# SPARTACUS,

# TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté,
Rome, aux Insubriens, offre la liberté.
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse:
Je le hais; mais je hais encor plus les Romains.
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels! sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, Prince de l'Insubrie,
Leur liberté, Seigneur, celle de la Patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,
Son bras des Légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés....

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire, d'abord, que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant.
Oui, sans se réparer, toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté....

NORICUS, *l'interrompant.*

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage:
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage;
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jetté,
Regarder en arriere est une lâcheté.
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,

Va bientôt de sa chûte épouvanter le monde.
Déja, dans notre camp, et sous nos étendarts,
Aux cris de la victoire on voit, de toutes parts,
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur Jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah ! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé;
De son ambition, instrumens et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes;
Mais, grace à Spartacus, nos yeux se sont ouverts,
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Leve un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle....

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres ?
Fils d'un Chef des Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses ayeux comptant même des Rois,
Aux Sueves, un jour, il eût donné des loix.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa Patrie.
Son pere Arioviste est privé de la vie,
On enleve la mere et le fils au berceau;
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau.

Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mere, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom Romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractere,
Démentant de son sort la bassesse étrangere,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connois des Romains les passe-tems cruels?
Ce spectacle de sang et ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude?
A ces honteux combats Spartacus destiné
Rappelle, en rougissant, le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'hon-
neur.
Ils le prennent pour Chef. Ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée:
Il la forme, et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros!

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent desir dont il est dévoré.

Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout que lui-même il opprime.
De Spartacus, Seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre)
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur:
D'ailleurs, que m'offre t-elle? Un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir:
Je vois, en frémissant, que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu Général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire:
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentimens et même les balance,

Qu'enfin.... Mais les Romains me sont trop en horreur.
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore.
Il sait de me venger que la soif me dévore,
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare!
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité!
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la Cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes;
Et de nos bras sanglans arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune Beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté?

NORICUS.

Quelle honte pour lui! c'étoit une Romaine!
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine.
Il tremble pour l'objet respectable et chéri,
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains, en secret, ont ménagé des traîtres;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin,
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes;
Il connoît les Romains, il sait.... Mais le voici.
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(*Sunnon sort.*)

## SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

ALBIN ne revient point!... Affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir!

NORICUS.

A vos offres, Seigneur, Rome doit consentir.
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le Ciel a marqué ce terme à notre gloire:
Rome le sait trop bien, une mere est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils!
Eh! quelle mere, hélas! Avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévere,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mere.
La guerre est une loi de sang et de rigueur:
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre, sans pitié, victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.

Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;

( *A part.* )

J'en respecte la voix.... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne Guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier!...

( *A Noricus.* )

Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les loix;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits!
Oui, par nous, sans pitié, Tarente saccagée....

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu:
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine!...
Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine.... O Ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mere,
Je ne puis écarter une image trop chere.

Jusques dans les combats l'Amour me vient chercher;
Il pese sur le trait que je veux arracher!

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue?

SPARTACUS.

Non; n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal:
Non, je triompherai de cet amour fatal!
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instans de plus;
Que, mourant consommé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie:
Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant,
Employons-la, du moins, à le rendre éclatant,
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable,
Que la vertu consacre aux siecles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mere conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,
Votre Envoyé paroît.

## SCENE III.

ALBIN, *tenant un poignard*, SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS, *à part.*

Je frémis.... Que m'annonce
Sa douleur.... ce poignard?

ALBIN.

Je tremble de parler....
Ah! de quel coup, Seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mere?...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres!...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Hé bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, Seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mere annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous, fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mere; elle, sans se confondre:
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre. »
A ces mots, d'un poignard, que receloit son sein...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit.... On accourt, mais en vain;
Sa main, tout-à-la-fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc: « Je suis libre, dit-elle,
» Tyrans! Qui sait mourir brave votre pouvoir....
» Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
» Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chere,
» Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mere. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!...
(*Prenant le poignard des mains d'Albin.*)
J'en jure sur ce fer.... Mânes chers et sanglans!...

## SCENE IV.

SUNNON, UN TRIBUN, SPARTACUS, NORICUS, ALBIN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du Consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous ? . . . ô justice ! ô vengeance !

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit sur un char,
Que de deux Légions entouroit le rempart.
Soudain nous paroissons, et, d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts, on perce, on enfonce leurs rangs :
Bientôt au pied du char tous les Chefs expirans
Ont laissé dans nos mains une si belle proie !

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah ! c'est le Ciel vengeur, Seigneur, qui nous l'envoie !
Votre mere et mon fils vous demandent son sang,
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut. . . .

SPARTACUS.

(*A part.*)

Oui, je le veux ; oui.... La douleur m'égare....
Les Romains m'ont appris à devenir barbare !

NORICUS.

Ah ! songez. . . .

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur !

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

EH ! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mere irritant sa fureur....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah ! que dis-tu, Sabine ? et quelle est ton erreur ?

( *A part.* )

Spartacus un barbare !... Aveugles que nous sommes !
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes !
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons, en leur prêtant nos traits !...
Ah ! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel, en effet, que Rome le publie !...
Ah ! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et, pour toutes vertus, n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révere.
Il eût pu d'Alexandre, émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,

Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir, enfin. ... hors le cœur d'Émilie!

SABINE.

Votre cœur !... Quoi ? Madame, il se pourroit. ...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprens
Un secret à ta foi dérobé trop long-tems. ...
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même!

SABINE.

Le puis-je croire ?... O Ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus ?

ÉMILIE.

Apprens donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux Dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus ? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh ! voilà donc d'où naissoient vos ennuis ?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mere à Crassus secrétement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré.
J'admirois que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,
En un sombre chagrin toujours ensévelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang !

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah ! que l'ame occupée,

De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée !
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur ?
Un vain fantôme, hélas ! revêtu de splendeur,
Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie !

SABINE.

Mais comment Spartacus....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Une action d'éclat,
Qui surprit à la fois le Peuple et le Sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire.
Pour la premiere fois j'assistois à ces jeux,
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux, avec horreur, se portoient sur l'arêne ;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissemens,
Se mêloient à la joie, aux applaudissemens.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :
Il les fouloit aux pieds ; il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arêne soudain on vit paroître un homme,
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arene se couche ;
Il garde en frémissant un silence farouche :
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux

Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe.... Celui-ci s'élance, avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple, à grands cris, applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire :
« Peuple Romain, dit-il, vous, Consuls et Sénat,
» Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
» C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
» Que d'exposer ainsi, sur une arêne indigne,
» Le sang d'Arioviste à vos Gladiateurs !....
» Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
» Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tybre
» Que, si Spartacus vit et se voit jamais libre,
» Des flots de sang Romain pourront seuls effacer
» La tache de celui que je viens de verser !.... »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse....

( *Voyant Sabine en pleurs.* )

Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse?

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs....
Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits....
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix;
Tarente en fut l'écueil. Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée....
Jour affreux, du Soleil à regret éclairé,

Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts !...
Au Temple de Vesta, femmes, enfans, vieillards,
Sous la garde des Dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la Déesse.
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits.
On a forcé le Temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelans d'une barbare joie,
Des cruels.... Écartons ce funeste tableau...
Pour asyle l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta, d'une main, embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au Ciel, par un dernier regard,
Quand Spartacus parut, comme un Dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire !

ÉMILIE.

Ah ! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux !
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux !
Le Soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh ! que, pour secourir la triste humanité,
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage !
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage !
De tous les tems il fut d'illustres Conquérans,

Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de Héros trop vantés dans l'Histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité.
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont freres!

SABINE.

De Spartacus, Madame, admirez les vertus:
Vous lui devez beaucoup; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire!
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un Héros ce soit aimer la gloire!

SABINE.

Ah! songez qu'Émilie est fille de Crassus!

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus.
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE, *l'interrompant.*

Mais devant votre pere on porte les faisceaux,
Crassus est un Consul.

ÉMILIE.

Spartacus un Héros!

SABINE.

Mais il fut notre esclave; et, quoiqu'on le renomme....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès-long-tems l'esclave a fait place au grand homme !
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang.
Mais de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas, en effet, une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers Héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendans, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus !

SABINE.

Mais....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissans destins ?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le Ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse Monarque, esclave ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort ; un grand homme est le sien !

SABINE.

Eh ! vous louez le bras armé pour nous détruire ?
Un ennemi de Rome ?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire !

C'est l'homme le plus grand que le Ciel pût former,
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer !
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître.
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici, renfermé dans mon cœur,
J'ai, du moins, dérobé sa flamme à mon vainqueur....
Mais qu'il en coûte, hélas ! d'affliger ce qu'on aime !...
Je partis de Tarente; il s'éloigna, lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus....
Que de raisons, hélas ! d'oublier Spartacus !
D'un souvenir si cher, toutefois, possédée,
Dans mon cœur, en secret, j'en nourrissois l'idée;
Mais, enfin, me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui.
Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits dans ce cœur mal conservés, peut-être....

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même.... Un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein.
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

## SCENE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Emilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, Madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains
La fille du Consul tombée entre nos mains;
Doit craindre....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez....

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

*(La reconnoissant.)*

Quelle voix! et quels traits!... Émilie!
Est-ce un songe, Madame?... En croirai-je mes yeux?...
La fille de Crassus.... vous, Émilie?.... O Dieux!

ÉMILIE.

Oui, ç'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur, peut-être, plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur!...
A se percer le sein Rome a forcé ma mere....
Crassus est son Consul!... Crassus est votre pere!...
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie :
Crassus de votre mere a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh! bien, puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le Ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie !
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur....
Que dis-je ?... Quelle honte ! ô Ciel ! et quelle horreur !
Quoi ! ma mere n'est plus !... Quoi ! son sang fume encore,
Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore !...
Non, je vous dois haïr !

ÉMILIE.

Moi, qui de vos bienfaits,
Moi, qui de vos vertus éprouvai les effets ?
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnoissance !

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus !...
Ah ! Madame, excusez....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus ;
Je vous plains !

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame ;
Ma mere, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat, à la fois, tout déchire mon cœur !

ÉMILIE.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux : je sens votre douleur....
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse.
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,
C'est celui qui la dompte !

SPARTACUS.

Eh ! qu'il en coûte, hélas !
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats !...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle....
Un Héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir....

SPARTACUS, *l'interrompant aussi.*

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le Ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi !
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche:
J'admire le Héros, le bienfaiteur me touche;
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays !....
Ah ! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas ! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance !

Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux :
L'univers en attend le terme de ses maux !

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon pere,
Messala doit venir, et peut-être.... j'espere....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non, n'en espérez rien.... non, je vous tromperois;
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix !
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie;
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain !

---

## SCENE III.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir ? qu'annoncez-vous, Albin ?

ALBIN, *à Emilie.*

Madame, pardonnez, si ne pouvant me taire....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Hé bien ?

ALBIN.

On veut, Seigneur, que vengeant votre mere,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je ?

ALBIN.

Tous les Chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches !

ÉMILIE.

Contentez, Seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie est un présent des Cieux !

SPARTACUS.

Ne craignez rien, Madame ; entrez dans cette tente....
Ils me verront.... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect....
Soyez sûre, du moins, que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

DAIGNEZ leur pardonner un trop juste transport !
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense ;
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des loix.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande ?
Ah ! je rejetterois la plus juste demande,
Si la rébellion en étoit le soutien !
Mais qu'ose-t-on vouloir ? Votre opprobre et le mien....

(*Aux Chefs de l'armée et aux Soldats.*)

Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous ?... C'est le sang d'une femme !

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :
Ce n'est qu'à leur exemple ; ils l'ont trop mérité !

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple ?....

*( Aux Chefs de l'armée et aux Soldats. )*

Vous, par qui les punit le Ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux ?
Vous êtes plus vaillans ; soyez plus généreux !
La grandeur d'ame est rare et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune.
Ah ! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en Soldats, et non pas en bourreaux ;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire !

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est, par l'impunité, les enhardir au crime.
Tout votre camp, Seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande, à grands cris,
Un sang qui doit venger votre mere et mon fils !

SPARTACUS.

Eh ! bien, à vos fureurs, moi-même, je me livre ;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre Général,
Plongez vos bras fumans dans le sein d'Émilie :
D'un si grand attentat effrayez l'Italie ;
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous ;
Que par les fondemens votre ligue frappée,
Sera dans peu de tems détruite et dissipée ;

Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus....
Encore une victoire et Rome n'étoit plus :
La liberté par vous eût relevé son Temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple :
( *Découvrant sa poitrine.* )
Vous en serez l'horreur... Frappez ! voilà mon sein :
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur !...

SPARTACUS.

Qui retient votre main ?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie.
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie ?
Oubliez les sermens qui vous tiennent liés ;
Je vous les rends. Frappez !

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les Chefs de l'armée et les Soldats.*

Nous tombons à vos pieds !

SPARTACUS.

Eh ! pensez-vous ainsi désarmer ma colere ?
Jusqu'ici votre Chef, bien moins que votre frere,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous, j'ai veillé jour et nuit....
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble ;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh ! bien....

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang....

SPARTACUS, *l'interrompant, à son tour.*

Ingrats !
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre....
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre !...
(*Aux Chefs de l'armée.*) (*Les Chefs de l'armée se relevent.*)
Levez-vous, compagnons... Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir ?
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage....
(*Aux Soldats.*)
Vous, Soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner.... Il faut s'en rendre dignes,
Et, par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspens l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(*Les Soldats se relevent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les Chefs de l'armée et les Soldats sortent.*)

## SCENE II.

SPARTACUS, *seul.*

L'INDULGENCE affoiblit et perd la discipline....
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine....
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas ! me vaincre, en tout !...
O ma mere ! combien ton ombre courroucée

Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée!
Ah! pardonne!.... A l'Amour je suis loin d'obéir:
Non, ton fils jusques-là ne sauroit se trahir;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue, à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte!

## SCENE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'ENVOYÉ du Consul....

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!...
(*A Albin.*) (*A part.*)
J'ai promis de l'entendre.... O ma mere! ô destin!...
(*Albin sort.*)

## SCENE IV.

MESSALA, SPARTACUS.

SPARTACUS.

CROIRAI-JE, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme,
En esclave, en rebelle indignement traité?
Mais, lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,

Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête!
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand, venant de forcer ma mere à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes! de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi!....
Ne craignez pas pourtant.

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi.
Je connois Spartacus: sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr ôtage.
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard.
Je croirois l'abaisser en venant de sa part.
Le Consul m'a chargé d'un autre ministere.
Il ne députe ici qu'en qualité de pere.

SPARTACUS.

Eh! quel espoir encor lui peut être permis,

(*A part.*)

Quand ma mere.... Ah! cruel! qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,
Si cet esclave, enfin, ne passoit en vertus

Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du Consul, à périr condamnée,
Expîroit à vos yeux le sang dont elle est née.
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abîme....
Rassurez-vous, Seigneur; l'humanité m'anime:
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le Consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoît vos vertus; et sa reconnoissance....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.
Qu'il rende grace au Ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'ame d'un barbare... ou plutôt d'un Romain!...
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise?
Que le sang de ma mere et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires?

MESSALA.

On dut à votre mere un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user, à mon tour, de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave!.... Eh! quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,

Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!...
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon pere,
Traîne en captivité le fils avec la mere,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux?...
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux
Dont il ose ravir la dépouille sanglante!...
(*A part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante....
Mais à la terre, enfin, le Ciel donne un vengeur!
Il est tems de marquer un terme à ta fureur,
Il est tems d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace
Se vante que les Dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers!

MESSALA.

La force fonde, étend et maintient un Empire;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux;
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même desir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est : malheur au vaincu!

SPARTACUS.

Eh! malheur donc à Rome!... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave!

Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque, de votre aveu, le succès fit les siens!
Qu'étoit Rome, en effet? qui furent vos ancêtres?...
Un vil amas de serfs, échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs!...

( *A part.* )

Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...

( *A Messala.* )

Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse:
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice!
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sçus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée!
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal, sans doute; et devant son vainqueur.
En barbares, sur-tout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais, vous-même, de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente, abandonnée aux fureurs du Soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le Soldat excité,
Au desir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains...

Nous

Nous avons trop, peut-être, imité les Romains ;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh ! que sont en effet quelques Cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations, par mon bras affranchies,
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces Proconsuls, à qui vous les livrez ?

MESSALA.

Votre projet est grand ! mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise ;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter !
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibere.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort, ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentimens il faut que j'applaudisse ;
J'ose vous dire plus : Rome vous rend justice.
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de pere ?....
Ne vous chargez donc point d'un autre ministere.
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord ;

Et ce seroit en vain. Sa ruine, ou ma mort,
Voilà tous nos traités!

MESSALA.

Que la guerre en décide....
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide.
Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez, vous-même, en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce;
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi: s'il remplit mon espoir
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie.... Oui, ma main la délivre:
Retournez au Consul; sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit: je n'entends rien de plus.
Vous pouvez, cependant, annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

## SCENE IV.

SPARTACUS, *seul.*

QUE cet effort me coûte !
Et j'ai pu m'y résoudre !... Ah ! je l'ai dû, sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le Ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas....

## SCENE V.

ÉMILIE, SPARTACUS.

ÉMILIE.

SEIGNEUR, notre envoyé vous quitte...
Que de cet entretien je crains la réussite !
Il part.... Ah ! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir ?
Et mon pere....

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir.
A ce pere si cher dans peu d'instans rendue,
Émilie, à loisir, jouira de sa vue.
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus!

ÉMILIE.

Que mon cœur, à ce trait, reconnoît Spartacus !

Combien j'en suis touchée !.... Eh ! comment y répondre ?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre !

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien ; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu !

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits !

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs ; votre ame est attendrie ?
Ah ! pourrois-je penser ?....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit, au moins, à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant, enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisemens
Te déroboient encor mes secrets sentimens.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah !....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'acheve... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme, joint à tant d'humanité ;

Mais tu connois les loix que le devoir m'impose ?
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il éleve entre nous ?
Ce devoir est sacré; c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chere;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon pere.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire, à-la-fois, qu'il éleve mon ame!
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu:
Le tourment de vous perdre en est, sans doute, accru;
Mais....

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe,
Le Ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.
Mais aussi, Spartacus, si tu péris....

SPARTACUS.

Eh! bien?

ÉMILIE.

Ma mort.... Mais, il suffit: un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un Héros, comme d'une Romaine.....
( *A part.* )
Séparons-nous.... Mes yeux se remplissent de pleurs!

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez, du moins....

ÉMILIE, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Non; jusqu'au camp de mon pere
Albin me conduira. Toi, si je te fus chere....
Mon cœur se trouble.... Adieu, Spartacus.

(*Elle sort.*)

---

## SCENE VI.

SPARTACUS, *seul.*

Elle sort!
Mon ame sur ses pas s'attache avec transport;
La lumiere à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité! nécessité cruelle!
Pour la derniere fois je viens donc de la voir!
O combien sur un cœur l'Amour a de pouvoir!
Je voudrois.... Quelle erreur, et quelle honte extrême!....
Ah! cesse, Spartacus, de t'abuser, toi-même.
Ce pouvoir de l'Amour, il le tient des mortels:
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels!

Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un Dieu de sa propre foiblesse...
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains!

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert ?

SUNNON.

Mais évitez, du moins, un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes.
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers, ou la mort.
Osez le secourir, et la vengeance est sûre....
Mais que s'est-il passé ? Quelle est donc cette injure ?
Par une fausse attaque occupé loin de vous ?
J'ignore....

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux !
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,
Qui voit le camp Romain, le serre et le domine,

Crassus m'a prévenu. Déja, de toutes parts,
J'y vois des Légions flotter les étendards.
De dards, de javelots, une forêt pressée
Offroit par-tout de fer la cime hérissée,
Et le soleil brûlant dans les yeux du Soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage.
Mais le lieu, le soleil protégent les Romains;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains.
Ma troupe est repoussée; en vain je la ramene.
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne,
Quand Spartacus accourt, saisit un étendart,
Me présente en fureur la pointe de son dard:
« Lâche! arrête, dit-il... Compagnons, qu'on me suive,
» C'est-là qu'est l'ennemi! » Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un Héros; c'est un Dieu!
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu.
Le Soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne:
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté.
Sur la cime déja l'étendart est planté,
Et l'Aigle des Romains fuit et se précipite....
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite?
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le Ciel permet enfin cet espoir à mes vœux!

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le Consul qui paroît....

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les Chefs de l'armée sortent.*)

## SCENE III.

CRASSUS, *sa Suite, restant au fond du Théatre;* SPARTACUS.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les Dieux vous ont sur nous accordé l'avantage;
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du Ciel, irrité contre nous,
Spartacus a trop bien secondé le courroux!
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup-d'œil, indépendant du sort,
Ce que le lieu, le tems, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur:
Du succès trop souvent la fortune dispose.

Le

Le Ciel s'est déclaré pour la plus juste cause :
Il a favorisé l'ennemi des tyrans....
Mais, sans plus nous livrer à de vains complimens,
Qu'avez-vous résolu ? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée ?

CRASSUS.

L'avantage du poste est, sans doute, pour vous ;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre :
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés ?
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions, que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter ? Rome avec un rebelle ?
Et dont la tête encore est proscrite par elle ?
D'un semblable traité le Sénat rougiroit,
En tireroit le fruit et vous désavoûroit !

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure; il m'en laisse le maître....
Mais des faveurs du sort enorgueilli, peut-être....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non ; à votre malheur je suis loin d'insulter....
Mais ces conditions, qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire.
Mais l'orgueil du Sénat ne se peut abaisser.

Je veux bien cependant ne m'en point offenser.
Sachons ce que par vous ce Sénat me propose.
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose ?

CRASSUS.

Vos Soldats, Spartacus, seront faits Citoyens ;
Rome à leur subsistance assignera des biens :
On fera Chevalier le Chef qui vous seconde ;
Avec nous au Sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du tems des Scipions j'aurois pu l'accepter ;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un tems pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers !
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, si-non d'être un de vos complices ?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus :
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton ; et si du grand Pompée

La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas ;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des États,
Rome peut, dès demain, tomber en ma puissance.
Eh ! de quoi venez-vous flatter mon espérance ?
« Mes Soldats, dites-vous, seront faits Citoyens ;
» Rome à leur subsistance assignera des biens :
» Vous ferez Chevalier le Chef qui me seconde ;
» Avec vous au Sénat je régirai le monde ... »
Mais, peut-être, demain, Sénateurs, Citoyens
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens ;
J'ordonnerai du sort de ces Maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux loix du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un Sénat !

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles !
Un noble désespoir enfante des miracles !
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers ;
Enfin les Dieux à Rome ont promis l'univers !

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage :
On fit parler les Dieux ; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des Cieux.
De quelque Oracle, enfin, que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le Ciel me favorise,
Et j'espere....

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir.
Notre courage, au moins, ne se peut démentir.
Quoi qu'ordonne le Ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et après un moment de silence, il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus.
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus?
Prenez Rome pour mere, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, *à part.*

(*A Crassus.*)
Qu'entends-je?.... Quoi! Seigneur, votre fille, Émilie?....

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur....
(*A Crassus.*)
Crassus abaisseroit jusques-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie:
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie.
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille, ainsi, joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire?....
Mais fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous....
Pardonnez cet orgueil, que le vôtre a fait naître....
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître.
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux!
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du Ciel et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine, enfin, elle m'a trop su plaire....
C'est vous dire à quel point je la dois estimer;
Mais je serois, Seigneur, indigne de l'aimer:
Elle désavoûroit un si honteux empire
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il y faut renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme.
Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis;
Je le dis à regret: ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre ;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis : il n'en est qu'un ; mourir.

(*Il sort, avec sa Suite.*)

---

## SCENE IV.

SPARTACUS, *seul.*

A QUELLE épreuve, ô Ciel ! il a mis mon courage !....
Sa fille !.... Quel trésor eût été mon partage !
Il l'offroit à mes vœux ; j'eusse été son époux....
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie ?.... O devoir trop funeste !
Si je la perds, hélas ! que m'importe le reste ?....
Je ne sais ; mais je sens qu'en mon cœur combattu,
Le Consul, sa présence animoit ma vertu....
Que dis-je ?.... ah ! malheureux ! souviens-toi de ta mere !
Tu lui promis vengeance ; il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglans,
Qui du séjour des morts réclament tes sermens ;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue,
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc....
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,

Ma mere !... Votre fils ne sera point parjure !
Non, vous serez vengée !... et, de nouveau, j'en jure !
Rome, tu périras !.... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les Rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre !....
Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur !

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

NORICUS, *seul.*

Crassus vouloit traiter ; Spartacus s'y refuse :
Seul il décide en maître.... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait.
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait !...
Oui, mon ame, en secret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine.
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré ...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré....

## SCENE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque ; et, par des cris de rage,
Du Soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal.
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal.

Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête....
*( A Noricus. )*
Rejoignez vos Gaulois ; mettez-vous à leur tête....
*( Aux Chefs. )*
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu....
Allez.
*( Noricus et les Chefs de l'armée sortent. )*

---

## SCENE III.

SPARTACUS, *seul.*

ENFIN mon cœur peut former l'espérance....

---

## SCENE IV.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

LA fille du Consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS, *à part.*
*( A Albin. )*
Ciel ! Émilie !.... Albin, je ne la veux point voir....
Volez, que de ces lieux....

ALBIN, *voyant entrer Emilie.*
La voici.
*( Il sort. )*

## SCENE V.

ÉMILIE, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramene?
Le Consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande; et j'obéis.
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amene; et la fiere Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime,
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon pere et de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,

J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux.
Mais, toi-même, aujourd'hui, crains de souiller ta
gloire:
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance:
Il s'honore, sans doute, en s'alliant à toi;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les Souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'aggrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines!
Non.... Tout est abattu sous les Aigles Romaines;
La terre gémissante appelloit un vengeur:
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur.
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place!

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?....

Mais on veut dominer, aussi-tôt qu'on est libre;
Et tu verrois bientôt, l'un contre l'autre armés,
Opprimant, tour-à-tour, tour-à-tour, opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple. En grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois, et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses loix a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle, et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage;
Elle est pour les États le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique.
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique:
Son luxe insatiable engloutit les États;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh! bien, si le poison de nos destins prosperes
A pu corrompre en nous la vertu de nos peres,
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le tems,
Viens; par Rome adopté, sois un de ses enfans:
Viens; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,

Et

Et qui fit de ce peuple un peuple de Héros!
Tu sus vaincre : il te reste une plus noble gloire ;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire.
Rappelle, avec la paix, nos vertus et nos mœurs :
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs!
Tu suis, en furieux, une aveugle colere :
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire;
J'ose t'en conjurer! Spartacus, tu le doi,
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi....
Pour Émilie, enfin; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome!

SPARTACUS.

Qui? moi, vous y confondre!.... O Ciel! moi, vous haïr!
Ah! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance!
Plût au Ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment!
Maître de se venger, on pardonne aisément;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde!

ÉMILIE.

Cruel! c'est donc par moi qu'il te faut commencer.
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort, ou le succès sont ce que je me doi....
(*Lui montrant un poignard.*)
Ce poignard!....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez !... Ciel !

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse.
Sauve Rome et mon pere, ou je péris... Prononce ?

SPARTACUS.

A quel horrible choix !...

---

# SCENE VI.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu !
Noricus aux Romains secrétement vendu,
Fond, avec tous les siens, d'un côté, sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel !

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Emilie.*

Perfide !....

ÉMILIE.

Vous croiriez ?....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis !

(*Il sort, avec Albin.*)

## SCENE VII.

ÉMILIE, *seule.*

QUE j'ai peu mérité ce reproche funeste !....
Mais, hélas ! on combat, nul espoir ne me reste....
Malheureux Spartacus ! .. Ah ! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur, en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie !....
C'est elle cependant qui t'arrache la vie ;
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur....
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur !....

( *On entend le bruit d'un combat.* )

Ciel !.... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche . . O mortelles alarmes !...
On force cette tente ; et, le fer à la main,
Mon pere.... Ah ! Spartacus, quel sera ton destin ?

## SCENE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains ;* ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*

ALLEZ ; que la poursuite acheve leur défaite :
Qu'à Spartacus, sur-tout, on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi....

( *A Emilie.* )
Ah ! ma fille....

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise....

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non ; j'ai connu ton zele, et vu ton entreprise.
Ton pere, par prudence, a feint de l'ignorer ;
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal !

ÉMILIE.

Daignez....

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avoûrai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux, à son tour ;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour....
Qui.... Messala s'avance.

## SCENE IX.

MESSALA, CRASSUS, ÉMILIE, *Suite.*

CRASSUS, *à Messala.*

Eh! bien, quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous, à l'instant, vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui, vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras!
Nous l'avons vu trois fois rallier ses Soldats,
Terrible! et tout couvert de sang et de poussiere,
Des nôtres renverser l'impuissante barriere,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourans.
Mais, presque seul, il voit deux Légions nouvelles,
Qui, pour l'environner, développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.

Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le Chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage, à cet aspect, sa grande ame est émue;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein : la pointe étincelante
Perce, de part en part, et sort toute sanglante.
Noricus à ses pieds roule, en se débattant;
Le fer reste engagé dans son sein palpitant...
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,
Et ce grand homme alors, cédant avec constance....
Mais le voici, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands Dieux!

---

## SCENE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *Suite.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre ame inflexible et superbe
Vouloit voir nos remparts ensévelis sous l'herbe.
De tout ce grand projet que reste-t-il?

SPARTACUS.

L'honneur!

CRASSUS.

Ah! si consultant moins une aveugle fureur....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi; tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage!

CRASSUS.

Non, Spartacus; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier, peut-être!

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?....
(*A part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

## SCENE XI.

UN TRIBUN, SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *Suite.*

LE TRIBUN, *à Crassus.*

Près d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant, et marche avec furie.
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques Soldats de sa suite.*

Il faut la voir.... Qu'ici Spartacus soit gardé.

(*Il sort, avec Messala, le Tribun et une partie de sa suite.*)

## SCENE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux Gardes, en leur montrant Spartacus.*

Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.

(*Les Gardes se retirent au fond du Théâtre.*)

(*A part.*)

Que je me sens émue!....

(*A Spartacus.*) (*A part.*)

Spartacus!.... Ciel! il garde un silence glacé:
Un morne désespoir sur son front est tracé;

Il ne voit, n'entend rien.... Ce spectacle me tue...

(*A Spartacus.*)

Spartacus ! ah ! sur moi, du moins, tourne la vue.
L'excès de ma douleur ne peut te consoler ;
N'importe.... Vois mes pleurs, et daigne me parler !

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire ?
Je suis vaincu, captif.... O Ciel ! et je respire !
Me plaindrai-je d'un traître, immolé par mes mains,
Ou des Dieux en courroux, protecteurs des Romains ?
Non, Madame, la plainte est indigne d'un homme.
Sans accuser les Dieux, ni Noricus, ni Rome ;
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits :
Prêt à subir mon sort, je souffre, et je me tais !

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche ;
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche....
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Écoute-t-on l'amour en ces momens affreux ?
Et, vous-même, osez-vous....

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel ! on l'écoute :
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur !

SPARTACUS.

Quoi ! de la trahison vous, au moins, la complice...
Vous....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas ! non, tu me rends justice !

SPARTACUS.

Eh ! bien, prouvez-le donc ; et si je vous suis cher....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer !

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour !

SPARTACUS.

Ma honte se prépare ;

Songez....

ÉMILIE.

Ah ! pour aimer faut-il être barbare ?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort ;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie !....
( *Avec indignation, en la voyant pleurer.* )
Vous répandez des pleurs !

ÉMILIE.

Non ... je n'en verse plus,
Spartacus.... Non, tes vœux ne seront point déçus ;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître !
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien, peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir....
Il ne te reste plus, sans doute, qu'à mourir.
Annibal s'immola persécuté par Rome.

Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme !....
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux....
Je te dois les moyens de mourir en Héros....

*(Lui montrant un poignard.)*

Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée....

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez... Ah! ce présent ne se peut trop chérir!

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens....

SPARTACUS.

Ciel!....

ÉMILIE.

Prends!... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas!... trop cruelle Émilie!....
Qu'avez-vous fait?... Faut-il qu'au prix de votre vie....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus?.... Je me meurs!

*(Les Gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, reçoivent Emilie dans leurs bras.)*

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis!....

## SCENE XIII et derniere.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
*(A Spartacus.)*
Que vois-je? juste Ciel!... Quoi! ma fille... Ah! barbare....

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre:
Il vécut, non sans gloire, et meurt en homme libre!
*(Il tombe dans les bras des Gardes.)*

FIN.

# BLANCHE
# ET
# GUISCARD,

## TRAGÉDIE,

Bernard Jos[illegible]

PAR SAURIN.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

e.H

# AVERTISSEMENT.

FEU M. Thompson, célebre par le *Poëme des Saisons*, dont Madame B*** (1) nous a donné une belle Traduction, est l'Auteur de la Tragédie Angloise dont celle-ci est imitée. Un épisode du Roman de *Gil Blas*, qui a pour titre, *Le Mariage de vengeance*, en a fourni le sujet. Ceux qui n'entendent pas l'Anglois, et qui voudront connoître la Piece originale, n'ont qu'à recourir aux *Mercures* de Janvier et Février 1761 ; elle y a été traduite par l'Auteur estimable d'*Adele de Ponthieu* et de *Venise sauvée*. (2)

Il seroit à souhaiter, pour ceux qui me liront et pour moi, qu'on pût imprimer, avec la Piece, le jeu inimitable de Mademoiselle Clairon. Elle n'a jamais été plus admirable ; et je me fais gloire d'avouer que mes foibles talens doivent beaucoup à la sublimité des siens.

(1) Madame Bontemps.

(2) M. de La Place.

# SUJET
## DE BLANCHE ET GUISCARD.

GUILLAUME, surnommé le Bon, Roi de Sicile, meurt sans enfans, et déclare son légitime héritier Guiscard, jeune homme élevé par le Chancelier Siffrédi, et qui, en effet, est le fils de Mainfroi, détrôné par son frere, Guillaume, surnommé le Mauvais, auquel a succédé son fils, Guillaume-le-Bon. Guiscard a été soustrait aux recherches de Guillaume-le-Mauvais, qui l'a cru mort; mais Guillaume-le-Bon a su qu'il existoit, et il l'a laissé passer sa jeunesse, dans l'ignorance de son sort auprès de Blanche, fille de Siffrédi, pour laquelle il ressent la plus vive passion, et qu'elle partage, sans connoître la naissance de son amant. Cependant, Guillaume-le-Bon ayant une sœur, nommée Constance, et craignant qu'elle ne se fasse un parti pour empêcher Guiscard de recueillir son héri-

sage, a ordonné, par son testament, que Guiscard épouseroit Constance, et qu'il la feroit régner avec lui, sur le trône de Sicile; si-non, qu'elle pourroit offrir ce trône en dot au Roi des Romains, et l'épouser. Siffrédi, dépositaire des volontés du feu Roi, en instruit Constance et les Grands du Royaume; et il ajoute, de lui-même, que Guiscard veut bien s'y conformer, en tout. Siffrédi saisit même une promesse que Guiscard, devenu Roi, a faite, de sa main, à Blanche de l'épouser; et il y substitue le nom de Constance. Blanche, abusée par cette fausse déclaration, croit que Guiscard l'abandonne et la sacrifie à la grandeur Royale, et Siffrédi profitant du dépit où il voit sa fille à cette nouvelle, la force de donner sa main à Osmont, Connétable de l'État. Mais Guiscard vient, lui-même, assurer Blanche qu'il ne se soumettra point au testament du feu Roi, et qu'il ne veut partager son trône qu'avec elle. Il n'est plus tems : elle est unie à Osmont, qui la surprend avec Guiscard. Celui-ci devient furieux contre le Connétable. Ils se battent. Osmont est tué; mais, avant d'expirer, il plonge son épée dans le sein de sa malheureuse épouse,

pour en soustraire, à jamais, la possession à Guiscard, que, dans son désespoir, on est obligé d'empêcher d'attenter, lui-même, à ses jours.

# JUGEMENS ET ANECDOTES SUR BLANCHE ET GUISCARD.

« ON convient généralement que le sujet de cette Piece est un des plus tragiques qu'il soit possible de choisir, et des plus propres à produire un grand intérêt, dit l'Auteur du *Mercure* de Mars 1764. L'Avertissement qui précede cette Tragédie nous apprend qu'elle est imitée de l'Anglois, de Thompson; ainsi les critiques qui ont porté sur l'intrigue, sur les moyens et sur une partie de la conduite, ne peuvent regarder l'Auteur François, qui a cru devoir ne changer que les noms des deux principaux personnages dans une Piece qui avoit eu le plus grand succès en Angleterre. Le Public de Paris ne pense, ne juge et ne s'affecte pas toujours de même que celui de Londres. Les Anglois, dans leurs plus

grandes Tragédies, n'emploient souvent que de fort petites machines pour en nouer toute l'intrigue. La fameuse Piece intitulée *Othello* (de Shakespéar), dans laquelle un mouchoir de cou fait la cause et le mobile de toute l'action tragique, en est, entre autres, une preuve assez remarquable. Dans *Tancrede et Sigismonde*, dont *Blanche et Guiscard* est l'imitation, un Lecteur François se prête difficilement à la supercherie d'un grand Chancelier, par l'abus qu'il fait du blanc-seing de son Roi. M. Saurin a voulu nous faire jouir d'un sujet qui enrichit le Théatre Anglois. Pouvoit-il nous le faire connoître, sans en laisser subsister la principale machine? Ç'eût été en changer la constitution. Ce n'auroit plus été le même sujet, ni la même Piece. Mais, sans récuser absolument les censures de ce moyen, examinons si les égaremens dans lesquels entraîne un fanatisme patriotique, qui abuse, par ses motifs et par son objet, sont tellement hors de l'ordre moral des actions humaines qu'ils ne puissent être introduits sur la scene. On ne peut contester qu'il résulte de l'imprudence hardie du grand Chancelier les situations les plus touchantes et

des incidens fort tragiques. Sans cette imprudence, sans l'abus du blanc-seing, Guiscard et Blanche ne se trouveroient pas dans une sorte de nécessité, l'un de paroître perfide aux yeux d'une amante adorée, l'autre de se livrer au dépit qui doit naître d'une erreur si fatale. Le pathétique de cette situation a ému jusqu'aux larmes. Nous convenons que le coloris des détails, la maniere dont M. Saurin traite le sentiment a beaucoup de part à cette impression; mais le fonds de l'intérêt n'en est pas moins dans cette situation des personnages. Pourquoi, demandera-t-on, cette émotion momentanée n'a-t-elle pas influé sur l'effet général de l'Ouvrage dans l'opinion et même dans le sentiment de quelques Spectateurs? Cela vient, peut-être, il est important de le remarquer, de ce que les personnages du principal intérêt ne sont pas d'abord connus. On ne sait pas seulement le nom du bon Prince dont on déplore la perte au commencement de la Piece; de ce Roi dont le sort et les vertus donnent lieu à de très-beaux détails; mais, ce qu'il y a de plus essentiel, dont les dernieres volontés occasionnent le premier mouvement de l'action.

L'origine de Guiscard reste obscure pour bien des gens, peu instruits, quelque tems après l'exposition. Si cette censure est juste, elle n'est encore applicable qu'à l'Auteur Anglois. Dans quelles langueurs M. Saurin aura-t-il senti que le feroit tomber le détail de l'établissement des Héros Normands en Sicile ? D'ailleurs, cette circonstance historique n'est pas généralement présente à la mémoire. Quand elle le seroit ; la Sicile offre-t-elle un théatre assez imposant pour affecter fortement en faveur des personnages ? Toutes ces considérations contribuent, plus qu'on ne pense, au degré d'intérêt dramatique. Cette sorte d'intérêt n'a qu'une source idéale, au lieu que dans la nature de l'action, l'objet frappe par soi-même. Dans le Drame, c'est à l'imagination que l'on parle ; c'est par elle que naît la premiere cause du sentiment. Il faut donc commencer par la séduire, par lui imprimer une sorte de vénération, presque machinale, pour les objets intéressans ; sans quoi les moyens les mieux concertés n'ont souvent que peu d'effet. Tous ces inconvéniens sont d'une difficulté presqu'insurmontable dans les sujets de fiction moderne, ou

puisés dans des histoires particulieres. Il n'en est pas de même lorsque les noms seuls, quelquefois même les sites de la scene exposent et préparent, en même tems, à l'émotion du cœur.»

«Quelles que soient les diverses opinions sur le fonds constitutif de cette Tragédie, nous n'aurons que des éloges, ou plutôt une justice généralement rendue à publier sur la pureté, l'élégance et l'agrément du style. Les Ouvrages précédens de M. Saurin ont suffisamment prouvé beaucoup de talent pour la constitution du Drame, ainsi que pour cette sorte de Poésie Philosophique qu'aujourd'hui nous pouvons disputer aux Anglois. On a vu de ce même Auteur des caracteres d'une touche ferme et mâle, jusques dans les tendresses de l'amour. ( Dans *Spartacus*, sur-tout. ) On retrouve dans ce nouvel Ouvrage ce qui a caractérisé tous ceux de l'Auteur. Une versification qui ne sacrifie point au brillant des mots et des tours la solidité des choses. De plus, une espece de profondeur morale dans les pensées, dont les teintes pourroient donner quelquefois un peu de sombre au coloris général, mais qui est affectueusement adoucie dans *Blanche*

*et Guiscard*, par l'expression d'un sentiment vif et touchant.... »

Nous n'ajouterons rien à ces détails, où la critique et les éloges se trouvent si judicieusement distribués. En total, nous croyons que ces derniers doivent prévaloir ; et les rapporter, entiérement, comme nous le faisons, c'est les adopter et les confirmer. Cette Tragédie est restée au Théatre, où on la revoit, de tems en tems, et toujours avec le même intérêt et le même plaisir. Dans la nouveauté, les rôles de Guiscard, de Siffrédi, d'Osmont et de Rodolphe furent remplis par MM. Le Kain, Brisard, Molé et Dauberval ; et ceux de Blanche et de Laure, par Mademoiselle Clairon et Madame Préville.

Indépendamment des louanges que M. Saurin donna à Mademoiselle Clairon sur le rôle de Blanche, dans l'Avertissement qu'il mit au-devant de la Piece, il lui adressa ces quatre vers, en lui envoyant un exemplaire de cette Tragédie imprimée.

« Ce Drame est ton triomphe, ô sublime Clairon !
» Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne ;
» Et j'obtiens, à peine, un fleuron
» Quand tu remportes la couronne ! »

# BLANCHE

## ET

# GUISCARD,

## TRAGÉDIE,

## PAR SAURIN;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Septembre 1763.*

## PERSONNAGES.

LE COMTE DE GUISCARD.

LE COMTE OSMONT, Connétable de Sicile.

SIFFRÉDI, Grand Chancellier.

BLANCHE, fille de Siffrédi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frere de Laure, et confident de Guiscard.

GARDES.

*La Scene est à Palerme, ville de Sicile; dans le Palais des Rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.*

# BLANCHE ET GUISCARD, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O JOUR pour la Sicile à jamais déplorable !
Du meilleur de nos Rois, ô perte irréparable !
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours !

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages ;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi !
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi

Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphere
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,
Tomber ces Dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous!
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'ame glacée une sombre épouvante.....
Je ne sais, chere Laure..... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du Roi la sage politique;
Mais s'il nous est ravi le trône est à sa sœur.
Le Connétable Osmont a toute sa faveur.
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême!
Ministre de l'État et Magistrat suprême,
Mon pere contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zele toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-tems divisé le Connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui....

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincere?
Hier, vous le savez? Osmont et votre pere,
Tous deux, dans ce Palais, s'entretinrent long tems,
Et parurent sortir l'un de l'autre contens.
Osmon est trop altier, pour daigner se contraindre:
Siffrédi, votre pere, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais, il est dans l'État deux partis ennemis.
Le Roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.

Sous Constance, bientôt, les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer, peut-être!

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment!
Vous savez si Guiscard est cher à votre pere?

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!
Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la Cour
A Palerme, avec nous, il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chere vue!

LAURE.

Sa présence à vos voeux sera bientôt rendue;
Le Roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystere.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un Héros pour pere,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zele entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna.
De ce noble Guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon pere, dans le fils, honora la mémoire.
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur:
Il servit à Guiscard et de pere et de maître;
Mais ce Héros, enfin, dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi, dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parens?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:

Dans l'ame de mon pere, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
Ton frere, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie ?

LAURE.

Comme vous, il balance; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun
doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:
Il se plaint que le Ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus ... Daigne ne me rien taire:
Il parle donc de moi quelquefois à ton frere ?

LAURE.

Dans tout leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon ame.... en me flattant, peut-être ?

LAURE.

Non, non, de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait
naître,
Plus que je ne vous dis, le Comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui regne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un Héros s'est souvent avili;
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,

Qu'un digne objet allume et qui porte en notre ame
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présens que nous ont fait les Cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'ame, à la fois, la gloire et le bonheur du monde !

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami !

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh ! que dit-il de lui, chere Laure ?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
Guiscard honoreroit le sang même des Rois ;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits ;
Qu'ardente, courageuse et vraîment magnanime,
Son ame du Héros a l'empreinte sublime ;
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,
Rare présent du Ciel, ont leur germe en son cœur ;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramene et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas !.... Ah ! pour un tendre cœur,
S'il est, ma chere Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même !

Notre ame éprouve, alors, un si doux sentiment !
C'est louer plus que nous que louer notre amant !

LAURE.

On vient.... C'est votre pere.

---

## SCENE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à un homme de sa suite, en-dehors, et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre....

(*A Blanche.*)

Le Comte de Guiscard en ce lieu va se rendre,
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du Roi,
Mon pere ?

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le Juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus !

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme !

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher ; mais d'un œil toujours ferme,

Ne demandant au Ciel qu'un moment de retard,
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard !... le Roi !... mon pere ?

SIFFRÉDI.

Eh ! bien, au nom du Comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion ?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon pere ... il est le fils de votre adoption.
Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi ; vous saurez ce mystere.

(*Blanche sort, avec Laure.*)

---

## SCENE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

Ciel ! que dois-je penser ! et que viens-je de voir ?
S'aiment-ils ?.... O malheur ! que j'aurois dû prévoir !
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame....
Ah ! qu'ils n'esperent pas que j'approuve leur flamme.
Guiscard doit se soumettre aux volontés du Roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.
Le repos de l'État sur cette loi se fonde ;
Et, s'agît-il pour moi de l'Empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs, Blanche est promise. Osmont m'a fait parler.

J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le Connétable.
Cet hymen politique est un point arrêté;
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente:
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des États;
Plein des vils sentimens que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un Empire!....
Mais le Comte paroît.... Je vais lire en son cœur.

---

## SCENE IV.

GUISCARD, SIFFRÉDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas! ce Roi chéri de tous?
La mort nous le ravit!

SIFFRÉDI.

Oui; le Ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare;
Un Roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui bon, sans foiblesse, en mérita le nom:

Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes!
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le Prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue. Il tenoit pour maxime
Qu'un Roi doit préférer, obsédé comme il l'est;
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
On ne vît point, au sein de l'horrible misere;
Le Laboureur gémir du bonheur d'être pere,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux;
Les Palais insolens s'élever jusqu'aux Cieux.
Protecteur éclairé des talens, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos,
Pere, enfin, de son peuple, il fut plus que Héros!

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du Palais désert les Courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas!

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur Souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine!

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier Roi,
Et fille du Tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le Héros et l'aîné de sa race?

SIFFRÉDI.

Ce Tyran détesté, que le meurtre et l'audace

Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur!
D'un déluge de sang il couvrit la Sicile.
Enfin, après deux ans d'un regne peu tranquille,
Guillaume le cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime et ses remords.
Au Roi que nous pleurons il laissa la couronne.
Constance en est la sœur; et, toutefois, au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh! qui peut donc prétendre à de si hauts destins?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet Empire?

SIFFRÉDI.

Oui; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé!
Un Prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre!
Ah! de tant de Héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler!

SIFFRÉDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû, dans le silence, en vertus, en années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées;
Mais le Roi vient, enfin, par sa suprême loi,
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD,

GUISCARD, *à part.*

Heureux jeune homme! sors de ton obscur asyle;
Vois tous tes ennemis tremblans, humiliés:
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds....
La fille de ce monstre assassin de ton pere!

SIFFRÉDI.

Ah! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire!
Constance a dans ses mains les forces de l'État.
Le Connétable Osmont lui répond du Soldat.
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'État, encor fumant de ses ruines.
Si le Prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.
Le Roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentimens je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son cœur vaincre la résistance!
Eh! que craindre après tout? Il a pour lui, Seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute, sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, Seigneur. Ah! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses ayeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux

Sur le théatre obscur d'une scene privée
Confine les vertus de son ame élevée,
Et qu'il demande au Ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom!

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse!

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, Seigneur, sans effort,
De mon état obscur je m'éleve à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carriere,
Mon ame, avec transport, s'élançant toute entiere,
Brûleroit d'égaler, en vertu comme en rang,
Ces Héros glorieux dont je serois le sang!

SIFFRÉDI.

Eh! bien, hâtez-vous donc de marcher sur leur trace...
(*A part.*)
Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses ayeux, je vous prends à témoins!....
(*A Guiscard.*)
O vertueux Guiscard! noble fils de mes soins!
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zele
Vous offre le premier un hommage fidele!

GUISCARD.

Siffrédi, je serois!...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos Rois.
Oui; vous êtes celui dont le Ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette isle valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse!

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin, abandonné de tous,
Sans support, sans parens et sans amis, que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde?...
Ne m'abusé-je point?.... Moi, le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un Héros! et le trône est à moi!...
(*A part.*)
O Blanche!

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire!...
(*A part.*)
O Ciel! qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des Héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids....
(*A Siffrédi*)
Je sens, ô Siffrédi! tout ce que je vous dois!
Respectable vieillard! soyez toujours mon pere:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'État.
Je présumerois trop, et serois un ingrat
Si, novice au grand art de régir un Empire,
Je me chargeois, sans vous, du soin de le conduire!

SIFFRÉDI.

Si la Sicile en vous, Seigneur, trouve un bon Roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi!

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un Roi de son Sujet essuyer cette injure !

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur ? Vous paroissez interdit, égaré :
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au Ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie ?

GUISCARD.

Eh ! que m'importe, hélas ! cette joie et ces cris ?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis !
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son pere elle remît ce titre
De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre ?
Eh ! bien, ce titre auguste, entre ses mains livré,

Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance !

RODOLPHE.

Eh ! comment ?...

GUISCARD, *l'interrompant.*

En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit ; Blanche me nomme traître :
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé !

RODOLPHE.

Mais, Seigneur, au Sénat que s'est-il donc passé ?
Son pere....

GUISCARD, *l'interrompant.*

A quel excès il a porté l'audace !
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place,
Suivant l'ordre marqué par le titre, ou le sang.
Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne.
Siffrédi, Chef des loix et l'organe du trône,
Après avoir, de l'œil, pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament,
Où, m'appelant au trône, acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance.
« Le Roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
» Voici l'acte, signé de sa royale main,
» Où sa foi, sa couronne à Constance est promise .. »
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti.
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts ; chaque bouche l'exprime.

Constance est à mes pieds.... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône, et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'État?
Que dirai-je?.... Peut-être il falloit un éclat!
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même!
Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime:
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours;
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
Par égard.... par prudence.... enfin, l'ame troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée.
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras!

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!

Au rang des spectateurs par son pere placée,
Cette scene cruelle à ses yeux s'est passée.
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber.
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son ame prévenue,
J'ai volé vers ces lieux.... O douleur qui me tue!
Sans doute, Siffrédi prévoyoit mon dessein:
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain!

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme : il vous sera facile....

GUISCARD, *l'interrompant.*

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville....

Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende, moi-même, et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain Conseil demain tout se répare,
(*Voyant entrer Siffrédi.*)
Je veux par une Lettre.... Ah! voici ce barbare!

---

## SCENE II.

SIFFRÉDI, GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffrédi.*

OSES-TU bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard?.... Viens-tu braver ton Roi?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence....
Fuis!

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux,
Si je puis à ce prix sauver l'État et vous:
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!....
(*A Siffrédi.*)
Fuis, te dis-je!.... j'ai peine à contenir ma rage!

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grace à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi!

Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage !
Tu m'as ravi le mien.... Eh ! que pense, cruel !
Le respectable objet d'un amour mutuel,
Qui crut en recevoir l'inviolable gage ?
De ce gage sacré, qu'as-tu fait ? quel usage ?

SIFFRÉDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing.
J'ai dû vous supposer un généreux dessein.
J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire.
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu :
J'ai fait, enfin, pour vous ce que vous avez dû ;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah ! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Etre perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre.... Au surplus, je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité ;
J'en jure !... Le destin n'est pas plus immuable !

SIFFRÉDI.

Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain ;
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigue puissante,

Et du Roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'État, votre trône, vos jours!

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux!...
(*A part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un Héros!
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance!...
(*A Siffrédi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence!
On n'asservira point mon trône, ni mon cœur!
De Constance, d'Osmont je brave la fureur!
Malheur aux factieux qui prendront leur défense!
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang!
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie!

SIFFRÉDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentimens.
Peut-être que plus calme, alors, votre ame auguste
Sentira qu'il est grand : je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cede et soit sacrifié
Au salut d'un grand Peuple, à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un Roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le Ciel l'a fait Maître;

Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son Peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envîrois le sort des moindres Citoyens
Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave!
C'est un pere qu'un Roi; tu n'en fais qu'un esclave!

SIFFRÉDI.

L'esclave du devoir.... Ah! Sire, écoutez-moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon Roi!
Celui qui fut ton pere et forma ton jeune âge,
Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur
Qu'offre l'ambition aux desirs d'un grand cœur;
Qui refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre, peut-être, eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfere ton courroux....

(*Il se jette aux pieds de Guiscard.*)

Vois ton ami, ton pere embrassant tes genoux,
Te conjurer, en pleurs, de te vaincre toi-même!
A tes pieds, avec moi, vois un Peuple qui t'aime,
Et que le Ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, Magistrats, Ministres des Autels;
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson, de leur sueur trempée,
Qui nourissent l'État et supportent la faim:
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,

Et

Et l'époux et l'épouse et la mere et la fille,
Tout un grand Peuple, enfin, composant ta famille,
( Car les Sujets des Rois sont leurs premiers enfans )
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblans :
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine,
» Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
» Abandonner encor nos champs et nos cités ?...
» Ah ! pour d'autres exploits que nos calamités,
» Réserve un sang, pour toi tout prêt à se répandre !... »
Résisterez vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son Peuple en l'ame d'un bon Roi?

( *S'appercevant que Guiscard s'attendrit.* )

La vôtre.... Mais, Seigneur, je vois qu'elle est émue!
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue!
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain!

GUISCARD, *attendri, et le relevant.*

Leve-toi, Siffrédi; ton Roi te tend la main!...
Mes Peuples me sont chers : je connois tes services;
Mais tu m'as mis, cruel! entre deux précipices.
A Constance engagé, par toi, dans le Sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'État,
A cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon pere;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu.....

( *Après une petite pause.* )

C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide?
Ton zele a fait le mal; j'en attends le remede.
Il faut que demain même, au Sénat assemblé,

De ta témérité le secret dévoilé,
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis :
Qui rend un Peuple heureux le voit toujours soumis.
Je veux dans mes projets, si le Ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde !

SIFFRÉDI.

Seigneur....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Sans répliquer, obéis. A ce prix
Ton Maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon Roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne.
Incapable, Seigneur, des souplesses de Cour,
On ne me verra point, par un lâche retour,
Plier mes sentimens aux passions du Maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître !...
Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de Roi ?
Mais ne t'en flatte pas.... Adieu, quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma Sujette....
Toi, rends grace à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protége encor lorsque tu le trahis !

*( Il sort, avec Rodolphe. )*

## SCENE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

AH! c'est cet amour seul qui confond ma prudence!
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance!
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs....
O de la passion aveuglement extrême!
Le Prince est le premier à se tromper lui-même;
Et, lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux!...
Son caractere est vif, ardent, impétueux,
Et je crains de l'État l'embrasement funeste.
Le danger est pressant.... Un seul moyen me reste....
Un moyen qui me perd.... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'État et du Roi....
L'espoir nourrit l'amour.... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.
J'ai promis.... Mais il vient.

## SCENE IV.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT.

LA Sicile, Seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du Prince avec Constance,
Qu'avec vous du feu Roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissentions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami! je vous connoissois mal!...
Mais tel est des Partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice!
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous Citoyen,
De parti que l'État, d'intérêt que le sien!

SIFFRÉDI.

A cet aveu, Seigneur, magnanime et sincere,
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire.
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours!

OSMONT.

Votre amitié, Seigneur, est un bien qu'il desire....
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,

Vous consentez d'unir votre fille à mon sort?
Ce bonheur....

SIFFRÉDI, l'interrompant.

Je rends grâce au Ciel qui me l'envoie!
Vous honorez ma fille; et je vois, avec joie,
Le repos de l'État par nos nœuds affermi....

(*Il embrasse Osmont.*)

J'embrasse en vous, Seigneur, mon gendre et mon ami!

OSMONT.

Vous comblez mes desirs! Blanche a touché mon ame;
Mais, pour elle brûlant d'une secrette flamme,
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amans,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans!

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'État fixe les destinées.
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon, cependant, Seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siecle à mon impatience!

SIFFRÉDI.

Il importe à l'État que nous soyions unis;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

( *La Scene est à Belmont.* )

## SCENE PREMIERE.

BLANCHE, *seule.*

O BARBARE Guiscard ! ô cœur plus qu'infidele !
Ame, tout à la fois, et parjure et cruelle !
Voilà donc ces sermens, ces vœux et cette foi
Que tantôt !... Tu blâmois mon trouble et mon effroi !....
Ainsi donc, ce matin, quand mon ame glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité ?
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente !....
Hélas ! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les Rois sont enchaînés !
Blanche en auroit gémi ; mais, moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu, peut-être. Un tendre souvenir
Eût rempli les momens de son triste avenir !....
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée.
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée

Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond ?....
Ah ! cette cruauté m'accable et me confond....
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême....
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime....
Non.... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus, sous le faux nom d'honneur ;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'ame,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme....
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels !
Ah !.... Mais mon pere vient.... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

---

## SCENE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE.

SIFFRÉDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs ;
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs !
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compâtissant regarde ta foiblesse.
J'espere, cependant, en ta noble fierté :
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.
C'est dans l'obscure nuit que la lumiere brille ;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille !

BLANCHE.

Ah ! je suis à jamais indigne de ce nom !

SIFFRÉDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison.
Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle :
Mais ton pere est sensible à ta peine cruelle :
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le Ciel voulut combler,
Ses graces, ses vertus ont fait naître ta flamme.
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah ! traîtez votre fille avec plus de rigueur :
Votre bonté m'accable et me perce le cœur !
Puis-je verser, hélas ! des larmes trop ameres ?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des peres !

SIFFRÉDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille.... O toi ! dans tous les tems
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans ;
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu ?.... Je tremble, et ma langue glacée....

BLANCHE.

Parlez.... dites, Seigneur.... qu'exigez-vous de moi ?

SIFFRÉDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que pour son Roi
Toujours de mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée !

BLANCHE.

Ah ! cet espoir, Seigneur, il l'a trop bien détruit !

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable Héros,
Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne ?
Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,
Mon devoir eût souffert qu'on t'ouvrît nos tombeaux;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,
La Discorde cruelle embrâsât ma Patrie;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie ?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.
Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton pere et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra.... Mais qu'est-ce qu'ils demandent ?

SIFFRÉDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du tems.
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire;
Tu dois les prévenir, et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zele et respect pour ton Roi.
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous éleve au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en bute à ce juge sévere,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des Grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du Roi ma fille a su se vaincre.
Il faut, en bannissant ce Prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,
Et, coupant à l'espoir sa derniere racine,
Prendre un illustre époux, que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! un époux! à moi, mon pere?

SIFFRÉDI.

Au plus haut rang,
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime; et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon pere! daignez....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille.
Cet hymen est pour vous l'asyle de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur,
Qu'impunément ne puisse offenser le Roi même.
Tel est le Connétable. Il est puissant, vous aime...
( *Voyant, de nouveau, Blanche en pleurs.* )
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,
Ma parole est donnée: elle doit s'accomplir;
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah! Seigneur!... ah! mon pere!
Si jamais à vos yeux votre fille fut chere,

Si de ma mere en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée!

SIFFRÉDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée:
Il le faut.... c'est en vain.

BLANCHE, *se jettant aux pieds de son pere.*

Mon pere!

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non.... mes tremblantes mains embrassent vos genoux:
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur!
Qu'exigez-vous, ô Ciel! Votre rigueur ordonne
Que, n'étant point à soi, votre fille se donne!
C'est me percer le sein.... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée....
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon pere, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres....
Rompre à la fois mes nœuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus: cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le tems je le pourrai, mon pere.

Le Ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du tems.... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours.
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore...
( *Voyant que Siffrédi s'attendrit.* )
Mais j'apperçois des pleurs que mon pere dévore!
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez!

SIFFRÉDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez!

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre!

SIFFRÉDI, *la relevant.*

Levez-vous.... Je vous plains! mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'État et celui de l'honneur!
L'un et l'autre ont parlé... la pitié doit se taire;
Et, par tout le pouvoir dont le Ciel arme un pere,
Je veux être obéi.... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, *à part, avec l'air abîmé de douleur.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!.... Arrachons-nous d'ici!

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon pere!

SCENE III.

## SCENE III.

LAURE, BLANCHE, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI, *à Laure.*

VENEZ, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'ame plus affermie:
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

*( Il sort. )*

## SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

NON, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose!....
Quel amour est trahi! quel devoir on m'impose!....
Ah! Laure!....

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs.
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah! c'est trop peu ressentir votre injure!
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute... Mais, hélas! crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain?
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussi-tôt qu'on cesse d'estimer?
Long-tems on aime encore en rougissant d'aimer!
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur, malgré moi, toujours chere!...
Où fuir?... où me cacher aux humains, à mon pere?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensévelir mes jours, moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste?
Quel époux?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi:
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh! bien, vous êtes outragée:
Ce jour a vu l'affront; il vous verra vengée!

BLANCHE.

Vengée! hélas! sur qui? sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux !

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être !
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître !
Nous lui faisons injure !

LAURE.

O Ciel ! que dites-vous ?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous ?...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai !... Je cherche à me tromper moi-même !

LAURE.

Quoi ! ce matin, Madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur ;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir ! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage !
Il veut que vous soyiez témoin de votre affront !....
Votre ressentiment ne peut être trop prompt !
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah ! parjure !

LAURE.

Pouvez-vous balancer ?

BLANCHE.

Dès demain ?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh ! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur,
Le cri du sang d'un pere et le remords vengeur !...
Laure, je veux t'en croire : un fier dépit me guide....

( *A part.* )

Tu me regretteras, homme lâche et perfide !...

( *A Laure.* )

Oui, mon hymen fera son tourment et le mien !
Il a trahi mon cœur ; j'ai mal connu le sien.
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer !

LAURE.

Voilà les sentimens que j'attendois de Blanche !
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au-dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter !
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie !

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....

( *A part.* )

Quelle joie !... Ah ! cruel ! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté !

LAURE.

Osmont a des vertus. Le sang de ses ancêtres
En ses veines transmis, est le sang de nos Maîtres ;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui ;

Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard. Dis-moi bien que c'est un infidele,
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancele!

LAURE.

Songez que votre pere...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur!

LAURE, *appercevant Siffrédi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffrédi.*

Osmont le suit... O contrainte! ô supplice!
Un pere exige, ô Ciel! cet affreux sacrifice!

---

# SCENE V.

SIFFRÉDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous;
Et que puisse le Ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre!

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre pere autorise mes feux,
Madame; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur, où j'aspire, en ma faveur ne penche.

Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud ?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un pere... son aveu...
( *A part.* )
Je me meurs !

OSMONT, *à part.*

Ciel !

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

( *A part.* )
Ma fille !... A peine elle respire !

BLANCHE.

( *A Laure.* )
O mon pere !... Aide-moi... je ne puis me conduire.
( *Elle sort, avec Laure, qui la soutient.* )

---

# SCENE VI.

SIFFRÉDI, OSMONT.

SIFFRÉDI.

JE la suis ; pardonnez à mon soin paternel !

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel !

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

BLANCHE, *seule.*

C'EN est donc fait, hélas ! un nœud fatal me lie !
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie ! ...
Puisse mon pere un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher ! ...
« Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe, »
M'a-t-il dit ?... A ce mot mon courage succombe :
J'ai traîné vers l'Autel mes pas, avec terreur.
Oh ! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante !
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante ;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts :
Du Temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts !
Tout sembloit s'écrouler. . . . Illusion trop vaine !
La mort, que j'invoquois, n'a point fini ma peine ;
Je vis ... et, par mon cœur, en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti !

## SCENE II.

LAURE, BLANCHE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un Billet à la main.*

MADAME....

BLANCHE.

O Ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue!
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce Billet....

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble.... explique-toi?

LAURE.

Mon frere...;

BLANCHE.

Eh! bien, ton frere?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler, sans témoins.
Guiscard a confié ce Billet à ses soins,
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard.... il m'écrit?... Croit-il par une Lettre?...
Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse en vain;
Non, je ne lirai point un Billet que sa main....

(*A part.*)

Eh! que peut-il me dire?... Ah! d'une infortunée,
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard! irriter les tourmens!
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes sermens!
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être!

LAURE.

Mon frere ose vouloir justifier son Maître.
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il alloit, plus au long, m'expliquer ce mystere:
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre pere
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O Ciel! que me dis-tu!...
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu?
N'importe... cette Lettre... il faut la lire... Donne,

(*Prenant la Lettre.*)

Ah! donne... Ma main tremble, et tout mon corps frissonne....
Que tantôt à l'aspect d'un Billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein!...
Mais lisons.....

(*Elle lit.*)

« De ton cœur je conçois les alarmes,
» Chere Blanche !... (*Elle s'arrête.*)
Ah ! mes yeux se remplissent de larmes !...
(*Elle continue de lire.*)
» Je brûle de te voir et de les dissiper !...
» L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper.
» Un cœur chéri du tien n'est ni lâche, ni traître.
» Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...
» Ton pere... A quel excès, ô Ciel ! il s'est porté !...
» Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
» Repose toi du soin de notre destinée.
» Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée,
» Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
» Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort !... »
(*A part, après avoir lu.*)
Jamais, hélas ! jamais.... Qu'ai-je fait, malheureuse ?
Il accuse mon pere.... O conjecture affreuse !
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
Quoi ! sans l'aveu du Prince, il auroit ?... J'en frémis !...
(*Relisant.*) (*A part.*)
« Tantôt tu sauras tout... » Ah ! si je te suis chere,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystere,
Guiscard !... Ah ! par pitié, laisse-moi mon erreur !...
Quel est donc mon destin ? Ciel ! quelle en est l'horreur ?
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie !...
O dépit insensé ! trop aveugle courroux !
Un instant a donc mis un abîme entre nous !...

De sa fidélité j'avois mille assurances :
En devois-je si-tôt croire les apparences ?
Devois-je me hâter de nous perdre tous deux ?
C'est toi qui l'as voulu, pere trop rigoureux!
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un desir de vengeance...
( *A Laure.* )
Toi-même, Laure, hélas! ta fatale amitié....
Vous m'avez tous trahie.... et mon cœur s'est lié

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zel
Guiscard, au fond de l'ame, a pu restet fidele;
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert ?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime :
Le sien, n'en doutez pas, faux, ou pusillanime...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité !
Dans l'abîme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon pere, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai crus tous deux.... ( O repentir trop vain!)
L'affreux remords habite et déchire mon sein...
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le Roi... Mais, hélas ! cette Lettre...
Ah ! comment l'oublier?... et me vaincre et me fuir?...
Que Guiscard soit fidele, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais.... Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude:
Gémissons, en secret, et dévorons mes pleurs....

Sur-tout, à mon époux cachons bien mes douleurs!
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon ame!
Je l'ai vu m'observer, d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret.
S'il en est encor tems, qu'à jamais il l'ignore....
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur, sans cesse, en étouffer l'éclat;
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au-dehors un front calme et paisible....
O que la vie alors est un fardeau pénible!

LAURE, *voyant arriver Guiscard.*

Le Roi paroît.

BLANCHE, *voulant s'enfuir.*

Fuyons.... O Ciel! mes pas tremblans...

---

## SCENE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche, en se jettant à ses pieds.*

Le voilà donc passé ce siecle de tourmens;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore!

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*A part.*)
Le tems en est passé... Levez-vous, Sire... Hélas!

GUISCARD,

GUISCARD, *se relevant.*

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon ame
Exhaler les transports de sa brûlante flamme...
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô Ciel! jusques-là te prévienne?
Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne!

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*

Seigneur...

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton pere, abusant de mon seing,
A tourné contre nous ... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles... tu pâlis... Ma chere Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*

Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard!

GUISCARD.

Moi, te laisser... Jamais!
Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Mon ame est déchirée...
(*A part.*)
O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas... Eh! bien,
Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien:

Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore!
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore!

(*Voulant lui prendre la main.*)

Dis que je suis aimé? ... Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne ...

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas!

GUISCARD.

Tu résistes en vain!

BLANCHE.

Le Ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre:
Il n'unira jamais cette main à la vôtre!

GUISCARD.

Blanche!... Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur!... O Ciel! explique-toi.
Quel est donc le secret que ta douleur me cele?

BLANCHE.

Ne m'interrogez-pas... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous;
Non: je suis Roi, je t'aime et je les vaincrai tous!

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain: le Comte Osmont...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE, *l'interrompant aussi.*

Il respecte son Maître...
Mais... il est mon époux!

GUISCARD.

Ton époux!... Que dis-tu?
Osmont!]

BLANCHE.

Il est trop vrai!

GUISCARD.

Je reste confondu!
(*A part.*)
Qu'as-tu fait.... Juste Ciel?

BLANCHE.

L'autorité d'un pere,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chere
Cette erreur que l'amour auroit su démentir!
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?...
Osmont, ô Ciel! Osmont posséder tant de charmes!...
Tu l'aimois, oui!

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...
Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus!...
(*A part.*)
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,

Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit !

BLANCHE.

Eh ! bien, tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon pere, que Laure....
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre !
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir.
Victime d'une erreur que le remord expie,
Quitte-moi pour jamais !

GUISCARD.

Demande donc ma vie !
Ma vie est de t'aimer !

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir !

GUISCARD.

Non ; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir !
Non.... ton pere a tout fait : il t'a sacrifiée....
(*D'un ton très-ferme.*)
Mais tes sermens d'avance avec moi t'ont liée :
Cette main est à moi !

(*Il lui prend la main.*)

## SCENE IV.

OSMONT, GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

MADAME, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux ?

BLANCHE.

Non : ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révere.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace ?

## SCENE V.

SIFFRÉDI, GUISCARD, BLANCHE, OSMONT, LAURE.

BLANCHE, *à Guiscard.*

(*A Siffrédi.*)

AH! Seigneur... Ah! mon pere...
Venez, et détournez les maux que je prévoi !
(*Elle sort, avec Laure.*)

## SCENE VI.

GUISCARD, SIFFRÉDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton Roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit, peut-être!
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon Maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur!

SIFFRÉDI, *à Guiscard.*

Sire, vous, de nos loix l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de pere?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des Rois,
Si ce n'est pour défendre et protéger ces droits?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite;
Au lieu de me juger, regarde ta conduite!
Je connois mes devoirs, et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi, qui, pour me trahir,
D'un zele spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?...
C'est assez, Siffrédi; ne me réplique rien....

( *A Osmont.* )

Toi, Connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux Autels n'a pu, par son pere entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.

Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces nœuds. Ose t'en prévaloir !
Ose à ton Souverain disputer sa conquête ;
Mais, Connétable, apprends qu'il y va de ta tête !

OSMONT.

Ma tête ?... Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfans du Nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens !

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage ;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage
Qu'avec l'œil d'un Sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton Maître, et que mon trône attend !

(*Il sort.*)

---

## SCENE VII.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT, *à part.*

O CIEL ! à cet excès porter la tyrannie !
Me ravir mon épouse et menacer ma vie !...
J'ai, grace au Ciel ! un cœur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats !

Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme,
On peut l'en arracher.... Oui, je vole à Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis....
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour Reine.

SIFFRÉDI.

La passion, Seigneur, trop avant vous entraîne!
Le Roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudens!
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille:
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits, enfin, sans que l'État périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le Roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
Je connois bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement*.

Je le crois qu'en effet il se repentira!
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû, peut-être,
Un peu plutôt, Seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grace à mon cœur outragé!
Non.... Sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'État, mon honneur et Constance.
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir.....

## SCENE VIII.

RODOLPHE, GARDES, SIFFRÉDI, OSMONT.

RODOLPHE, *à Osmont.*

SEIGNEUR, au nom du Roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, Seigneur.

SIFFRÉDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au Fort me suivre, sans délai.

OSMONT, *à Siffrédi.*

Voilà, de son pouvoir, un glorieux essai!

SIFFRÉDI, *à part.*

Juste Ciel! pour l'État, quel funeste présage!
Ce Prince, dont mes soins ont formé le jeune âge....
Je cours m'offrir à lui, sans doute, il m'entendra...
(*A Osmont.*)
Allez.... Bientôt, mon fils, le Ciel nous rejoindra!

Guiscard a de l'honneur ; il aime la justice.
A ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyiez libre et les esprits calmés.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

( *Il fait nuit.* )

## SCENE PREMIERE.

SIFFRÉDI, *seul:*

LE Roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable
A ma priere, enfin, il rend le Connétable.
Demain il sera libre au premier trait du jour....
Mais qu'espérer, hélas ! d'un si foible retour ?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le Roi persiste encor dans son projet funeste.
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte et la sienne !... O que de malheureux
Des passions des Rois sont les tristes victimes !
Que de sang innocent pour expier leurs crimes !....
Que dis-je ?... Ah ! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil.... en voulant l'éviter !
Mais j'atteste, du moins, l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pènetre l'abîme,
Que mon zele fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'État et la gloire du Roi.
A mon propre péril, j'ai soutenu leur cause....

N'importe; quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice, peut-être, est toujours criminel.
Soyons justes et vrais; et laissons faire au Ciel....
Quelqu'un vient.... à cette heure....

## SCENE II.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

O CIEL! quelle est ma joie!
Se peut-il que si-tôt, mon fils, je vous revoie!
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le Roi le prévient, et ce retour efface....

OSMONT, *l'interrompant.*

Je n'ai point, de Guiscard, obtenu cette grace;
Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non, mon cœur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au Fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir, sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse Cour,
De ses amis, des miens une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi;
Nomment tyran celui que vous appelez Roi.

« C'est

« C'est sapper, disent-ils, la sûreté publique,
» Et les loix de l'État et la paix domestique.
» Quoi! ce consentement authentique et formel,
» Étoit donc pour Constance un affront solemnel!
» Mais elle a pour garant tout un Sénat auguste.
» Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
» Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
» Constance le partage et s'en rende l'appui,
» C'est au Roi des Romains d'y monter avec elle:
» Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle.... »
Voilà quels sont, Seigneur, les sentimens de tous:
Refuserez-vous, seul, de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumieres
Ont dirigé du Roi les volontés dernieres?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai, sans doute, un plan qu'à ce grand Roi
L'intérêt de l'État inspira plus que moi;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre, ou de mourir pour elle:
Ceux du Roi sont nombreux; et, sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondemens
L'immortelle valeur de nos Héros Normans,

Leurs fils souffriront-ils que la race Sueve,
A la leur, aujourd'hui, le dispute et l'enleve?
Non; le Roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux;
Et s'il est vrai, Seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur, comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'État, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir!

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen: perdons qui nous offense;
Écrasons un tyran, tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même:
Oui, de nos actions seule arbitre suprême....

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé.
Moi, dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne!

SIFFRÉDI.

Eh! bien, à vos fureurs immolez donc l'État!
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice!
Non.... Du Roi, cépendant, je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le Roi réclame en vain; vous êtes son époux.
Ma juste fermeté bravera sa colere;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi:
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, Seigneur, sa premiere victime.
Adieu.... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, Seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage!

SIFFRÉDI.

Le Roi verra l'abîme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au Fort dégager votre foi.

(*Il sort.*)

## SCENE III.

OSMONT, *seul.*

Que je compte sur lui !.... Promesse trop frivole !
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole ;
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé ?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme :
Mille soupçons affreux s'élevent dans mon ame.
Guiscard veut que je reste au Fort jusqu'au matin...
Si cette nuit couvroit un horrible dessein !
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble.... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle....
La perfide !.... Je crains un complot odieux....
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux....
Arrachons-la d'ici ; prévenons l'entreprise.
J'ai des amis tout prêts ; la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce Palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre....
Ah ! dans les noirs transports où mon ame se livre,
Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler....
J'entends du bruit.... Sortons.

(*Il sort.*)

## SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez-vous aller?
Errante en ce Palais, votre douleur muette
Y promene au hasard sa démarche inquiette;
Et, poursuivant, en vain, un repos qui vous fuit....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon ame au trouble qui la suit.
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser! ô Ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur!
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde,
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde!
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi... je le veux... mon amitié l'exige.
Tes conseils m'ont perdue!... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur.... ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

## SCENE V.

BLANCHE, *seule.*

Me voilà seule, enfin !... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes ! . . .
O sommeil ! c'est en vain que j'implore tes charmes !
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux ;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur, ni repos !
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable ! . . .
Osmont au désespoir.... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur. . . .
O reproche cruel ! ô trop fatale erreur !...
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit ; il perd qui le consulte ! . . .

( *Elle se jette dans un fauteuil.* )

Ne puis-je me calmer? La terreur me poursuit.
Que, pour les malheureux, l'heure lentement fuit !
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille ! . . .
Mais qu'entends-je ?... quel bruit a frappé mon oreille?...

( *Elle se leve.* )

Je ne me trompe pas.... Quelqu'un vient.... C'est le Roi ! . . .
Quel projet ! . . . Je frissonne.... ô Ciel !

## SCENE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

GUISCARD.

RASSURE-TOI,
J'ai su me ménager une secrette entrée.

BLANCHE.

Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont.... Si mon honneur, si mes jours vous sons
chers....

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?
Quel dessein!... Je ne dois, ni ne veux vous entendre:
Non.... Vous voyez ma peine et mon trouble mortel....
Songez à quel reproche....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincere,
C'est de m'avoir trahi.... Le tems est précieux;
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre.... Viens; un respectable asyle....

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô Ciel! et que proposez-vous
Un asyle? En est-il qu'auprès de mon époux? ...
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austere devoir
De ne jamais oser vous parler, ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon ame
Le souvenir trop cher d'une premiere flamme;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse!
Non du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur.
Rappelle nos sermens et consens que l'on brise
De vains nœuds, qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la Loi te dégage et te permet. ...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur!

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Tout cœur soumis à ce Juge suprême,
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun:
Il dit qu'un Souverain, comme pere commun,
Doit respecter les droits d'un pere de famille,

Le laisser à son gré disposer de sa fille ;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels.... mais consentis par moi !

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

Le Ciel, qui consacre ma chaîne,
De vos Peuples heureux, veut qu'une autre soit Reine...
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas !

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais !

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas !

GUISCARD.

Blanche.... l'heure s'envole, il en est tems encore.
J'eus tes premiers sermens : tu m'aimas, je t'adore.
Viens...mon trône t'attend ; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Que parles-tu de trône ! .. Un désert et Guiscard....
C'en est trop... près de vous, malgré moi, je m'oublie...
(*Avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu !

GUISCARD.

Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours, que je déteste !
Je te perds ; c'en est fait, tout est fini pour moi !

BLANCHE.

Quel transport te saisit ?... Ciel ! quel est mon effroi !

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh! bien, j'obéis; et sur l'heure
( *Tirant son épée.* )
Ce fer....

BLANCHE.

Guiscard, arrête! ou le plonge en mon sein!...
Termine, par pitié, mon malheureux destin....
C'en est trop... je succombe à ma douleur mortelle.
Au nom de cet amour....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu qui console au comble du malheur.
Veux-tu me la ravir! veux-tu souiller ma gloire!
Si je pouvois, cruel! et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non....

GUISCARD, *se jettant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds!

## SCENE VII.

OSMONT, BLANCHE, GUISCARD.

OSMONT, *à part.*

CIEL ! qu'est-ce que je voi !
(*A Guiscard, en mettant l'épée à la main.*)
Guiscard aux pieds de Blanche !... A moi, Tyran ! vengeance !...
Défends-toi !

GUISCARD, *mettant aussi l'épée à la main.*

Songe, traître ! à ta propre défense !

(*Ils se battent ; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont, en courant à lui.*

O malheureux époux !

OSMONT, *se ranimant, et la frappant de son épée.*

Femme perfide ! meurs !

(*Il retombe.*)

## SCENE VIII et derniere.

SIFFRÉDI, RODOLPHE, GARDES, BLANCHE, GUISCARD.

SIFFRÉDI, *à part.*

QUEL bruit se fait entendre !... ô destins ! ô fureurs !

GUISCARD.

Contemple ton ouvrage !

BLANCHE, *d'une voix mourante.*

Ah ! si je vous suis chere,
Épargnez ses vieux ans !

SIFFRÉDI.

O ma fille !

BLANCHE.

O mon pere !

GUISCARD.

Blanche, ma chere Blanche !

BLANCHE.

Écoutez-moi, tous deux...
O trop malheureux pere ! ... Amant plus malheureux !
Jurez de respecter ma volonté derniere ?

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumiere !

BLANCHE.

Non ; vivez : je le veux. Consolez ce vieillard !

( *A Siffrédi.* )

Ne lui reprochez rien.... Vous, consolez Guiscard....
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...

( *A part.* )

La lumiere me fuit.... La force m'abandonne.

( *A Guiscard, en lui tendant la main.* )

Ciel ! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je meurs !

GUISCARD, *à part, et voulant se frapper de son épée.*

Elle expire ! ... la mort réunira nos cœurs !

( *On le désarme.* )

# FIN.

# BÉVERLEI,

## TRAGÉDIE-BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

Bernard Joseph
PAR SAURIN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

# A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

## MONSEIGNEUR

# LE DUC D'ORLÉANS,

## PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

*UNE Piece honorée des larmes et du suffrage de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *ne pouvoit manquer de réussir. Le but moral de l'Ouvrage en avoit couvert les défauts à vos yeux; le Public n'a pas été moins indulgent. Peut-être a-t-il voulu encourager un genre qui, quoique très-inférieur au genre héroïque, ne laisse pas d'avoir des beautés qui lui sont propres. La carriere du Théatre se rétrécit*

*tous les jours. Nos grands Maîtres semblent avoir épuisé les ressources de l'Art. La Tragédie-Bourgeoise est un champ nouveau, qui, cultivé par des mains plus habiles que les miennes, pourroit fournir quelques moissons heureuses. Je dis quelques moissons, car ce genre se trouve resserré entre deux écueils presque inévitables, la basse scélératesse et le romanesque outré; mais il doit être libre à chacun d'entrer dans la lice, à ses risques et périls. Tout genre est bon, quand il plaît au Public, sans nuire aux mœurs. On s'est trop hâté de poser les bornes de l'Art. Est-ce une Tragédie, est-ce une Comédie, que* Le Philosophe sans le savoir *? Je n'en sais rien; mais je sais que c'est un Drame très-beau et très-original. Pardonnez-moi,* Monseigneur, *ces réflexions : il s'agit d'un Art que* Votre Altesse Sérénissime *aime et protége, et sur lequel ceux qui ont l'honneur de l'approcher savent qu'elle a un goût très-sûr et très-éclairé. Je l'ai éprouvé moi-même; et ma Piece seroit*

*moins imparfaite, si j'avois mieux su profiter de la justesse de ses observations. Tout foible qu'est l'Ouvrage, Votre Altesse Sérénissime en a comblé le succès en me permettant de le lui dédier. Que n'est-il permis aussi à ma reconnoissance de se satisfaire? Que mon cœur n'a-t-il la liberté de mettre au jour ce qui est dans tous les cœurs? Mais le nom de Votre Altesse Sérénissime, qu'on verra à la tête de l'Ouvrage, en dit plus que je n'en pourrois dire, et personne ne le lira sans se souvenir, avec attendrissement, de Henri IV, et de son auguste bonté.*

*Je suis avec un très-profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
SAURIN.

# AVERTISSEMENT.

LE succès de cette Piece a été beaucoup plus grand que je n'aurois osé l'espérer. Mais je suis fort loin de croire qu'il m'appartienne tout entier. Quand l'Auteur Anglois (1) aura revendiqué sa part, quand l'Acteur (2) qui a joué d'une maniere sublime le rôle de Béverlei aura pris la sienne, celle qui me restera sera fort petite.

Au reste, la Piece Angloise a été traduite, et la traduction est dans les mains de tout le monde. Chacun peut en juger, comparer l'original avec l'imitation, et apprécier mon travail. Il me siéroit mal de l'entreprendre.

Quelque desir que j'eusse de tenir la balance droite, l'amour-propre d'Auteur peseroit sur un côté ; et on me trouveroit avantageux, lorsque, peut-être, je me croirois modeste.

(1) Édouard Moore.

(2) M. Molé.

Je ne dis rien du genre de l'Ouvrage. Ce genre a ses ennemis et ses partisans. Les opinions doivent être libres ; mais la carriere doit l'être aussi. C'est aux Auteurs à composer et au Public à juger.

# SUJET DE BÉVERLEI

Béverlei, riche Citoyen de Londres, a la passion du jeu, qui est excitée en lui par un homme qu'il croit son ami, mais qui n'est qu'un fripon, s'entendant avec la bande de joueurs infideles qui ruinent chaque jour Béverlei. Déja les jours s'écoulent, les nuits mêmes, sans qu'une femme aimable, un enfant intéressant, une sœur qui mérite sa tendresse, puissent tenir lieu à Béverlei de la société infâme et dangereuse qu'il leur préfere. Déja il a perdu tout l'argent qu'il possédoit, la maison qu'il occupe, les meubles qui la décoroient, le bien de sa sœur, duquel il étoit dépositaire ; et il s'est vu forcé à renvoyer tous ses domestiques, jusques au vieillard Jarvis, qui l'a élevé. Mais ce vieillard sensible ne veut point le quitter. Il lui offre même de l'aider de ce qu'il a pu conserver de ses épargnes, à son service,

vice ; et il s'attache, de nouveau, à lui, pour la vie. Cependant, Stukéli, le faux ami de Béverlei, lui a fait de feintes avances, et lui persuade qu'il est victime de son zele pour lui. Les diamans de Madame Béverlei lui sont encore restés ; Stukéli les indique comme une ressource qui pourroit le sauver. Béverlei les demande à sa femme, les obtient, et les envoie à Stukéli. Celui-ci, non content d'avoir contribué à ruiner Béverlei, veut encore le déshonorer, en tâchant d'engager sa femme à le trahir. Il le calomnie auprès d'elle, et cherche à lui inspirer le desir de la vengeance, en lui disant que ses diamans ont été sacrifiés à une rivale méprisable. La vertueuse Madame Béverlei repousse cette grossiere attaque. Leuson, amant aimé d'Henriette, sœur de Béverlei, et qui est près de l'épouser, a de violens soupçons contre Stukéli, et contre sa société ; mais Stukéli se défiant aussi de l'honnête et clairvoyant Leuson, cherche à le brouiller avec Béverlei, et à se défaire de l'un par l'autre, et même de tous les deux, s'il lui est possible. Dans ce moment un vaisseau sur lequel Béverlei avoit placé des fonds revient, et les lui

rapporte, avec un bénéfice considérable. Il projette de remettre ordre à ses affaires, et de renoncer au jeu. Mais Stukéli le tente encore. Il perd toute cette derniere ressource, et beaucoup audelà, sur sa parole. On l'arrête, et on le jette dans une prison. Sa femme, son fils et Jarvis l'y suivent. Henriette, qui est restée au-dehors pour vaquer aux affaires de son frere, avec Leuson, a besoin de voir un instant Madame Béverlei, qui sort pour l'aller trouver. Béverlei, lassé de son existence malheureuse et coupable, veut s'en délivrer, en se donnant la mort. Il écarte Jarvis, sous le prétexte de lui envoyer chercher Leuson, et, se croyant seul, il avale du poison, dont, depuis long-tems, il s'étoit muni. Mais il apperçoit ensuite son fils, Tomi, dormant auprès de lui. Le remord de ne lui laisser que la misere et l'opprobre pour héritage le rend furieux; et, pour soustraire cet enfant à l'horreur de son sort, il veut lui ôter la vie, en le frappant d'un poignard, qu'il recéloit aussi sur lui. Tomi s'éveille, et demande grace à son pere, au moment où Madame Béverlei et Jarvis rentrent dans la prison. Ils sont suivis d'Henriette et de Leuson, qui

viennent être témoins des derniers excès où s'est porté Béverlei contre lui-même, et de ceux auxquels il a été prêt à se porter contre son fils. Leuson apprend à Béverlei qu'il a démasqué aux yeux de la justice la troupe de scélérats qui a causé sa perte; que tous ses biens, qu'ils lui ont si illégitimement gagnés, vont lui être rendus, et que Stukéli a été tué, en se battant contre un de ses vils associés. Mais ces heureuses nouvelles viennent trop tard. Béverlei meurt du poison, dans les bras de sa femme, de son fils, de sa sœur, de Leuson, son véritable ami, et de son zélé serviteur Jarvis, en détestant la fatale passion du jeu, et les funestes suites qu'elle entraîne après elle.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## BÉVERLEI.

« PEU d'Ouvrages dramatiques ont produit autant d'effet que celui-ci sur l'ame des Spectateurs, remarque l'Auteur du *Mercure*, des mois de Juin et de Juillet 1768.... On a dit qu'un Ouvrage de Théatre étoit une expérience sur le cœur humain, ajoute l'Auteur du *Mercure*. Si jamais ce mot fut vrai, c'est, sur-tout, relativement à la Piece de M. Saurin. Mais elle est, de plus, une expérience sur le goût national. Elle nous donne lieu d'observer ce que les François peuvent supporter de terreur sur la scene, et le genre d'horreur auquel ils s'accoutumeroient avec peine.... Le cinquieme acte de cette Piece est le seul où M. Saurin se soit écarté, pour le fonds de l'action, de l'original Anglois. Jusques-là il a suivi fidélement la

même marche, en corrigeant les irrégularités, et supprimant les détails dégoûtans et contraires à nos mœurs. L'enfant, qui n'est point dans la Piece Angloise, occupe ici presque tout le cinquieme acte. La situation qu'il produit est-elle heureuse au Théatre ? tient-elle à la Piece ? ajoute-t-elle à l'intérêt ? Nous nous permettrons quelques réflexions à cet égard. »

« Les quatre premiers actes de l'Ouvrage ont fait, généralement, le plus grand plaisir. Le quatrieme, sur-tout, est de la plus grande beauté. L'action est attachante ; le cœur est toujours intéressé et attendri. Il s'en faut bien que l'effet du cinquieme soit le même. Une partie des Spectateurs a été révoltée, et l'autre, en tolérant l'horreur de ce spectacle, est convenue que l'effet qu'il produit pese à l'ame et l'accable. Ce partage d'avis et cette différence entre la sensation que les premiers actes ont produite, et celle que fait le dernier, sont déja de grandes présomptions ! C'est que l'horreur n'est point un plaisir. C'est que le cœur aime à être effrayé ou attendri au Théatre, et non pas à être cruellement blessé. Il veut qu'on lui fasse sentir l'hu-

manité, et non qu'on la lui fasse haïr. Les larmes sont délicieuses ; le serrement de cœur, qui les seche et les tarit, est à charge. Les atrocités, en tout genre, ne sont pas bonnes à présenter aux hommes. Celle-ci, en particulier, n'est point préparée, ne naît point du fonds du sujet. Elle distrait l'ame de l'intérêt qui l'occupoit. On plaignoit un malheureux dans les remords ; on détourne les yeux d'un forcené qui oublie la nature. On nous dit qu'il y a des exemples de pareille horreur ; que des peres ont tué leurs enfans. Soit ; mais tout ce qui est horrible est-il intéressant ? Est-il même bien vraisemblable que Béverlei ne songe pas qu'il va porter à sa femme un coup mortel ? qu'il va lui ôter la seule consolation qui peut l'attacher à la vie ? Cette idée, si naturelle, ne lui vient point à l'esprit. Cependant il n'est point dans le délire ; sa mort est très-raisonnée. Il se rend compte de ses motifs. Enfin, l'on peut croire que l'Auteur, en voulant ajouter à l'intérêt de son Ouvrage, y a, peut-être, nui, en mêlant à cette espece de douleur qui nous plaît ces impressions désolantes que nous repoussons. Il y a un terme dans les arts d'imitation,

qu'il ne faut point passer. Nous sommes loin, cependant, de rien affirmer. Nous laissons ce ton de décision absolue à l'ignorance, quand elle loue le mauvais goût, et à la haine, quand elle juge le génie. »

« On a fait d'autres observations sur Béverlei. On trouve que ce n'est pas un joueur assez caractérisé ; qu'on ne voit pas assez les symptômes de cette funeste maladie, et les traits prononcés de la passion. On peut répondre que l'imitateur François, ainsi que son original, a voulu peindre, sur-tout, les effets du jeu, et l'on ne peut nier qu'ils n'y aient, tous deux, très-bien réussi. Regnard avoit peint le caractere avec des effets moins affreux ; et il n'y a rien à ajouter à son tableau. On fait aussi quelques reproches au rôle de Madame Béverlei et à celui de Stukéli. L'une est d'une résignation trop continue, et l'autre n'est pas assez adroitement méchant, et n'explique pas assez ses motifs. Il a, dit-il, été, autrefois, dédaigné par Madame Béverlei. Comment ne s'en souvient-elle pas, et n'a-t-elle pas les plus graves soupçons sur lui, d'après ce souvenir ?

*Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
*Offendar maculis.* »

« Le style est, en général, naturel et pathétique. Il y a quelques vers prosaïques et quelques fautes faciles à corriger. Mais, quoi qu'il en soit, il y a peu de rôles au Théatre plus intéressans que celui de Béverlei, et il n'y en a point qui soient mieux joués que celui-là l'est par M. Molé.... Il y donne des preuves d'intelligence et de force qui surpassent les idées que les connoisseurs mêmes avoient pu concevoir du degré de perfection dont l'art, uni au plus beau naturel, peut être susceptible.... La Piece, en général, a été très-bien rendue ; les autres rôles principaux de Leuson, de Jarvis et de Stukéli, remplis par MM. Monvel, Brisard et Dauberval ; et ceux de Madame Béverlei et d'Henriette par Mademoiselle d'Oligny et Madame Préville.... »

Cette Piece, dans l'original Anglois, intitulée *The Gamester, a Tragedy*, *Le Joueur*, Tragédie, parut pour la premiere fois à Londres, sur le Théatre-Royal de Drury-Lane, en 1753, avec le plus grand succès. Elle fut imprimée presque aussi-tôt, et traduite en François, par l'Abbé

Prévôt, à ce que l'on croit, qui en publia la traduction, avec un Avertissement, sans se faire connoître pour le Traducteur, et en avouant, dans son Avertissement, qu'il ne connoissoit pas l'Auteur Anglois. L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, nous dit que c'est Lillo ; et le Duc de La Valliere, dans sa *Bibliotheque du Théatre François*, attribue cette Piece à Thompson ; mais on sait actuellement qu'elle est d'Édouard Moore. Cette Piece, en François, est intitulée *Le Joueur*, Tragédie-Bourgeoise ; et elle parut imprimée, à Paris, en 1762, chez Dessain, *junior*, *in*-12. On la trouve précédée d'un Prologue, et suivie d'un Épilogue, relatifs à la passion du jeu. Le premier fut composé et prononcé par le célebre Acteur Garrick, et le dernier, qui fut composé par un ami de l'Auteur de la Piece, et que l'on ne nomme pas, fut prononcé par l'Actrice Mademoiselle Pritchard.

M. Saurin, qui savoit très-bien l'Anglois, a fait son imitation d'après l'Ouvrage original, et non d'après la Traduction. Il a retranché un grand nombre de scenes inutiles, et tout-à-fait hors de nos mœurs. Dans l'Anglois, pendant le courant d'un acte la scene se passe, alternative-

ment, chez Béverlei, chez Stukéli, chez Wilson, où se rassemblent les joueurs; dans une rue, dans une prison, et elle retourne, plus d'une fois, de l'un de ces endroits à l'autre. M. Saurin a cru devoir faire aussi quelques changemens au fonds de l'intrigue. Le secours attendu par Béverlei, et qui, dans la Piece Françoise, est le retour d'un vaisseau sur lequel ce joueur a placé des fonds, est dans la Piece Angloise l'héritage d'un vieux oncle de Béverlei. Cet oncle meurt; mais Béverlei avoit vendu son héritage: il l'avoit joué et perdu avant d'en être en possession. Chez Edouard Moore, Stukéli veut faire assassiner Leuson, dont il craint les recherches, qui lui a déja fait de vifs reproches, et l'a vainement voulu forcer à se battre contre lui; et l'un de ses associés, Battes, qui n'est qu'un joueur fripon, mais point un meurtrier, se charge de ce crime, afin d'éviter qu'il soit commis par un autre, et pour sauver la vie à Leuson, auquel il a d'anciennes obligations. M. Saurin a rejetté, avec raison, cette révoltante atrocité de Stukéli. Dans Edouard Moore, Madame Béverlei, en renvoyant ses domestiques, a réservé une suivante, nommée Lucie, par laquelle elle se fait chanter une chanson, de plaintes

amoureuses, au troisieme acte, pour se désennuyer, pendant un moment, de l'absence de son mari, qui est allé achever de perdre le reste de sa fortune, consistant dans ses diamans, qu'elle vient de lui donner. Tels sont, à-peu-près, tous les changemens que M. Saurin a faits à l'original de cette Piece, en donnant encore à la sœur de Béverlei le nom d'Henriette, qu'Edouard Moore appelle Charlotte. Mais sur ce que l'on a trouvé son cinquieme acte trop noir, et que quelques personnes ont paru desirer que Béverlei ne mourût point, puisque Leuson est parvenu à lui faire restituer ses biens, illégitimement gagnés par les joueurs infideles, M. Saurin a changé ce cinquieme acte, et proposé un dénouement où Béverlei près de prendre le poison apperçoit Tomi, et suspend l'exécution du projet de s'ôter la vie pour s'occuper de celui de l'ôter d'abord à son fils; ce qui donne le tems à Madame Béverlei, à Henriette, à Leuson et à Jarvis de rentrer dans la prison, et à ce dernier celui d'arracher des mains de Béverlei le breuvage empoisonné, au moment où il va l'avaler, dès qu'il se voit surpris par eux tous. Ce nouveau cinquieme acte a été imprimé, à la suite de l'ancien, dans une seconde édition de la Piece,

donnée, à Paris, en 1770, chez la veuve Duchesne, *in-8°.*, avec un petit Avis qui invite les Comédiens à essayer ce second dénouement, et à conserver celui que le goût du Public adopteroit de préférence. Jusqu'à présent, on s'en est tenu au premier dénouement; et nous ne croyons pas que l'on ose jamais hasarder le second, qui nécessairement affoibliroit trop considérablement l'effet total de la Piece, comme l'a très-bien jugé M. Saurin, lui-même, à ce que l'on peut voir par des vers, pleins d'ironie, qu'il fit sur cela dans ce tems, et qui ont été imprimés dans ses Œuvres.

Si cette Piece n'est regardée que comme une sorte de Traduction de l'Anglois, elle a également eu l'honneur d'être aussi-tôt traduite, elle-même, en Italien, sous ce titre :

*Beverlei, Tragedia urbana, Tratta dall' Inglese, del Signor Saurin, dell' Academia Francese, Tradotta da Elisabetta Caminer. In Veneze, 1769, con Licenza de superiori.* Et dédiée *a sua Eccellenza il Signor Marchese Francesco Albergati Capacelli, Senatore di Bologna, Generale di S. M. il Rè di Polonia, &c.*

# BÉVERLEI,

## TRAGÉDIE-BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN;

*Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 7 Mai 1768.*

# PERSONNAGES.

BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI, son épouse.

HENRIETTE, sœur de Béverlei.

TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.

LEUSON, amant d'Henriette.

STUKÉLI, faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien domestique de Béverlei.

UN INCONNU.

UN SERGENT.

DES RECORS.

*La Scene est à Londres.*

# BÉVERLEI,

## TRAGÉDIE-BOURGEOISE,

## ACTE PREMIER.

*( Le Théatre représente un Salon mal meublé, et dont les murs sont presque nuds, avec des restes de dorure. )*

### SCENE PREMIERE.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

*( Elles sont assises, et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie. )*

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du Théatre.*

CHERE Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur; mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence!

Madame BÉVERLEI.

Oh ! pour celui-là,
Plût au Ciel qu'il fût seul ! Oui, ma sœur ; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,
Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature.
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés ;
A voir ces murs tout nuds ils se sont faits de même.
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime !

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux !
Tomber, de l'opulence, au sein de la misere,
Cela n'est donc rien, selon vous ?
Oh ! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frere.
Oui, je le haïrai dans peu ;
A le haïr, vous-même, il saura vous contraindre !

Madame. BÉVERLEI.

Mon époux ? ... Je pourrai le plaindre ;
Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu !
Combien de fois après l'aurore
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore ?
Vos yeux de veiller étoient las ;
Mais son retour, du moins, consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui :

Depuis long-tems le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

Madame BÉVERLEI.

C'est la premiere fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse !
Jamais contre lui de courroux !
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frere en abuse.

Madame BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous.
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un tems qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

Madame BÉVERLEI.

Eh! ce tems dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs ?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

Madame BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

( *Voyant Madame Béverlei soupirer.* )
Son fils !... En soupirant vous regardez les Cieux.

Hélas ! quel sera son partage ?
Pauvre enfant !

Madame Béverlei.

Le besoin rend l'homme industrieux ;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge.
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mere il apprendra
La patience et le courage.
Ah ! croyez-moi, ma chere sœur,
Le bonheur, dont souvent l'on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre,
On lit l'affreux remord dont il est dévoré ;
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré. . . .
Ah ! s'il pouvoit se pardonner, lui-même !

Henriette.

Oh' pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation !
Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ses mains est demeuré.
Je crains . . .

Madame Béverlei, *l'interrompant.*

Vous lui faites outrage.

Henriette.

Un joueur n'a rien de sacré.
Dès ce jour je veux qu'il me rende

Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.
Pour lui faire cette demande
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé!

Madame BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chere!

Madame BÉVERLEI.

Non; ce bien vous est nécessaire:
L'hymen doit à Leuson engager votre foi.
Cet amant en est digne; et je ne sais pourquoi
Son bonheur toujours se differe?

HENRIETTE.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur?

Madame BÉVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiete;
J'ai des diamans, des bijoux:
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite,
Et s'il faut m'en priver....

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Ah! ma sœur!

Madame BÉVERLEI.

Calmez-vous.
Ma chere Henriette est trop vive;
Tout peut encor se réparer.
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer.
Incessamment il nous arrive:
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fonds pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu!

Madame BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un joueur se corrige,
Ma sœur!

Madame BÉVERLEI.

Ah! si le Ciel opéroit ce prodige
Mon sort pourroit faire encor des jaloux!
De mille biens environnée,
Et, sur-tout, possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée:
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore!

HENRIETTE.

Oh! bien, ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon:
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon!

Madame BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme!

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel lui-même il se renomme.
Leuson n'est pas léger, et le croit un fripon.

Madame BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*

N'entends-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non.

Madame BÉVERLEI.

Je suis au supplice !...

( *Elle regarde à sa montre.* )

Huit heures et demie !

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié !

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup....

---

# SCENE II.

JARVIS, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois, congédié.

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Sa présence m'est un reproche....
( *A Jarvis.* )
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche
Dont il se sent humilié !

JARVIS.

Madame, excusez-moi : je l'ai donc oublié.....
( *Regardant l'appartement.* )
O Ciel ! en quel état je vois votre demeure !...
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aspect de ces lieux ?
Je voudrois les cacher ; pardonnez, je suis vieux :
A mon âge aisément l'on oublie et l'on pleure !

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.....
( *A Jarvis.* )
Asseyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté !
Est-il bien vrai, mon pauvre maître
A, dit-on, perdu tout son bien ?
En ce logis je l'ai vu naître.
L'honnête-homme de pere, hélas ! qu'étoit le sien !
Que Dieu fasse paix à son ame ;
Mais, après quarante ans, Madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis.
Jusqu'à sa mort je le servis.
Courbé sous le poids des années
J'espérois auprès de son fils
Passer celles encor qui me sont destinées ;
Mais il ne me l'a pas permis.
Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune ?
Trop librement, parfois, je me suis déclaré ?

Madame BÉVERLEI.

Non, de vous s'il s'est séparé
Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il réduit si bas? Oh! j'en suis pénétré!
Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.
Son pere a bâti la maison;
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon....
Aux pauvres il étoit si bon!
« D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,
» Des pauvres? ... Ce sont nos semblables!
» Je veux, si je suis jamais Roi,
» Qu'en mon Royaume tout abonde;
» Je rendrai riche tout le monde,
» Et je commencerai par toi.... »
Ce sont les mots de son enfance:
Comme d'hier je m'en souviens;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence!

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Mes pleurs coulent en abondance....
(*Bas, à Henriette.*)
Parlez-lui.

HENRIETTE, *bas.*

Que j'essuie auparavant les miens!

JARVIS, *à Madame Béverlei.*

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrégeroit le reste!

Madame BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

---

## SCENE III.

STUKÉLI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS, *dans le fond.*

(*Les Dames se levent.*)

Madame BÉVERLEI, *à Stukéli.*

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au soir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami seroit resté
Toute la nuit loin de sa femme?

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire son ami
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice.
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié.
J'ai même été jusques aux larmes.
Enfin, le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,
Poussé l'amitié jusqu'au bout,
En lui tenant ma bourse ouverte?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, Monsieur, une fausse pitié!

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne!...
Vous vous attendez peu d'être remercié?

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse.
J'espérois....

Madame BÉVERLEI, *à Henriette, voyant qu'elle veut faire de nouveaux reproches à Stukéli.*

*(A Stukéli.)*

C'est assez.... Répondez-moi, de grace;
Vous quittâtes, hier, mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,

Avec gens qu'à connoître il n'est profit, ni gloire.
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BÉVERLEI.

Y seroit-il encor ?

STUKÉLI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS, *à Madame Béverlei.*

Madame, irai-je ?

Madame BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE, *à Jarvis.*

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI, *à Jarvis.*

Et gardez-vous de prononcer mon nom ;
(*A part.*)
Il se plaindroit de moi.... Peut-être, avec raison.

Madame BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Allez donc.... Mais, de grace, avec un soin extrême,
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser.
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi :
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher ;
Et puis, voudrois-je le fâcher ?
Mon pauvre maître ! hélas ! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne ?
(*Il sort.*)

## SCENE IV.

TOMI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI.

( *Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.* )

HENRIETTE, *à Tomi.*

A L'INSTANT, mon petit ami.
Venez.

Madame BÉVERLEI, *à Tomi, en l'appelant.*

Écoutez-moi, Tomi.
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pu vous embrasser;
Mais, quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien caresser:
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant mon papa!

Madame BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde;
Songez-y bien.

HENRIETTE, *à Tomi, en l'emmenant.*

Venez.

( *Tomi baise la main de sa mere, et sort, avec Henriette.* )

## SCENE V.

Madame BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'EST tout votre portrait :
Il est charmant !

Madame BÉVERLEI.

Oh ! c'est son pere, trait pour trait....
Que tous deux le Ciel les conserve !...
(*Elle s'assied, et Stukéli aussi.*)
Mais daignez à présent me parler sans réserve.
A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé ?
C'est la premiere fois que la nuit il s'absente ;
Et je crains....

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé ;
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit, et votre beauté,
Tant de charmes, qu'en vous l'on admire et l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité ?

Madame BÉVERLEI.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi ;
Sur ce point je suis sans alarmes :
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le croi?
Et c'est avec plaisir, Madame, que je voi
Que vous connoissez trop le monde
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots
Et les méchans dont il abonde.

Madame BÉVERLEI.

Quels propos, et sur quoi? . . . Je ne vous entends pas.

STUKÉLI, *avec un air embarrassé.*

Mais. . . . sur rien.

Madame BÉVERLEI.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Madame BÉVERLEI.

D'accord. . . .
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime: j'en suis sûre;
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport.
Tout au contraire; et dans ce monde,
Qui de sots, dites-vous, et de méchans abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort.
Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez: peut-être

Le zele et l'amitié m'ont fait aller trop loin ?
Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrettement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin.
Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre....

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il me suffit, pour les confondre,
Que je connoisse mon époux.
Tous ces vains bruits je les méprise ;
Et, si vous permettez, Monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous....
( *A part.* )
Je ne puis résister au tourment qui me presse !...
( *A Stukéli.* )
J'ai besoin de repos, Monsieur, et je vous laisse....
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.

( *Elle sort.* )

## SCENE VI.

STUKÉLI, *seul.*

Bon ! mon projet a réussi.
J'ai mis le trouble dans son ame....
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flamme....
Sous le voile de l'amitié,

J'ai déja ruiné le rival que j'abhorre....
Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore....
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame.
Mon bonheur seroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'esprit de la femme
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espere bientôt... Quelqu'un vient... C'est Leuson.
Son esprit pénétrant me met en défiance :
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

---

## SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos ! Jusqu'en votre demeure
J'aurois été, Monsieur, vous chercher, tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Monsieur, je crois l'avoir prouvé.
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé.
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit. On veut que, chez Vilson,
Vous ayiez avec Mackinson
Une secrette intelligence.
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur....

LEUSON, *l'interrompant.*

C'est ce qu'on imagine:
Qu'en croirai-je?

---

## SCENE VIII.

HENRIETTE, *paroissant, et restant un moment à écouter au fond du Théatre, sans être vue de Leuson, ni de Stukéli;* LEUSON, STUKÉLI.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Monsieur Leuson,
Sur une question semblable,
Ici je m'expliquerois mal.
J'espere quelque jour, en lieu plus convenable....

LEUSON, *l'interrompant.*

Le jour, le lieu, tout m'est égal.
Sortons; l'instant est favorable.

HENRIETTE, *à Leuson, en le retenant.*

Monsieur Leuson, où voulez-vous aller?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Il suffit; serviteur.

(*Il sort.*)

---

# SCENE IX.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître. Il sait, le scélérat!
Que Leuson le connoît, et dans le cœur il tremble!

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat?
Hasarderez-vous votre vie?...
Vous remplissez mon cœur d'effroi!

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi
Transporte mon ame ravie!
Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez
chers!

Mais ce lâche, au cœur faux, à l'œil timide et sombre,
Vil opprobre de l'univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté ?

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire ;
Mais je l'aurai dans peu, j'espere.
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frere ;
Que ses intérêts soient les miens :
Ne différez plus des liens....

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Trouvez bon que je les differe
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler !... Hélas ! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume !
Tandis qu'elle est en proie a ce trouble mortel,
Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes ?
Non, son état est trop cruel ;
Et je vais essuyer ou partager ses larmes ?

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*( La Scene est dans une place publique, près de la maison de Béverlei. )*

## SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI, *seul, et fort en désordre.*

CIEL ! voici ma maison, et je crains d'y rentrer.
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer....
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux ;
Sans dessein, sans espoir, errant, à l'aventure,
La honte et le remords me suivent en tous lieux ! ...
O du jeu passion fatale !
Ou, plutôt, vil amour de l'or !
Eh ! qu'avois-je besoin d'en amasser encor ?
A ma félicité quelle autre fut égale ?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes desirs.
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs ! ...
Ah ! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare ! ...
Si lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit

La sagesse est un don si rare,
La médiocrité, mere du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas ! qui nous égare !...
Malheureux !

## SCENE II.

JARVIS, BÉVERLEI.

JARVIS.

AH ! Monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis ! Connois-tu cette horrible maison ?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où, parmi l'intérêt, la bassesse et les crimes,
Regne le désespoir, la malédiction ;
Image de ce lieu de désolation
Dont le courroux du Ciel a creusé les abîmes ?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler Madame.
Elle n'étoit pas bien ; ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.... Tu dis que ma femme ?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.

Votre

Votre retour, Monsieur, peut seul la consoler.
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis : moi-même je me blâme ;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas !
Je ne sais s'il est des ingrats ;
Mais vos bontés pour moi long-tems ont su paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerois-je un bon maître,
Lorsque de la Fortune il est abandonné?

BÉVERLEI.

Eh ? que peux-tu pour moi ?

JARVIS.

Bien peu de chose.
Cependant... pardonnez... mon cher maître, je n'ose;
En vous l'offrant, je crains....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

O digne serviteur !
De ton maître avili crains plutôt la bassesse :
Oüi, crains que, sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
Je n'abuse de ton bon cœur.
Tu ne sais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur !
J'ai ruiné mon fils, et ma femme, et ma sœur :
De la même fureur crains d'être aussi la proie.
Un misérable qui se noie
S'attache, en perissant, au plus foible roseau.
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu savois, ô Ciel ! à quel excès nouveau

M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage !
Ma femme.... ah ! je suis confondu....
Moi qui comptois un jour perdu
Le jour que je passois loin d'elle,
De toute cette nuit elle ne m'a point vu !
J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire, cent fois, le jour où je suis né !

JARVIS.

Venez donc ; chaque instant pour Madame est une heure.
Songez....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Et tu dis qu'elle pleure ?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer :
Des larmes s'échappoient à travers sa paupiere.
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre ;
Ah ! si vous l'aviez vue....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Hélas ! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même !
Sa vertu méritoit de plus heureux destins !
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur.
Tu n'assoupiras point le remord dans mon cœur !
Abandonne ce misérable :
Va trouver ta maîtresse.... Hélas ! dans son malheur,
On peut la consoler ; elle n'est pas coupable !

JARVIS.

Mais, vous-même, venez !

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.

Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité ?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice, en rêvant, s'est jetté :
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous nomme)
Est par-tout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître.
Dis plutôt, sans flatter ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere sans amitié, pere sans naturel....
Vas, dis-je, trouver ta maîtresse ;
Je te suis.

JARVIS.

Eh ! pourquoi différer d'un instant ?
Son cœur est bien dans la détresse :
Elle a bien des chagrins, mon cher maître ; et pourtant
Je jurerois que votre absence
De tous ses maux est le plus grand !

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle...
Mais modere pour moi ton zele.
Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler ?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,

De l'honneur tu suivis la loi ;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse ;
Ne mets pas la misere entre la tombe et toi....
Je vais chez Stukéli.

JARVIS, *voyant paroître Stukéli.*

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

( *Jarvis s'éloigne.* )

---

## SCENE III.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

EH! bien, cher Stukéli, quelle ressource ?

STUKÉLI.

Aucune,
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés. En avez-vous quelqu'une?
Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé :
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune.
Dans l'abîme où j'étois plongé
Vous m'êtes venu tendre une main secourable,
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami;
Voilà de mes tourmens le plus insupportable!

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;
Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide.
La plainte n'est point un remede.
Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux, brillans et superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidele dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur:
Il ne reste plus rien que la honte à son frere!

STUKÉLI.

Tant-pis; car, entre nous, je le dis, sans humeur,
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire!

BÉVERLEI.

Il est trop vrai!

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être, Jarvis....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'est pas le tems d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme!
Moi, dépouiller ce bon vieillard?

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ!

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit.
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié, lui-même:
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh! vous en fais-je aucun? C'est moi seul que j'accuse.
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.
Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse!

STUKÉLI.

Fort bien!... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose; et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas: pour vous j'ai tout vendu.
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela....
Votre femme.... Mais non, je prévois la réponse;
Et trop mal aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamans ?... Cruel! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusques-là ne sauroit s'avilir.
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage!

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté!

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.
J'ai des pressentimens dans l'ame,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi : le même espoir m'enflamme!
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme!

STUKÉLI.

Et que le tien périsse!
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice.

## SCENE V.

HENRIETTE, *sortant de la maison de Béverlei ;* BÉVERLEI.

HENRIETTE.

C'est vous, enfin, mon frere?...
O mon Dieu ! comme vous voilà !...
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine !

BÉVERLEI.

Que fait elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

L'impatience est grande !...
Quoi donc, ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde.
Ose-t-il....

HENRIETTE, *l'interrompant à son tour.*

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien.
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien ;

Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien !

BÉVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude ?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser ;
Ou bien s'ils sont perdus daignez me l'annoncer.
Le coup pourra m'en être rude ;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude.
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur !...
Maudite passion !...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Épargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis ;
Deux Anges l'habitoient, son épouse et son fils.
La candeur ingénue et la beauté modeste
Lui prodiguoient leur doux souris ;
Et, lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abîme funeste
De la misere et du mépris !

BÉVERLEI.

Cruelle ! vous me percez l'ame !

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme !...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Un frere de sa sœur attendoit plus d'égard !
Choisissez des couleurs moins dures !

Vos reproches viennent trop tard ;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures !
De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur :
Souffrez qu'aujourd'hui je respire !

HENRIETTE.

Demain donc. Jusques-là je forcerai mon cœur
A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du Ciel respecter le courroux,
Et, sans murmure, adorer sa justice.
Que ce soit, cependant, un frere qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups ;
Que ce soit un pere, un époux....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh ! ma sœur !

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

---

## SCENE VI.

Madame BÉVERLEI, TOMI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

Madame BÉVERLEI, *sortant de sa maison, avec Tomi, à Béverlei, en courant à lui.*

Soyez le bien venu !... Vous voilà, mon ami !

BÉVERLEI.

Chere épouse !... J'ai fait une bien longue absence ;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayiez peu dormi !

Madame

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, laissons-là ma peine et mes alarmes....
Je vous vois : tout est oublié !

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse et de charmes ! ...
Que je me sens humilié !
Que de reproches à me faire !

( *Pendant cet* à parte, *Madame Béverlei parle bas à son fils, et lui dit d'aller à son pere.* )

TOMI.

Mon papa !

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras....

( *Il le baise.* )

Venez çà, cher enfant !... Plus sage que ton pere,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas !
Puisse-tu consoler ta malheureuse mere !

Madame BÉVERLEI.

Malheureuse !... Elle ne l'est pas :
Vous m'aimez !

TOMI, *à Béverlei.*

Mon papa....

BÉVERLEI.

Dites, mon fils ?

TOMI.

O dame !
J'ai bien eu du chagrin !

BÉVERLEI.

Comment ! petit ami ?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BÉVERLEI, *en mettant son doigt sur sa bouche.*

Tomi,

Paix!

BÉVERLEI.

Laissez-le dire, ma femme....

( *A Tomi.* )

Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord;
Et puis, en me baisant, elle pleuroit plus fort,
Et moi, je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant!

BÉVERLEI, *à Madame Béverlei.*

Que je sens vivement tout mon tort!

Madame BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle!

## SCENE VII.

LEUSON, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

Madame BÉVERLEI, *à Béverlei, en lui montrant Leuson.*

VOICI Monsieur Leuson, dont le zele et les soins
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non; mais j'espere, au moins,
Que bientôt vous me pourrez l'être.
J'espere parvenir à démasquer le traître....

BÉVERLEI, *l'interrompant vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié?

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence?
Quand vous saurez qu'il est le vil associé....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

N'allez pas plus avant: qui l'outrage m'offense....
(*A Madame Béverlei.*)
J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh! bien, nous vous laissons, mon frere....
(*A Leuson.*)
Venez, Monsieur Leuson.

LEUSON, *à Béverlei.*

Un tems pourra venir
Que vous remercîrez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

(*Henriette rentre, avec Leuson et Tomi.*)

## SCENE VIII.

BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'AI peine à retenir
La colere qui me possede!
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi!

Madame BÉVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime:
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi;
Mais il faut excuser le zele qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami c'est s'attaquer à moi!...
Si vous saviez combien je lui suis redevable!
On connoît à l'épreuve un ami véritable;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie!

Madame BÉVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!

On n'a point le cœur assez bas :
Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas ! ma chere amie,
Que tout le monde ici n'a-t il votre douceur !
De toutes les vertus vous êtes le modele !
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent et fidele....
Ah ! j'ai détruit votre bonheur !

Madame BÉVERLEI.

Il ne l'est point ; sortez d'erreur.
J'ai tout quand je vous vois ; et durant votre absence
Votre retour fait tous mes vœux.
Oubliez le passé, comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance :
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas ! trop généreuse !
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers momens de mon triste avenir....
Mais un autre chagrin, en secret, me dévore !

Madame BÉVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que, dans son honneur,
Si lâchement on assassine....

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh ! bien ?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine !
Tout le bien qu'avoit Stukéli
Dans mon naufrage enséveli....
Des créanciers pressans, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective
Que l'infâme séjour d'une horrible prison....
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison !
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

Madame BÉVERLEI.

J'espere....

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il faut agir, et non pas espérer.

Madame BÉVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre
Est très-considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre.
Dans l'amertume de son cœur,
Il m'a reproché son malheur !

## SCENE IX.

UN INCONNU, *apportant une Lettre*, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à l'Inconnu.*

QUE voulez-vous?

L'INCONNU, *lui présentant la Lettre.*

C'est une Lettre,
Qu'entre vos mains, Monsieur, on m'a dit de remettre.

(*Béverlei prend la Lettre, et l'inconnu se retire.*)

## SCENE X.

BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *ouvrant la Lettre.*

ELLE est de Stukéli.

Madame BÉVERLEI

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI, *lisant.*

« Venez me voir le plus promptement que vous pour-
» rez. C'est la seule marque d'amitié qu'actuellement
» je desire de vous. Depuis que je vous ai quitté, j'ai
» pris la résolution d'abandonner l'Angleterre. J'aime
» mieux me bannir de ma patrie que de devoir ma li-

» berté au moyen dont nous avons parlé tantôt. Ainsi
» n'en dites rien à Madame Béverlei ; et hâtez-vous de
» venir recevoir les adieux de votre ami ruiné,

STUKÉLI.

Et ruiné par moi ! . . . Je suivrai son exil !

Madame BÉVERLEI.

Quoi ! . . .

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse !
J'ai causé son malheur, je dois le partager. . . .
( *A part.* )
O fureur de jouer ! abominable vice !
( *A Madame Béverlei.* )
Voilà tes fruits amers. . . . Il faut le soulager,
Ou le suivre. . . Il n'est point de parti si funeste. . .

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne puis supporter l'état où je vous voi ! . . .
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi ;
En est-il quelqu'un qui nous reste ?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir ; je suis seul criminel. . . .
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mère.
Votre beauté n'en a que faire ;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Madame BÉVERLEI.

Mes diamans ?

BÉVERLEI.

J'ai honte. . . .

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Est-ce donc une affaire?

Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chere:
Que jamais rien par moi n'y sera préféré!

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond! .... Tu m'en vois pénétré! ...
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

Madame BÉVERLEI.

Mais vous ne joûrez plus? Cela m'est bien promis?
C'est à quoi mon époux expressément s'engage?

BÉVERLEI.

Ah! c'est pour t'adorer désormais que je vis!

Madame BÉVERLEI.

Venez: tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage! ...
Mais pour le meilleur des amis
Pouvois-je faire moins?

Madame BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage? ...
Puisse t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

STUKÉLI, *seul.*

J'ai tout au mieux joué mon rôle !
Voilà les diamans perdus,
Et cent pieces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain, se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art.
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine :
Frappons un coup plus fort. Il faut que tôt ou tard.
(*La voyant paroître.*)
Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amene !

## SCENE II.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle ;* STUKÉLI.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! Monsieur, vous voilà ? mon mari vous a vu?
Vous nous restez ?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un sacrifice...
J'ai pour l'en détourner fait tout ce que j'ai pu.

Madame BÉVERLEI.

Oui, Monsieur, je vous rends justice.
A fuir votre pays vous étiez résolu;
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

Madame BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine: il vous a secouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, mais de maniere à être entendu de Madame Béverlei.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

Madame BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame....

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Quelque chose, en secret, paroît vous agiter?

STUKÉLI.

Il est vrai.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux....

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Je n'y puis résister.

Madame BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystere?

STUKÉLI, *à part, mais de maniere à être entendu de Madame Béverlei.*

Son sort me fait compassion!

Madame BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire;
Et la moindre indiscrétion
Sûrement entre nous causeroit une affaire!

Madame BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution....
( *Voyant qu'il feint d'hésiter.* )
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... Contentez-vous d'apprendre
Que si vos diamans de vos mains sont sortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

O Ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale!
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... Il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siecle... on a vu des maris...

Madame BÉVERLEI.

Eh! bien, Monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

Madame

Madame BÉVERLEI.

Achevez donc ?

STUKÉLI.

Qu'il soit épris
D'un de ces vils objets de luxe et de scandale
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,
La chose paroît impossible,
Alors qu'on vous connoît !

Madame BÉVERLEI.

Vous le croyez, pourtant ;
Je le vois !

STUKÉLI.

Vous avez une ame si sensible !
Je sens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle seroit frappée !

Madame BÉVERLEI.

Ce coup... il est porté. Vous déchirez mon cœur !...
(*A part.*)
Béverlei, tu m'aurois trompée !
J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur !
Riche de ton amour, au sein de la misere,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu....
Un autre objet a su lui plaire !
Ah ! de ce seul instant, hélas ! j'ai tout perdu !

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réussit !

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager !

L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même !
Il sait trop que de lui je ne puis me venger ! . . .
(*A Stukéli.*)
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense....
Un faux rapport vous a déçu !

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence :
Il faut parler. Je sers la beauté, la vertu. . . .
De son secret, lui-même, il m'a fait confidence.

Madame BÉVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainsi de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser ?

STUKÉLI.

Madame. . . .

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître !
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami ; que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître.
Choisis d'être perfide, ou calomniateur. . . .
Je te crois tous les deux... Vas, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison. . .
Mais, tremble ! . . . de ton imposture
Béverlei me fera raison !

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame ; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger !

Madame BÉVERLEI.

Lâche! tu n'oserois le regarder en face...
Mais ton sang souilleroit ses mains.
Je lui cacherai ton audace.
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains!

STUKÉLI, *à part, en s'en allant.*

Cette fierté peut se confondre;
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre!

---

## SCENE III.

Madame BÉVERLEI, *seule.*

De ses artifices trompeurs
Je reconnois le piége, et pourtant je soupire!
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs!...
Béverlei! Béverlei!

## SCENE IV.

HENRIETTE, Madame BÉVERLEI.

HENRIETTE.

Je vous vois toute en larmes !
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes !
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux, à force de douceur . . . . .
Vous ne m'écoutez pas ?

Madame BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh ! quel trouble vous presse ?
Il aura joué ? Deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux ?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder ?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie !

Madame BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne !

HENRIETTE.

O Ciel ! quelle foiblesse !
Mérite-t-il cette tendresse ?

Madame BÉVERLEI.

Si long-tems il fit mon bonheur !
Si long tems tous les deux nous ne fîmes qu'une ame !
( *Vivement.* )
Que fût-il ? un ingrat !... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifîrois tout pour lui prouver ma flamme !
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien !...
Adieu... Quelques instans je veux être à moi-même !...
( *Voyant paroître Leuson.* )
Et je vois que Leuson cherche votre entretien...
Il vous apprendra comme on aime !
( *Elle rentre chez elle.* )

---

## SCENE V.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur.
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiette.
De quoi s'agit-il donc ?

LEUSON.

D'un fait
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh ! bien, expliquez-les; voyons.

LEUSON.

La premiere, c'est de m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé;
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Prenez garde, Monsieur Leuson!
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON, *l'interrompant à son tour.*

Non; je ne doute que de moi.
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractere;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour.
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le tems les miens produits au jour...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie;
Répondez en homme d'honneur.

Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirez pas que le mien se délie!

LEUSON.

Ah! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie!
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés!

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentimens cachés.
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah! cruelle!

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison,
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance
Que fussiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerois
La plus simple cabane au plus riche palais!

LEUSON.

Adorable Henriette!... Eh! bien donc, je demande
( C'est mon autre condition )
Que d'une si chere union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Ah! souffrez que j'attende.

LEUSON.

Je n'attends plus; non: il faut que demain

De tous vos délais soit le terme.
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant !

LEUSON.

Vous balancez en vain ;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole ?

HENRIETTE.

Elle est à vous... Votre secret ?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Eh! bien ?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O Ciel !... Je reste confondue !
Perdue ?... Et Leuson, qui le sait...
Vous avez surpris ma promesse.
De votre procédé j'admire la noblesse ;
Mais...

LEUSON, *l'interrompant.*

J'ai votre parole... Eh! quoi,
Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi
Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupiere ?

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
Peut-être vous m'allez accuser d'être fiere,
Mais je crains de vous trop devoir.
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tôrt est excusable.
Notre fortune étoit semblable;
Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous.
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'est-ce pas, jusques au tombeau,
Envers vous d'une dette immense
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas...

LEUSON, *l'interrompant.*

Quelle erreur! Eh! quoi, belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un
Peut-il subsister quelque dette?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?
Tout est acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,
Henriette consent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuson!

LEUSON.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant ?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,
Bates, de Stukéli le principal agent.
Il m'en a fait la confidence;
Et, sans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au Ciel!

LEUSON.

Je vous laisse... Adieu, belle Henriette.
Tenez à Béverlei notre affaire secrette.
Prévenu trop long-tems en faveur d'un pervers,
J'espere que demain ses yeux seront ouverts.

*(Il s'en va.)*

---

## SCENE VI.

HENRIETTE, *seule.*

De sentimens quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendresse!...
Mais, mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!...
Ah! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle,

Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé ! . . .
Ce coup accableroit son courage épuisé. . . .
Il faut la lui cacher et me résoudre à feindre....
( *Appercevant Béverlei.* )
Mais voici Béverlei.... Tâchons de nous contraindre...
Que cet effort coûte à mon cœur !

## SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*

Ah ! vous voilà, ma chere sœur.
De moi, depuis long-tems, vous avez à vous plaindre ?
Le vil amour du jeu me sut trop égarer.
J'oubliai, vous, mon fils, et ma femme, et moi-même.
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime ;
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport ? Un retour de fortune ?
Cette vicissitude aux joueurs est commune ;
Mais. . .

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne le suis plus. . . Non j'abhorre le jeu !
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu !

HENRIETTE.

Pour la millieme fois ?

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle ?

Je lui viens annoncer une grande nouvelle!

HENRIETTE, *voyant paroître Madame Béverlei.*

Vous la voyez.

---

## SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *à Madame Béverlei.*

Ma femme, embrassez votre époux,
Et sachez le bonheur que le Ciel nous envoie!

Madame BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous!...
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés. Le bon Monsieur Johnson,
Homme d'honneur et Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise...
*( Tirant un porte feuille de sa poche.)*
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une somme qui monte à trois cent mille francs.
Le Ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons, au moins, décuplé notre mise!
*( Il remet son porte-feuille dans sa poche.)*

Madame

Madame BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour
vous!...
J'espere désormais que votre ame guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux?

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure, à vos pieds, cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,
Qui d'une épouse vertueuse
A fait, trop long-tems, le malheur!
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse;
Et je prends le Ciel à témoin
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils et de vous rendre heureuse!

Madame BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien!

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes peres transmis jusqu'à moi, d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétends y rentrer. Là je veux vivre en sage.
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé!

Madame BÉVERLEI.

Ah! mon ami!

HENRIETTE.

Fort bien ! du mal qui vous possede.
Mon frere, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remede ?

BÉVERLEI.

Oh ! j'en suis guéri, sans retour.
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance et la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté...
J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie !

Madame BÉVERLEI.

Vous me faites frémir !

BÉVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus, vient d'exaucer vos vœux...
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte.
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte :
Le retard seroit dangereux ;
Ma personne en répond.... Mais bientôt...

Madame BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Avec peine
Je vous laisse aller !

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour !

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc.... Pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour !

(*Elle rentre chez elle, avec Henriette.*)

---

## SCENE IX.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

(*Béverlei fait un pas pour s'éloigner, et rencontre Stukéli.*)

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli ! Sais-tu que la fortune !...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Oui; Johnson m'a tout dit. Je vous fais compliment !

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune;
Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément !
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien ! Ils sont tous deux, à présent, chez Vilson.
La partie est considérable !
Des flots d'or roulent sur la table !
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain !....
Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,

Jouant d'un malheur effroyable !
Tu viendras à propos leur prêter du secours !

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale
Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours :
Elle me fut toujours fatale !

STUKÉLI.

Je t'approuve très-fort de ne point aller là.
On n'y joua jamais une partie égale....
C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale ;
Tu serois tenté !

BÉVERLEI.

Point !

STUKÉLI.

Je doute de cela !
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle.
Tu parois en grace avec elle ;
Avec discrétion on pourroit la tâter...
Ce n'est point mon avis !

BÉVERLEI.

Oh ! sois en assurance ..
Cependant on peut m'arrêter.
Tu sais que Mackinson a contre moi sentence ?

STUKÉLI.

Je l'avoue ; et quelqu'un m'a dit, en confidence,
Qu'il vouloit, dès ce soir, la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh ! bien, cette raison décide...
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi.
Leuson viendroit encor me traiter de perfide...
Il ne parle pas mieux de toi...
(*En appuyant.*)
Il dit, par-tout, avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons là ce Monsieur Leuson:
On peut rabattre son audace...
Allons m'acquitter chez Vilson...
(*Voulant lui confier son porte-feuille, qu'il tire de sa poche.*)
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne!
Tu connois le foible que j'ai?
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine:
Tu voudras les ravoir; et moi je céderai...
N'y vas pas, Béverlei; permets que je t'arrête!

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête;
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or? des monceaux!

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis...
Mais ne nous y fions que de la bonne sorte!

BÉVERLEI.

Non, je ne joûrai plus; c'est un parti bien pris!...
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas: demandons Mackinson à la porte.

*(Stukéli prend le porte-feuille, et il s'en va; avec Béverlei.)*

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

( *Il fait nuit.* )

## SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô Ciel ! de fer et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?
J'ai tout perdu : rien ne me reste
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison!
Ma fureur va jusqu'au délire !

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson ?
Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Mon ami !... Barbare ! à toi ce nom?
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre, par l'enfer contre moi déchaîné!
Sans cette amitié détestable,

Seroit il un mortel plus que moi fortuné ?
En est-il un plus misérable?
Heureux pere, heureux frere, et moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable ?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie !
Tout a péri, mes biens, mon honneur et ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié !

STUKÉLI.

J'excuse le malheur : votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié !...
Mais avez-vous donc oublié
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Prêt d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tu brûlois de m'y voir !... Oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu savois inspirer la fureur d'y courir !...
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit, lui-même, à périr...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains ?

STUKÉLI.

Vous savez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains ?
Vous avez voulu les reprendre.

BEVERLEI.

Traître ! donne-t-on du poison
Au furieux qui le demande ?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson ;
J'espérois...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

J'ai contr'eux un violent soupçon !
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson !...
Ma perte n'est pas naturelle !

STUKÉLI.

On les dit, cependant, d'un honneur éprouvé ;
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal et fidele.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu ?

STUKÉLI.

Béverlei !...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvemens de rage !

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez ?...
Supportez le malheur avec plus de courage !

BÉVERLEI.

Du courage ?... La mort !... Mais, ma femme ! mon fils !...

(*Il le saisit au collet.*)

Traître ! tu m'as plongé dans l'abîme où je suis :

Il faut m'en tirer, ou, sur l'heure...

*(Voyant que Stukéli veut s'éloigner.)*

Je ne me connois plus... Pardonne !... Tu me fuis ?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat !

BÉVERLEI.

Ah ! demeure !

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglans ?

BÉVERLEI.

Ah ! dans mes transports violens,
Puis-je savoir si je t'outrage !
Sais-je ce que je dis ? Suis-je maître de moi ?...
Non... crains tout, en effet... Dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, et moi-même après toi !

*(Il lui fait signe de s'en aller, avec un geste furieux. Stukéli s'en va.)*

---

# SCENE II.

BÉVERLEI, *seul.*

Où porté-je mes pas ?... Ciel ! dans quel antre sombre
D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur ?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur !...
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même !...

O désespoir ! ô honte extrême !...
Quoi ! de mon repentir ce jour même est témoin ;
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,
Ma femme, est par moi consolée :
Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin ;
Loin de Londre et du jeu, qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste...
L'enfer, hélas ! n'étoit pas loin !...
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort...

---

## SCENE III.

LEUSON, BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à part.*

Mais, quelqu'un vient... Je crois le reconnoître...
Oüi, c'est lui-même ; c'est Leuson.
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison.
Je prétends que lui-même ici me satisfasse !

LEUSON, *à part.*

Quelqu'un a prononcé mon nom...
(*A Béverlei, qu'il reconnoît.*)
Béverlei !... Mon ami, la rencontre est heureuse !
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié ?
C'est avoir l'ame généreuse !
Qui vous chargeoit, Monsieur, de ce soin ?

LEUSON.

L'amitié.
J'espere en tout son jour faire bientôt paroître
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître !...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler !

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler, lui-même !

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler ?
Quel est-il ?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je vais clairement m'exprimer.
J'ai, si l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter.
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter !

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir ;
Et, peut-être, un autre, à ma place...
Mais je saurai me contenir.

Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir.
Des discours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur; et de sa vile audace
Cette main saura le punir!

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance!

LEUSON.

O Ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!...
Mais nous nous sommes vus dans le champ de l'honneur:
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur?

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage;
Et, sans discourir davantage,
Défendez vos jours!

(*Il tire son épée.*)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, ingrat!
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil scélérat
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami... que ta main l'assassine!

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête;
Je les accomplirai: ma main est toute prête.

Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur ?
Tu te dis mon ami, barbare ! si c'est l'être,
Ah ! sois-le donc encore en me perçant le cœur !
Tu me vois, à ce trait, prêt à te reconnoître !

LEUSON.

Remets ce fer... Je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré.
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh ! par quelle raison juger qu'il m'en impose ?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré.
En t'armant contre moi le lâche fourbe espere
De l'un des deux, au moins, par l'autre se défaire ;
Mais son espoir sera trahi.
Tu ne verseras point le sang de ton ami ;
Ma main du sang du mien ne sera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée...
Adieu ; rentre chez toi. Demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu !

( *Il s'éloigne.* )

## SCENE IV.

BÉVERLEI, *seul.*

CE sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche.
Dans l'occasion je l'ai vu ;
Sa valeur fut toujours sans tache...
Stukéli m'auroit-il déçu ?...

## SCENE V.

JARVIS, BÉVERLEI.

(*Jarvis s'approche lentement de Béverlei, qu'il cherche à reconnoître.*)

BÉVERLEI, *à part.*

QUE m'importe, après tout ? Tiens-je encore à la vie ?...
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux...
D'un coup terminons tous mes maux ;
Il faut qu'avec ce fer elle me soit ravie...
(*Appercevant quelqu'un qui s'approche.*)
Qui s'avance vers moi ? Parle : est-ce un assassin ?
Si tu l'es, viens ; suis-moi : ma main,
Plus que la tienne encore, est de sang altérée ;

Et plus que toi je porte dans mon sein
Une rage désespérée !

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah ! bon homme, c'est toi ?
Que fais-tu si tard dans la rue ?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi...
( *Voyant l'épée nue.* )
Vous-même... Ciel !

BÉVERLEI.

Quoi donc ?

JARVIS.

Votre épée... elle est nue...
Auriez-vous... Ah ! Monsieur, vous me glacez d'effroi !

BÉVERLEI, *à part, et sans l'écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La misere, l'opprobre est par-tout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS, *l'interrompant.*

( *A part.* )
Monsieur !... De sa douleur l'ame toute occupée,
Il se parle à lui-même, et ne m'écoute pas !...
( *A Béverlei.* )
O mon maître !

BÉVERLEI.

Qui parle ?

JARVIS.

Hélas!
C'est le pauvre Jarvis... Donnez-moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi!... Je
crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant et lui donnant son épée.*
Oui, prends-la; prends ce fer... Ote-le de mes mains.
Peut-être, en ce moment, c'est le Ciel qui t'envoie!

JARVIS.

Ah! Monsieur, quelle est donc ma joie!
Et que Jarvis se tient heureux!

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!...
Mais ne reste pas davantage.
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche est le cruel partage!...
Rentre, bon vieillard; couche-toi.
Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi!

JARVIS.

Permettez que chez vous, Monsieur, je vous ramene.

BÉVERLEI.

Non... jamais!

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine
Madame... Pardonnez! vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, et pour mon fils, de tous les maux le pire
C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort,
Ils passeront, hélas! leurs jours à me maudire!...

Laisse-moi... De la nuit je chéris la noirceur.
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténebres.
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...

( *Ecoutant avec inquiétude.* )

N'entends-je pas des cris funebres ?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI, *à part.*

O remords ! o fureur !...

( *A Jarvis, en lui montrant des pierres, qui sont près de lui.* )

Va-t-en... Couché sur cette pierre,
Je passerai la nuit à dévorer mon cœur...
Eh ! puissé-je jamais ne revoir la lumiere !

( *Il s'étend sur les pierres.* )

JARVIS, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur, en larmes, vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous !...
Vous n'avez point une ame dure ;
Madame est dans les pleurs !...

## SCENE VI.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle, avec une petite lanterne à la main;* BÉVERLEI *couché sur les pierres;* JARVIS, *à ses genoux.*

Madame BÉVERLEI, *à part.*

JARVIS ne revient pas....
Je ne puis soutenir une plus longue attente.
Un trouble affreux m'agite... O Ciel! conduis mes pas;
Guide ma démarche tremblante!

( *Elle avance du côté où sont Béverlei et Jarvis.* )

BÉVERLEI, *à Jarvis, en se relevant, à moitié.*

Tu m'importunes, bon vieillard.!

JARVIS.

Votre pere, Monsieur, me montroit plus d'égard;
Et, vous-même, dans votre enfance...

( *Appercevant, dans l'éloignement, Madame Béverlei, sans la reconnoître.* )

Mais je vois que vers nous une clarté s'avance.
Prenez garde... quelqu'un...

Madame BÉVERLEI, *qui s'est approchée, à part.*

J'entends sa voix, je croi?...
Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon ame est émue!...

( *Reconnoissant Béverlei.* )

Je frémis... Approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS, *à Béverlei.*

C'est Madame!

BÉVERLEI, *à part, en retombant sur les pierres.*

Ma femme!... O terre, engloutis-moi!

Madame BÉVERLEI, *à son mari, en se précipitant sur lui.*

(*A part.*)

Mon ami!... Je me meurs!... Ce spectacle me tue!...

(*A Béverlei.*)

Cruel! vous détournez la vue!
Vous fuyez mes regards!... Mon cœur se sent glacer!...
Parlez-moi!... Vous voyez qu'à peine je respire!...
Ah! par pitié, faites cesser
Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire!

BÉVERLEI, *se relevant à moitié.*

Je vais plutôt les redoubler.
Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire!
De malédictions vous m'allez accabler!

Madame BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable:
Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux!

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monstre détestable!
Ce jour a fixé notre sort.
La misere, les pleurs, voilà votre partage.
C'est celui de mon fils... et le mien, c'est la mort!

Madame BÉVERLEI.

Quoi donc?

BÉVERLEI.

Tout est perdu: le désespoir, la rage;

Voila tout ce qui m'est resté!
Maudissez votre époux; il l'a bien mérité!

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Exauce mes vœux et mes larmes,
Ciel! d'un œil de bonté regarde sa douleur:
De son front obscurci dissipe les alarmes;
Ramene la paix dans son cœur!
Si l'infortune et la misere
Doivent tomber sur l'un des deux,
Épuise sur moi ta colere,
Et que Béverlei soit heureux!

BÉVERLEI.

Eh! c'est ainsi que me maudit ta bouche?
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond et me touche!

Madame BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche! ...
Eh! pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
Mon partage n'est point la misere et les pleurs!

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il?

Madame BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail!... Tu sais que toujours quelque ouvrage,
Dans ton absence, occupoit mes momens?
Je trompois la longueur du tems.....
Ah! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir!

Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir ;
Je ferai vivre ce que j'aime !

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir :
Mon désespoir cede à ses charmes !
Je me jette en ton sein, que je baigne de larmes...
O chere et tendre épouse ! et tu ne me hais pas ?

Madame BÉVERLEI.

Je t'aime, et je te plains... Hélas !
(*Béverlei, son épouse et Jarvis se relevent, tout à fait.*)

---

## SCENE VII.

UN SERGENT, DEUX RECORS, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, JARVIS.

LE SERGENT, *à Béverlei.*

Je vous arrête. Il faut me suivre.

BÉVERLEI, *à part.*

O fortune ! voilà le dernier de tes coups !
On ne m'y verra pas survivre.

Madame BÉVERLEI, *au Sergent.*

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme ?

LE SERGENT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme,

Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis,

En fondant un contrat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

( *Au Sergent.* )

Finissons... Je vous suis...

( *A Jarvis.* )

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame;

( *A Madame Béverlei.* )

Mais gardez votre argent... Embrassez moi, ma femme.
Pour la derniere fois je vous tiens dans mes bras....
Il faut subir mon sort!...

( *On l'emmene.* )

Madame BÉVERLEI, *le suivant, avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas!

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

*( La Scene représente la chambre d'une prison. Il doit y avoir, d'un côté, une table, sur laquelle est un pot d'eau, et un verre dans une jatte ; et, de l'autre, un fauteuil et une chaise, à côté. Tomi est couché dans le fauteuil, et Jarvis est assis sur la chaise, à côté. )*

## SCENE PREMIERE.

JARVIS, TOMI, *dormant.*

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... Il succombe.
Pauvre enfant ! le voilà qui dort...
O l'heureux âge ! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe.
Il ne craint pas que du remord
La voix, en sursaut, le réveille.
Son innocence en paix sommeille ;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son pere malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré....
Quel changement fatal !... O mon maître, mon maître !

A quelle passion vous vous êtes livré !
Que de vertus en vous un seul vice a détruites !
Et qu'il a d'effroyables suites !
Puisse le Ciel...

---

## SCENE II.

Madame BÉVERLEI, JARVIS, TOMI, *endormi.*

Madame BÉVERLEI, *à Jarvis.*

QUE fait mon fils ?

JARVIS, *lui montrant Tomi endormi.*

Vous voyez, Madame, il repose.

Madame BÉVERLEI, *à Tomi, endormi, en le baisant.*

*( A Jarvis. )*

Dormez, cher enfant.... Ah ! Jarvis,
Quels tourmens son pere me cause !
Mes discours, tu le sais ? avoient eu quelque fruit ;
J'avois de ses transports calmé la violence :
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit !
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir ;
Et soudain, furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence !

JARVIS, *à part.*

O mon maître !

Madame BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois les doux noms et d'époux et de pere...
A mes larmes, à ma priere
Il n'opposoit que des fureurs.
Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée...
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,
Son cœur s'est vivement ému :
Contre son sein il m'a pressée ;
Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu !

JARVIS.

Je sens couler les miens !

Madame BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée.
Par le sommeil enfin sa paupiere fermée
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en soit loué !

Madame BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma sœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agîsse,
Et que pour mon époux il seroit important
Qu'au-dehors, sans tarder, un moment, je la vîsse.
Je vais profiter de l'instant,

Jarvis, où mon mari sommeille.
Toi, sois bien attentif, prends garde; et, s'il s'éveille,
Ne le laisse point seul : mene-lui son enfant.
A l'aspect de son fils, à cette chere vue
D'un sentiment si doux un pere a l'ame émue! ....
Béverlei sentira son tourment adouci.
A l'instant je reviens ici.
Si de toi je n'étois pas sûre
Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

Madame BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder dans la coulisse du côté où Béverlei est censé être couché.*

Il n'a pas changé de posture;
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera!

(*Elle regarde tendrement son fils, et puis elle sort.*)

## SCENE III.

JARVIS, TOMI, *dormant.*

JARVIS, *à part.*

Jusqu'au retour de ma maîtresse
J'espere qu'il reposera....
Que de vertu, que de tendresse!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être!...
(*Entendant du bruit, que fait Béverlei.*)
J'entends du bruit... Allons doucement reconnoître...
(*Il va à l'entrée de la coulisse, du côté où est Béverlei.*)
Il ne dort plus... C'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre, cependant, et l'œil moins égaré.

## SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme est éloignée; écartons ce bon-homme.
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos bientôt vous a fui?

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors ?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, Monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable,
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuson.
Va le trouver, Jarvis. Dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse, à l'instant, l'amitié de se rendre....
( *Voyant que Jarvis hésite à lui obéir.* )
Qui te fait hésiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon !
Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçoi...
Tu vois que je suis fort tranquille ?

JARVIS.

Grace au Ciel, Monsieur, je le voi !

BÉVERLEI.

Va donc... Je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS, *après avoir marqué encore de l'hésitation.*

J'y vais.

*( Il sort. )*

---

## SCENE V.

BÉVERLEI, TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI, *à part, après avoir fait quelques tours, et avec l'air le plus sombre.*

Mon heure est arrivée.
J'ai prononcé l'arrêt... Cet arrêt est la mort!
D'opprobre mon ame abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourmens mon cœur succombe.

*( En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche. )*

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Étoit un éternel et funeste réveil!

Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...

*( Il éleve ses mains vers le Ciel, et se met dans l'attitude de la priere. )*

Dieu, dont la clémence infinie...

*( Se relevant. )*

Je ne saurois prier... Du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne... Cependant, j'entends, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur, une voix qui me crie:
« Arrête, malheureux! tes jours sont-ils à toi?... »
O de nos actions incorruptible Juge,
Conscience!... Mais quoi! sans espoir, sans réfuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin!
Auteur de leur misere, en être le témoin!
Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir, enfin, cent fois, pour n'oser mourir une!...
Ah! c'est trop balancer... On peut braver le sort;
Mais la honte! mais le remord!...

*( Il prend le verre. )*

Nature, tu frémis!... Terreur d'un autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obscurité vaste et profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté!...
Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte!...

*( Il boit. )*

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce soleil éclaire le dernier...
Oh! si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivans si l'ame encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrans et malheureux,

Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme, ô mon fils, ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux !...
O réflexion trop tardive !...

TOMI, *en rêvant.*

Mon papa !...

BÉVERLEI.

Quel mot ai-je oui ?...

(*Appercevant son fils.*)

Mon fils !... Un doux sommeil tient son ame captive...
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix a retenti...
Je n'entendrai donc plus sa voix ?...
O douce expression de sa bouche naïve,
Nom cher dont la nature a conservé les droits,
Tu ne frapperas plus mon oreille attentive !...

(*A Tomi, endormi.*)

Que je t'embrasse, au moins, pour la derniere fois...
O malheureux enfant, d'un plus malheureux pere !...

(*A part, en s'asseyant sur la chaise, à côté de Tomi.*)

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mere...

(*A Tomi, endormi, en se levant.*)

Pauvre enfant ! tu ne sens, ni ne prévois ton sort !
La honte de ma vie, et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage.
L'opprobre sera ton partage.
De misere accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire et le jour et ton pere.

La vie est-elle donc un bien si précieux ?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere :
Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau...
Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau !...
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare....
Une épaisse et noire vapeur
Couvre mes yeux, et dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare...
Que dis-je fureur ? c'est pitié !
Pour qui dans le malheur languit humillé,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice !...
( *A Tomi, endormi.* )
Mon fils, ce seroit là ton sort...
( *A part.* )
Osons l'y dérober... Le moment est propice...
Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort...
( *Tirant un poignard de sa poche, et le levant sur Tomi.* )
Ce fer... Tuer mon fils !... Le transport est horrible !
Nature ! ah ! ta voix dans mon cœur
Vient de jetter un cri terrible !...
Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...
Il s'éveille.

TOMI, *se levant.*

Papa... vos yeux... ils me font peur!

BÉVERLEI, *à part.*

Sa voix, son jeune âge, ses charmes...

TOMI, *l'interrompant, en tombant à ses genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi !

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas : tu me désarmes !
(*Il jette le poignard.*)
O malheureux enfant ! ô mon fils, leve-toi...
Mes pleurs inondent ton visage !

## SCENE VI.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, BÉVERLEI, TOMI.

TOMI, *à sa mere, en courant à elle.*

MAMAN, sauvez Tomi !

Madame BÉVERLEI, *à part.*

Ciel ! quel est mon effroi !...
(*A Béverlei*)
Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage ;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur !

HENRIETTE, *à part.*

Juste Ciel !

Madame BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Par pitié !... votre fils ! quelle horreur !
Barbare ! et vous osez l'avouer à sa mere ? . . .
(*A Tomi.*)
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,
Il n'est besoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher et cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuson se prépare,
Sachez que Stukéli, ce monstre détesté....

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

---

# SCENE VII.

LEUSON, JARVIS, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

LEUSON, *à Béverlei.*

BÉVERLEI, vos fers sont rompus!
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différent entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté...

( *A Béverlei.* )

Vos effets sont en sûreté.

Cher ami, reprenez courage;

Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI, *se levant avec un mouvement de joie.*

Quoi! ma femme, mon fils...

La misere pourroit n'être pas leur partage?

( *A part, en retombant sur la chaise, avec des cris de douleur.* )

J'aurois pu... Qu'ai-je fait?... Ciel! retenons mes cris...

Quels tourmens!

Madame BÉVERLEI.

Vous souffrez?

BÉVERLEI.

Ma douleur est cruelle!

LEUSON, *à Madame Béverlei.*

Ses traits sont renversés; une sueur mortelle...

Madame, il faut un prompt secours.

Madame BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Courez, Jarvis.

( *Jarvis sort.* )

SCENE VIII

## SCENE VIII et derniere.

BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

Madame BÉVERLEI, *à part.*

O CIEL, sois mon recours!

BÉVERLEI, *à part.*

Le calme à la douleur succede...
( *A Madame Béverlei.* )
O ma femme!

Madame BÉVERLEI.

Eh! bien, quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remede:
Il n'en est point!

Madame BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en est, il en est!

BÉVERLEI.

Épouse digne et chere,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de pere!

LEUSON.

O malheureux ami! qu'avez-vous fait?

HENRIETTE, *à Béverlei.*

Hélas !

Mon frere, avez-vous pu? ...

Madame BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Non, je ne le crois pas!

Cet horrible attentat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tout mon cœur le déteste !

Pere dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les loix de la terre et du Ciel !

Madame BÉVERLEI, *à part, en tombant dans les bras de Leuson qui la soutient.*

Je meurs !

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable Tribunal
De celui qui me donna l'être ;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal ;
Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme ! ah ! dites-moi que vous me pardonnez !

Madame BÉVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le Ciel, hélas ! vous pardonner de même !

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant !

(*Il s'incline, soutenu par Madame Béverlei, par Henriette et par Leuson, et il se met dans l'attitude de la priere.*)

Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence.
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance!
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, grand Dieu! désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas, du moins, sur ma femme et mon fils.

(*Il retombe sur la chaise.*)

Madame BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds, abîmée de douleur.*

Ah! qu'il prenne ma vie et qu'il sauve la tienne!

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur!...
(*A Tomi, en l'appelant.*)
Mon fils!... Qu'il s'approche, qu'il vienne...
(*Tomi se met aux genoux de Béverlei.*)
(*A part.*)
Mes yeux se remplissent de pleurs...
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...
(*A Tomi.*)
Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mere...
Qu'elle vous soit toujours et respectable et chere;

Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere...

( *A Madame Béverlei.* )

Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs!

( *Madame Béverlei s'évanouit.* )

FIN.

